

C4

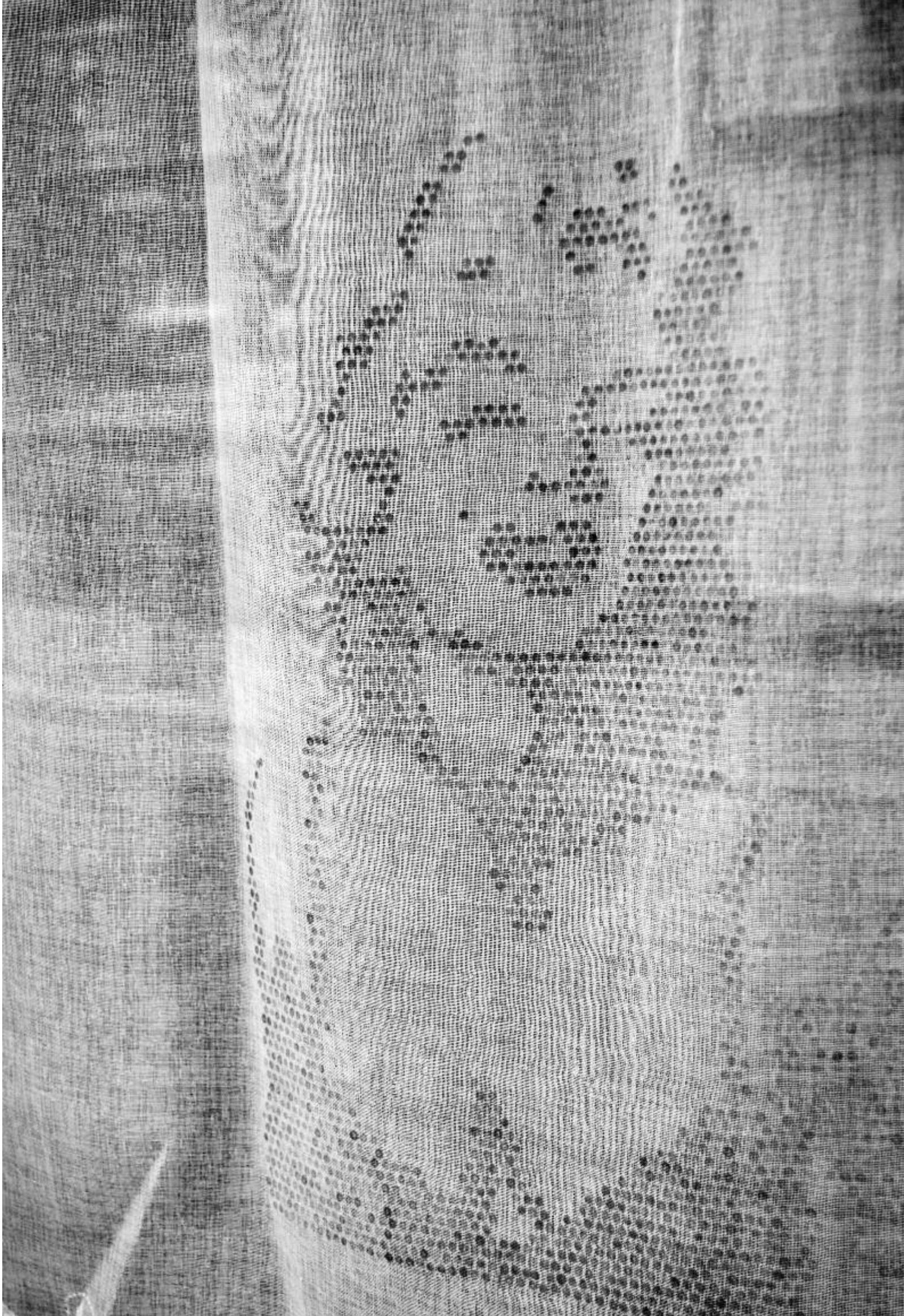
N°226

AUTOMNE
2015

Pudding
Hip-Hop
Post-industriel
Rollerderby
Coopération
Street Art
Charles Mitchells

spac
PB-PP
75100001-02-00000
P.P. - P.B.
4099 LIEGE X
9/2889





Directeur de publication

Robert Neys

Conseil de rédaction

Joel Napolillo, Greg Pascon, Nat Ryckewaert

Rédacteur en chef

Greg Pascon

Secrétaires de rédaction

Nat Ryckewaert, Christine Aventin

Direction graphique, Maquette & Mise en page

Joel Napolillo, assisté d'Arnaud Ferrante

Éditographie

Michel Antaki

Ont participé à ce numéro

Rédaction Aurélie Alessandroni, Donatella Fettucci, Hélène Molinari, Nebo, Robert Neys, El Noyau, Vinz Otesanek, Greg Pascon, Raf Pirlot, Nat Ryckewaert, Marine Ruby, André Stas, Strajk, Jean-François Walhain

Illustration Bazil, Jean Bourguignon, Chris Damaskis, Sisca Locca, Dácil Martín Paillet, Ptit Marc, Benjamin Monti, Emmanuel Troestler

Photographie Pablo Beatove, Ma Blondiau, Mononk Skeep, Raf Pirlot, Sabina Sebastiani, Sirpix, Gordon War

Abonnement

Exécutez un versement bancaire à

D'une Certaine Gaieté Le Cirque Divers ASBL

BE 27 068 228 274 773

Communication · Votre adresse postale

Prix à l'année 20 EUR (quatre numéros + un exemplaire des différentes éditions de l'ASBL, fréquence variable)

C4 · trimestriel n° 226 automne 2015

Fondateur : Michel Antaki.

Edité par D'une Certaine Gaieté asbl, 9/11, rue des Mineurs - 4000 Liège

Tél : 04/222 12 46 : <http://certaine-gaite.org>

C4 BRUXELLES : V. Otesanek : otesanek@no-log.org

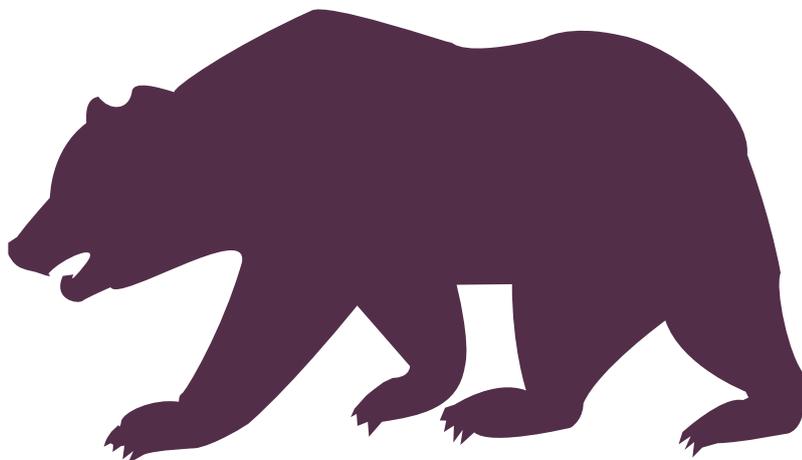
Imprimerie : Vervinck & fils, Liège

Éd. resp. : Agnès Lejeune, 9/11 rue des Mineurs - 4000 Liège

Les archives du magazine
sont (plus ou moins) consultables
sur le site entonnnoir.org/c4

Le magazine C4 est
édité avec l'aide de la


FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



Sauf mention contraire, les articles sont libres de droit pour autant que vous citiez la source et l'auteur et que vous n'en fassiez pas d'usage commercial. Plus d'infos : <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/2.0/be/>

Edito

ALLÔ ? LE PEUPLE ?

PEUPLE, Le : nom collectif difficile à définir, parce qu'on s'en forme des idées différentes selon les divers lieux, dans les divers temps, et selon la nature des gouvernements.

C'est ainsi que l'Encyclopédie tentait de définir le peuple, au milieu du 18ème siècle. Manifestement, Diderot, d'Alembert et leurs confrères n'y voyaient déjà pas très clair. Et depuis, ça ne s'est pas arrangé. Quel est donc ce peuple au nom duquel on nous parle aujourd'hui ? Au lendemain de la Révolution française, le peuple était *souverain*. Il fondait la légitimité d'un gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple. Depuis, par un subtil besoin de distinction sociale, les bourgeois, les négociants, les financiers, les entrepreneurs, les gens de loi, de lettres et de bien d'autres choses, n'ont cessé de vouloir sortir du peuple. Par le haut, bien entendu. Il n'est donc forcément resté que le *peuple d'en bas*, celui des travailleurs et autres « couches populaires », si chers aux communistes au temps de leur splendeur. En haut, on regardait ce peuple et sa culture de masse d'un œil condescendant, ou méfiant : car le peuple, c'était aussi la foule, ou la populace, dont les passions, dit-on, sont toujours redoutables.

Aujourd'hui, ce sont les *populistes* qui draguent le peuple. Ils ont, en la matière, un certain savoir-faire, que leur a légué l'histoire : les partis fascistes furent, aussi, à leur manière, des partis populaires. Les populistes disposent aussi d'un boulevard : le grand vide laissé par le social libéralisme, qui, du peuple, n'a plus grand chose à faire. Les populistes, eux, disent vouloir donner la parole au peuple. Ils pourraient aussi bien la reprendre, s'ils estimaient que le peuple n'avait finalement rien à dire, ou en tous cas, rien qu'ils veuillent entendre.

Le peuple est-il dupe de cette danse du ventre un peu obscène ? Rien n'est moins sûr. Car le peuple résiste, et il ne cesse de se redéfinir, dans de nouvelles cartographies sociales, culturelles, et politiques. Les clivages traditionnels de la culture (entre culture élitiste et culture de masse) ont vécu. Ils ne correspondent plus aux classes sociales et aux qualifications traditionnelles. Ils traversent désormais les individus. Il faut repenser le peuple, ses pratiques et ses aspirations. Dans la seule perspective qui vaille : celle d'un nouveau contrat social.

Robert Neys







leboncoin.fr
 Accueil | Déposer une annonce | Offres |
 Accueil > Produits > Actes de la Table >
Dentier d'occasion
(17 repas seulement)

Code postal : 63220
 état neuf, très peu servi, appartenti à ma belle mère
 1 mois sans souci, 3rd essai - 100% satisfait
 Signaler un contenu abusif
 Conseiller l'annonce à un ami



A-T-IL RAISON? EST-IL EN TRAIN DE JUGER? OÙ MET-IL LA COMPASSION, L'ACCUEIL...L'ESPÉRANCE...

Subject : Fwd : 83 ans et fatigué

Bill Cosby, acteur, producteur, réalisateur...

"J'ai 83 ans et je suis fatigué"

J'ai travaillé dur depuis l'âge de 17 ans. Mis à part lors de mon service national, j'ai fait des semaines de 50 heures et n'ai pas été arrêté pour maladie en 40 ans. J'ai eu un salaire raisonnable, mais je n'ai pas hérité de mon travail ou de mes revenus, j'ai travaillé pour en arriver là. Compte tenu de la situation économique, prendre ma retraite ne semblait pas une bonne idée, et je suis fatigué. Très fatigué.

Je suis fatigué de m'entendre dire que je dois partager ma richesse avec des gens qui n'ont pas mon éthique professionnelle. Je suis fatigué de m'entendre dire que le gouvernement va prendre mon argent, par la force si nécessaire pour le redistribuer à ceux qui sont trop fainéants pour en gagner.

Je suis fatigué de m'entendre dire que l'Islam est une "religion de paix", quand tous les jours je peux lire des dizaines d'histoires de Musulmans tuant leurs sœurs, leurs mères, leurs filles pour restaurer l'honneur de leur famille ; des Musulmans provoquant des émeutes pour réparer des offenses mineures ; des Musulmans qui assassinent des Chrétiens et des Juifs parce qu'ils ne sont pas "croyants" ; des Musulmans qui brûlent des écoles pour filles ; des Musulmans qui lapident des victimes de viols pour "adultère" ; des Musulmans qui mutilent des fillettes ; et le tout au nom d'Allah, parce que le Coran et la Charia le leur impose.

Je suis fatigué de m'entendre dire que par tolérance envers les autres cultures, nous devons laisser les Saoudiens et les autres pays arabes utiliser l'argent du pétrole pour créer des mosquées et des écoles coraniques pour enseigner la haine en Australie, Nouvelle Zélande, Grande Bretagne, États Unis, Canada quand aucun des ces pays n'est autorisé à créer une église, une synagogue ou une école religieuse en Arabie Saoudite ou tout autre pays arabe pour enseigner l'amour et la tolérance.

Je suis fatigué de m'entendre dire que je dois baisser mon niveau de vie pour combattre le réchauffement de la planète quand personne ne nous permet d'en débattre.



Je suis fatigué de m'entendre dire que les drogués sont des personnes malades et que je dois participer pour les aider, les soigner et payer pour les dommages qu'ils provoquent. Est-ce qu'un microbe géant s'est jeté sur eux depuis un coin sombre, les a attrapé et leur a mis de force de la poudre blanche dans le nez ou leur a enfoncé de force une aiguille dans le bras pendant qu'ils faisaient tout pour se défendre ?

Je suis fatigué d'entendre de riches athlètes, entraîneurs, hommes politiques de tous bord parler d'erreurs minimes, d'erreurs stupides, d'erreurs de jeunesse, quand nous savons tous qu'ils pensent que leur seule erreur est d'avoir été attrapés.

Je suis fatigué de ceux qui jouent avec la justice, riches ou pauvres.

Je suis fatigué de ces gens qui n'assument pas leurs vies ou leurs actes.

Je suis fatigué des les entendre blâmer le gouvernement, le racisme ou que sais-je encore pour excuser leurs problèmes

Je suis aussi fatigué de voir de jeunes gens, à peine majeurs se défigurer à force de tatouages et de piercings à rendre impossible toute embauche et réclamer ensuite des aides du gouvernement.

Oui je suis foutrement fatigué. Mais je suis content d'avoir 83 ans, parce que pratiquement, je n'aurai pas à voir le monde que ces gens nous préparent. Je suis juste désolé pour ma petite fille et ses enfants. Grâce à Dieu, je vais vers ma fin, je n'en suis pas au début...

Il y a peu de chance que ceci fasse le buzz, à moins que chacun le partage ;

C'est un moyen de faire changer les choses...

J'ai 83 ans et je suis fatigué. Si vous n'êtes pas d'accord, c'est que vous faites partie du problème ;"



70 ANS QUE LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE EST FINIE, ÇA FAIT UN PEU LONG... LA JEUNESSE ÉTAIT EN MANQUE DE **LOBOTOMIE!**

LE GOUROU N'A PLUS UNE MÈCHE ET UNE PETITE MOUSTACHE CARRÉE MAIS UNE GROSSE BARBE ET UN CRÂNE RASÉ ET S'EXPRIME PAREILLEMENT AU NOM D'UNE CERTAINE VISION D'UNE RELIGION.



FOUTUS UTOPISTES! ALORS QU'AVEC BACHAR EL-ASSAD, SI ON NE SE FAISAIT PAS REMARQUER, TOUT ALLAIT RELATIVEMENT BIEN...



ET MAINTENANT? QUOI FAIRE?? REJOINDRE LES LOYALISTES DE BACHAR? LES REBELLES QU'ON NE SAIT MÊME PLUS TROP C'EST QUI? FAIRE ALLÉGEANCE À DAESH?



LE CHOIX EST SIMPLE, N'EST-CE PAS? POURQUOI FUIR?... ET PUIS ON A BIEN DES SOUCIS NOUS AUSSI, ON NE PEUT PAS ÊTRE GENTILS ET ACCUEILLANTS.

70 ANS QUE LA GUERRE EST FINIE ICI, ÇA FAIT LONG, ON EST EN MANQUE DE DISCOURS FASCISTES.



ET COMME POUR LE LAVAGE DE CERVEAU DES ADEPTES DE DAESH, CES DISCOURS FONCTIONNENT PLUTÔT BIEN. VOUS VOUS SOUVENEZ DE BART DE WEVER QUAND IL ÉTAIT GROS ET SON PARTI (N-VA) TOUT PETIT?

PLUS ENVIE DE NAGER, MOI...



L'ENNEMI D'ALORS ÉTAIT L'AFFREUX WALLON PROFITEUR. DEPUIS, GRÂCE AU CD&V, LA N-VA A GROSSI, BART A MAIGRI ET IL A PU POSER SES CARTES PARTOUT AU GOUVERNEMENT SANS S'ABAISSE À LUI-MÊME EN FAIRE PARTIE.

ENCORE UN LÂCHE? NENNI!



UN FIN STRATÈGE POPULISTE! UNE DE SES CARTES MAÎTRESSE: THEO FRANCKEN, MINISTRE DE L'IMMIGRATION. EFFICACITÉ ET POIGNE DE FER LE FONT APPRÉCIER DU NORD AU SUD DU PAYS.

AU POINT QU'ON OUBLIE SES ACCOINTANCES AVEC L'EXTRÊME-DROITE.





JE NE SAVAIS PAS QU'ILS MOURRAIENT AUSSI, LES ENFANTS, C'EST TRISTE, LES ENFANTS QUI MEURENT...

LA GUERRE, ÇA TUE TOUT LE MONDE PAREIL.

SAUF LES RICHES ET LES PUISSANTS.

COMME D'HAB'!

MAIS L'IMAGE MÉDIATIQUE D'UN PETIT ENFANT MORT NE PEUT QUE TOUCHER NOTRE PREMIER MINISTRE... LUI-MÊME AYANT UTILISÉ LE PROCÉDÉ QUAND SA FEMME A FAIT UNE FAUSSE-COUCHE.

HEU... HUM!

C'EST TRISTE AUSSI.

CERTES, CERTES...

J'AI PAS DIT LE CONTRAIRE...

MAIS IL N'ÉTAIT PAS OBLIGÉ DE S'ÉTALER DANS LES MÉDIAS POUR NOUS APITAYER...

LES ENFANTS, C'EST QUE DES SOUCIS, C'EST TOUT PETIT ET FRAGILE...

ET ÇA MEURT QUAND ÇA REÇOIT UNE BOMBE SUR LA TÊTE...

OU ÇA SE NOIE.

VOUS FAITES QUOI SI LA GUERRE ÉCLATE ENTRE FLAMANDS ET WALLONS?

HEU... J'AI DE LA FAMILLE ET DES AMIS DANS LES DEUX CAMPES...

LES SDF ACCUEILLES LES RÉFUGIÉS

WC COUCHE

ÉCOLE

BEN VOILÀ, VOUS ÊTES UN TRAITRE ET UN LÂCHE. AH! UNE RADIO... JE METS LES INFOS BELGES, HEIN.

C'EST PAS DEMAIN LA VEILLE QUE VOUS ALLEZ REPARTIR, FAUT VOUS ADAPTER.

...ET C'EST FACILE DE S'ADAPTER! NOUS AVONS NOUS-MÊME RÉASSIMILÉ LES VIEUX DISCOURS FASCISTES ET NATIONALISTES AVEC UNE TELLE AISANCE...

L'ALLEMAGNE, LA BELGIQUE, ETC. ENVISAGENT DE FERMER PROVISOIREMENT LES FRONTIÈRES...

BEN VOILÀ...

C'EST DÉJÀ FINI LA QUESTION D'HUMANITÉ ET DE DIGNITÉ PRONÉE PAR CHARLES MICHEL, ÇA N'AURA PAS DURÉ LONGTEMPS. BON, PAS DE BOL, L'ENNEMI DU JOUR, C'EST VOUS... MAIS IL Y EN A D'AUTRES, HEIN! LES CHÔMEURS, LES SANS-PAPIERS, LES VIEUX... LES PAUVRES, QUOI!

CES PARASITES QUI NE CONSOMMENT PAS TROP.

MOI NON PLUS J'AIMAIS PAS CES GENS AVANT LA GUERRE...

QUAND J'ÉTAIS RICHE...

PAREIL.

KA KA

ET C'EST SI FACILE DE LIQUER LES GENS LES UNS CONTRE LES AUTRES... QUE CHERCHENT NOS DIRIGEANTS??

QU'ILS SOIENT JUSTE CONS, J'Y CROIS PAS UN INSTANT...

MORT LE PD, LE MUSLIM ÉTÉ AUTRES

EIN VOLK EIN FÜRHER

ON A DES MURS À CONSTRUIRE. C'EST PAYÉ DES CACAHUÈTES MAIS C'EST MIEUX QUE RIEN DU TOUT.

MERCI QUI?

S'VEUX SORTIR!

J'AI TROUVÉ UNE KALACH DANS LE PARC!! JE VEUX TUER ET VIOLER EN SYRIE!

SINON JE TUE TOUT LE MONDE!

FUIR! MAIS OÙ?

NOW

L'AUTRE MAGAZINE WALLIFORNIEN

Hélène Molinari



Au détour d'une rue quelconque, par une journée banale, tu te rends tranquillement chez ton libraire pour acheter *La Meuse*. Roger se trouve en page 12 et t'as envie d'un souvenir de son heure de gloire. Sosie officiel de Dick Rivers, il s'est fait tirer son perfecto dans les vestiaires de la piscine d'Outremeuse par une bande de jeunes. En attrapant le journal, qui te noircit déjà les doigts, un magazine tombe à tes pieds. Tu le ramasses, intrigué-e. En trois grosses lettres noires, le titre te saute aux yeux : *NOW*. Natives of Wallifornia. Soko en couverture. C'est qui Soko ?

C'est un peu le bordel à l'intérieur, 92 pages dont une trentaine de pub. Entre le

Crowne Plaza et la dernière BMW, une interview de Benjamin Schoos (du label « Freaksville Records »), Garrett List et un reportage dans un café de Verviers : tu te dis qu'il y a peut-être du bon. Gratuit, en supplément de la gazette locale, on t'annonce du contenu « wallifornien », tu le fourres dans ton sac. Assis-e sur le quai en bord de Meuse, tu te plonges dedans.

Est-ce avouable ? *NOW*, à la base, c'est une demande commerciale de la régie régionale de Rossel qui voulait un objet publicitaire pour faire plaisir à ses annonceurs, distribué en supplément du journal quotidien gratuitement. « Bien sûr on aurait pu faire comme d'habitude, une page de pseudo contenu à gauche et une page de pub à droite, appeler ça *Luxe à Liège*, n'importe quoi. » Sauf que Cédric Renwa, directeur créatif chez Sudpresse, a d'autres ambitions. « C'était l'occasion de faire quelque chose d'hybride, peut-être pas pour la beauté de la presse, dans un premier temps en tout cas. Entre les espaces de pub, il y a des trous, qu'on peut essayer de remplir avec autre chose. C'est très wallifornien finalement. »

Cédric, c'est HelmondB, qui écrit les éditos, quelques articles, s'occupe de la rédaction en chef et supervise la maquette, aidé de deux graphistes. Pour remplir les

quelque soixante pages de contenu non publicitaire, il fait appel à des collaborateurs indépendants : illustrations, photos, textes. « J'essaye de discuter en amont avec les auteurs pour avoir à faire le moins possible de *cut*. Qu'ils comprennent que j'ai envie qu'ils mettent de la subjectivité, qu'on n'est pas là pour amener de l'information mais raconter une expérience, des histoires. Que chaque auteur est responsable de cette histoire. »

Le premier était distribué avec *La Meuse* édition « Province de Liège », avec un tirage de 60 000 exemplaires. « Mais on s'est rendu compte que c'était un peu tirer au bazooka. Les annonceurs qui viennent chez nous ne sont pas dans *La Meuse* en règle générale, ils allaient dans le *Talk* ou *Références*, du street mag finalement. Donc on s'est dit qu'on allait repositionner le magazine pour 2016, il ne sera plus encarté avec le journal. » L'objectif : une cible plus urbaine, plus attirée par le culturel, en étant disponible dans un maximum d'endroits.

NOW a l'ambition d'être perçu comme un magazine de la région liégeoise, un peu branché, tendance et de développer dans un deuxième temps une partie application mobile. En attendant il y a le site internet où tu peux te balader en vidéo avec >>>

“ Entre les espaces de pub, il y a des trous, qu'on peut essayer de remplir avec autre chose. C'est très wallifornien finalement. Cédric Renwa



Garrett List le long de la Meuse ou The Experimental Tropic Blues Band pour découvrir leurs « pieces of Wallifornia » (en français : morceaux de Wallifornia).

Page après page, les noms des rubriques te donnent mal au crâne, traduits dans une sorte d'étrange esperanto librement inspiré de l'anglais : « Be geek or be killed », « Strange days by Pierre Gof », « #Spotted by Lucie », « Wallifornians », « Bottle up », « Pieces of W », « Border of W », « Brainjuice ». Tu te doutes bien que c'est volontaire, mais la raison t'échappe et la moitié des noms ne t'évoque rien. Dans ta tête, c'est du *corporate bullshit* (même si t'es prêt-e à concéder que l'anglais convient mieux dans certaines situations). Mais t'as tout faux. Comme il détourne une brochure publicitaire pour en faire un magazine culturel, Cédric tente de « rigoler avec les codes. On garde le côté wallifornien en utilisant une autre langue, du *slang*, mais en fait on montre avec le contenu que ça n'a rien d'américain. La Wallifornia reste une petite poche, ni territoriale, ni géographique, avec des gens qui ont la volonté de proposer autre chose. Avec ce côté un peu branque et bancal qui fait qu'on est wallons. Pas le côté rêve wallifornien : lève-toi tôt, tout le monde peut réussir, mais du genre tout le monde peut vivre sa vie, y'a de la place pour tout le monde. »

Imprégné de Starflam, des Party Harders et bien d'autres, Cédric Renwa n'a pas pour autant fait un inventaire raisonné de la Wallifornia avant de lancer le magazine. Quelques recherches sur Google, des rencontres par-ci par-là, il avait juste envie d'ajouter un truc en plus au mythe. « C'est

“ [La Wallifornia est] un terme avec lequel j'ai grandi. Ça éveille quelque chose de sympa en moi, l'idée d'utopie, d'endroit qui n'existe pas mais qu'en même temps tout le monde côtoie. Cédric Renwa

un terme avec lequel j'ai grandi. Ça éveille quelque chose de sympa en moi, l'idée d'utopie, d'endroit qui n'existe pas mais qu'en même temps tout le monde côtoie. C'est un peu ce qu'on veut. Ça peut être la culture urbaine, hip hop, etc. Ou le côté : “Il fait beau et tout le monde s'en sortira.” C'est une des visions que j'ai voulu prendre. » Sans définition précise de la Wallifornia, les auteurs de *NOW* ne sont pas limités dans leurs propositions et ne se croisent que rarement, voire jamais. Une réunion de rédaction avant, une après pour le débriefing et une équipe qui tourne avec sept ou huit collaborateurs freelance. « Je préfère garder des individualités et rassembler le tout. Je n'ai pas envie qu'ils soient cohérents entre eux et le concept est tellement large qu'ils rentrent facilement dedans. »

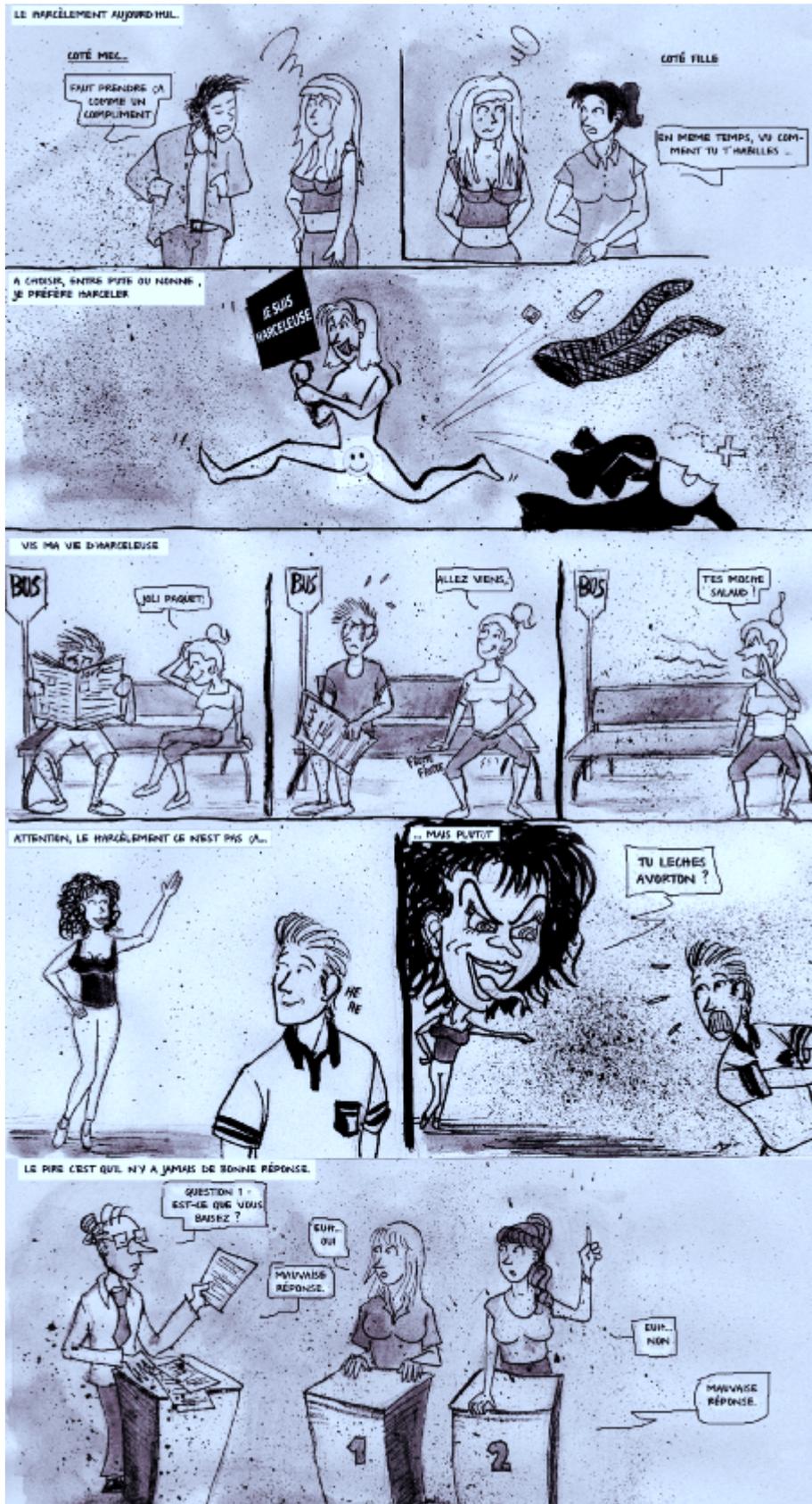
Pour être large, le concept l'est. Que font Fauve, Christine and The Queens ou encore Soko dans un magazine qui revendique d'être « Natives of Wallifornia » ? « Pour moi ils sont emblématiques d'une Wallifornia. Par exemple pour Christine, c'est un ovni qui arrive dans un paysage de la variété française qui était super terne. Elle est parvenue à faire quelque chose en français. » Ok, mais le lien avec la Wallifornia ? « Ce sont des gens qui ont un rêve, veulent vivre leur rêve et qui vont se débrouiller pour le mettre en place. Ce n'est pas quelque chose de géographique d'être wallifornien dans ce que j'imaginai. C'est pour ça que je leur demande s'ils veulent bien être ambassadeurs. Ça leur parle. En général ils comprennent. »

« Les annonceurs sont très contents, même s'ils trouvent ça parfois trop *underground*. Là je comprends pas parce qu'au contraire c'est hyper *mainstream*. » Du *mainstream* saupoudré d'*underground*, pour être exact. Des morceaux de culture alternative au milieu du dernier mobilier de la marque « Superflu, lifestyle, design, store », mais pas de politique, c'est pas le lieu. Pourtant, dans ta tête, la Wallifornia c'est le délire d'une Silicon Valley à la wallonne, l'histoire de la reconversion sur fond de plan Marshall 2.vert ou 4.0 (on ne sait

plus, ça change tout le temps). « C'est un peu *touchy*. Et on n'a pas encore trouvé la personne qui va me raconter une histoire qui ne soit ni quelque chose de factuel, ni professoral, je cherche un mec entre Hunter S. Thompson et Frédéric Lordon qui pourrait me raconter le redéploiement de la Wallonie, pourquoi ça a foiré, qu'il raconterait ça de manière subjective et avec de l'intelligence derrière. C'est un énorme boulot. D'un autre côté, je ne vois pas l'intérêt de faire de la grande enquête dans un média où il y a un tiers de pub. Est-ce que même ce serait crédible ? Ce n'est pas l'endroit pour le faire. Même avec un énorme tirage, c'est pas pour ça que t'es lu. *NOW* restera culturel. Pour mon lectorat, c'est déjà hyper *underground*. Si t'as déjà été à la Zone voir une expo ou un concert, non, mais pour eux, je les amène sur une autre planète. C'est ça mon combat avec le *NOW*, j'ai pas d'autres prétentions. »

En refermant le magazine, qui finira sûrement dans les toilettes de la coloc, tu te dis que Cédric Renwa, c'est un peu un hacker de Sudpresse en détournant la fonction publicitaire pour en faire un objet culturel. Seulement trois publications jusque-là, une quatrième en septembre, le magazine doit encore se tester pour arriver à trouver une cohérence éditoriale. Cédric le sait : il n'est pas encore arrivé à ce qu'il voudrait. Il continuera de bidouiller avec les moyens du bord, tant qu'il le pourra.





Dácil Martín Paillet & Marine Ruby

COSMOKIDZ

CREW EFFERVESCENT

Si vous avez l'habitude d'arpenter les rues liégeoises, vous avez peut-être aperçu ici ou là, un stickers ou bien croisé une passante, sur un pont, avec un pull à capuche. Et à chaque fois, ce mot, mystérieux, arboré dessus : Cosmokidz. C'est celui d'un crew d'artistes hyperactifs et sans discipline fixe – du moment que ça peut s'inscrire dans le tissu urbain, leur véritable territoire, leur source d'inspiration. Rencontre avec une bande expérimentale.

Nebo



Le Cappuccino. S'il existe à Liège un café composé d'habituez, c'est bien celui-là. Situé juste en bordure de la place des Carmes, il offre à l'intérieur une atmosphère rustique mais chaleureuse, ainsi qu'une terrasse propice à l'observation du bal des voitures et des flâneries piétonnières. Cet établissement routinier a vu ces dernières années marquées par une succession de différents propriétaires et gérants. Néanmoins, et c'est probablement là que réside pour une grande part le charme du « Cappu », comme l'appellent ses habitués, peu de choses ont changé : ni l'ambiance, ni la clientèle régulière. Et pourtant. L'endroit, inchangé au premier regard, est progressivement devenu un lieu d'exposition faisant la part belle à la photographie, aux illustrations, ou au graphisme. Il y est à présent également possible de consommer quelques boissons alcoolisées à partir de la fin de journée, ce qui eut été considéré comme une hérésie il y a encore quelques années. Enfin, le lieu s'ouvre régulièrement à des soirées thématiques, principalement le week-end. Transition intéressante que celle opérée par Le Cappuccino qui, en conservant ce qui a depuis longtemps constitué sa marque de fabrique tout en in-

novant sa formule, encourage la coexistence de deux types de clientèle, l'une plus ancienne, l'autre plus récente.

C'est dans ce bistrot que j'ai pour la première fois vu ce nom : COSMOKIDZ. En lettres blanches sur fond bleu, noir ou vert ; sur des T-shirts, des sweats et des écharpes ; en stickers collés sur un frigo ou sur la coque d'un ordinateur. Un ensemble d'indices dont l'endroit semble saturé. Pour le client régulier ou le curieux, comment ne pas être happé par l'appel incessant de ce mot énigmatique ? C'est un véritable ballet de clients, dont quelques serveurs et serveuses, pour la plupart âgés de vingt à trente-cinq ans, qui déambule dans ce café, en arborant ce logo ; des individus qui semblent affirmer « je suis Cosmokitdz ». La plupart de ceux qui portent ces vêtements en étendard se connaissent et se reconnaissent lors de leur visite au « Cappu », et c'est à grand renfort de checks et d'embrassades qu'ils communiquent leur proximité. Ils semblent faire partie d'un clan, d'une fratrie confidentielle et exclusive, mais obscure. Pour le profane et l'observateur, le mystère reste entier.

Qui sont donc ces « Cosmokitdz » ?

Entre héritage hip-hop, codes empruntés de la culture graffiti, et volonté de faire se connecter l'art urbain et la salle d'exposition, le collectif Cosmokitdz propose une approche pluridisciplinaire qui commence à faire du bruit dans le paysage de la culture underground à Liège. Mais c'est avant tout une histoire d'amitié, une aventure qui a pour point de départ l'été 2011, « l'été Cosmo » comme ils l'appellent aujourd'hui. Et un lien : le graff.

Un jour donc, après quelques bières, sous le coup de l'euphorie, la décision est prise : ils vont s'unir. Pour comprendre les origines de Cosmo, il faut revenir sur le parcours de ses trois membres fondateurs, avec, en son centre, comme point de rencontre et de cohésion, la culture hip-hop.

Pour Mike Them, tout a démarré dans les rues du Verviers des années 90'. Avec sa bande de potes, il tague pour décompresser et s'exprimer. De là, tout s'est enchaîné

dans les années qui suivent : le rap, le break et le graff. « On était bercés par cet univers là, où chaque discipline se complétait par une autre », explique-t-il. Pour toucher à tout, pour apprendre. Pendant presque douze ans, c'est la musique qui l'a occupé. Depuis la rupture de son groupe, son parcours est étroitement lié au graff, qu'il continue d'exercer dans l'un des grands collectifs liégeois, JNC, mais pas seulement. Cette première expérience d'art urbain l'a amené à s'investir dans l'illustration, la création de logos, la typographie et, depuis peu, le tatouage, avec un esprit d'aller-retour incessant entre ces différentes techniques qui se nourrissent les unes les autres.

Constant, comme Them, vient de la région verviétoise. Contrairement à lui cependant, c'est en solo qu'il commence. Il se promène dans la ville avec ses bombes, à la recherche d'endroits où s'illustrer. Avec, au début, une seule volonté : celle de produire des graffs les plus voyants possibles. Progressivement, poussé par ce qu'il appelle avec un sourire « l'égo du tagueur », il revient sur les « lieux du crime » pour prendre des photos de ses réalisations. Lors de ces moments de captation, ce sont des rencontres ironiques entre ses graffs et des passants qui l'inspirent à croiser recherche de la composition et art urbain. Graduellement, sans cours pratiques, sans formation particulière, il expérimente la photographie. Influencé par les oeuvres de Vivian Maier, Trent Park et Gary Winnogrand, son objectif premier n'est pas d'exposer mais de partager ses réalisations avec un public large qui ne s'intéresse pas à la photographie. C'est pourquoi il imprime ses photos sur des stickers, qu'il colle dans la rue sur tout type de support.

Enfin il y a Sab, originaire de Seraing. Son parcours de jeunesse est assez proche de celui de Them : peu intéressé par les études, le graff est pour lui un moyen d'expression et de sociabilisation. C'est le passage, deux ans plus tard, à Saint-Luc Liège, qui l'amène à mêler graff et photographie. Du tag, il passe au rap, en intégrant le groupe HNS. Progressivement, ce premier moyen d'expression passe au second plan. C'est aujourd'hui dans la photographie - avec comme influences premières Stephen

Shore ou Harry Gruyaert -, au gré d'expositions diverses, avec notamment une sélection récente à la BIP, et dans la musique, sous le pseudo de Reptl Wins, - avec des références aussi diverses que Goblin, Alchemist, Neil Young ou Kate Bush -, qu'il est actif.

Héritage

Outre l'amitié, c'est avant tout une culture partagée qui les rassemble. Ils se considèrent tous comme les héritiers d'un même univers : les années 80, avec ses films et dessins animés de science-fiction, son esthétique post-punk, l'ambiance retro-wave, retro-futur, le cosmos, l'intergalactique, l'anticipation. Bref, ils se réclament d'un même héritage : les enfants du Cosmos. « On a décidé de mettre un nom sur cette espèce d'alchimie », commente Michael. La culture hip-hop, cruciale dans leur rencontre, marque de son empreinte la formation du groupe. Cosmokitdz est pensé comme un Crew, terme désignant un groupe d'amis réunissant un ensemble d'artistes variés. À partir de là, exit les noms et prénoms. Dorénavant, c'est sous leur Blaze qu'ils veulent se faire connaître : MIKE THEM, 1NCE (pour Constant) et SAB.

C'est le sourire aux lèvres qu'ils parlent de la formation de Cosmokitdz, et il est difficile de ne pas sentir l'hommage amusé dans l'exploitation des codes d'une culture qui a bercé leur jeunesse. Aujourd'hui, si Them continue d'être actif dans le graff, 1nce et Sab se sont progressivement distanciés du street art, non pas dans une logique de rejet mais plutôt d'évolution. « Le graff nous a amenés jusqu'à un certain stade, explique Mike Them. Je veux peaufiner ce qu'il m'a apporté sur des supports de papier et de toile pour en faire des expos. Je veux garder cet esprit urbain, un peu vandale, mais en l'amenant dans une autre dimension, sur un autre plateau. Aller vers quelque chose de plus artistique, de plus travaillé, de plus approfondi. »

Le Crew, c'est une famille, un clan vers lequel retourner pour se confronter aux autres et trouver de l'inspiration. Ceci explique pourquoi gravitent autour d'eux ceux qu'ils appellent des homeboys, >>>



amis et connaissances qui les soutiennent, les conseillent, sans pour autant participer aux projets. Au fil des années, différents nouveaux membres ont rejoint Cosmo, comme Richard Colvaen, musicien ; QUENT1 et RKN, illustrateurs ; le graffeur NOVA DEAD, ou le DJ EL G. « C'est une famille. Ceux qui sont chez Cosmo, c'est des amis sur qui on peut compter. Ça fait longtemps qu'on se connaît pour la plupart. Ou des gars avec qui il n'a pas fallu beaucoup de temps pour se rendre compte qu'on avait des affinités », raconte Them. « Cosmokidz, c'est mon deuxième nom de famille », renchérit Constant. Dans les premières années, le groupe fonctionne principalement comme marque de fabrique du travail des différents membres du collectif. Lorsque Sab expose ses photographies à la BIP, ou comme récemment, au Côté Cour Côté Jardin en Outremeuse, il prend soin de faire référence à ses comparses Cosmo. Mike Them, engagé avec le collectif JNC sur le projet Karbon Kabaret, se réjouit de la vitrine potentielle pour Cosmokidz, qui était pour l'occasion mappé sur les murs du Palais de Justice de Liège. Le Crew a aussi disposé d'une visibilité extra-liégeoise au travers des réalisations de ses membres, que ce soit lors d'expos réalisées par Mike Them sur Paris avec le collectif 1984, à l'occasion du passage de Richard Colvaen à Dour en 2014 ou lorsque Nova Dead graffe sur Bruxelles.

Des signes distinctifs dans la ville

On le voit, Cosmokidz reste jusque-là une association d'artistes impliqués dans des projets épars. Une étape supplémentaire est cependant franchie un peu par hasard en décembre 2014. Le projet de base est modeste : créer un emblème que les membres du Crew, les homeboys et les amis pourront porter à titre de soutien et ainsi leur faire de la promotion. De là, tout s'emballa : les vêtements sont écoulés en un temps record, compris une édition package incluant des stickers ainsi qu'une sérigraphie numérotée et signée par l'un des Cosmo. L'engouement généré les sur-

prend. Et s'ils continuaient à s'associer pour produire quelque chose de plus fort ?

Ce prochain projet, actuellement en gestation, prendra la forme d'un magazine. Plutôt que de compiler diverses contributions des membres, il s'agira de proposer, sous la forme d'un livret, différentes œuvres collectives, cosignées et presque anonymes. La seule mention ? Cosmokidz. Comme le dit Them, « après quatre années passées ensemble à travailler un peu chacun de son côté, on s'est dit qu'il était temps de se réunir, pour faire quelque chose de fort, pour avoir un plus gros impact. On a remarqué l'effervescence autour de Cosmokidz. Ce sera une manière de démontrer ce qu'on peut faire ensemble. »

Si cette publication est leur grande priorité, elle sert avant tout d'étape préliminaire au premier grand projet collectif du Crew : une expo prévue pour le courant de l'année 2016. Le magazine permettra de penser les œuvres collectives en deux dimensions pour mieux les adapter dans un contexte de salle plus tard. Pour un collectif qui, depuis sa création, semble avoir saisi les opportunités au vol plutôt que de les avoir forcées, rien d'étonnant à ce que les contours de l'exposition soient toujours flous. L'équipe veut pousser jusqu'au bout l'idée de travail collectif : « On vise une homogénéité, comme s'il n'y avait qu'une seule et même personne qui avait projeté son univers », précise Mike Them.

Cosmokidz va rassembler dans les prochaines semaines le noyau dur des membres pour engager une réflexion sur les thématiques et les modes de travail. Avec l'ambition de convoquer, entre autres, le son, la sculpture, la photographie, le graff, l'illustration, l'installation et le mapping, dans un mélange qui refuse les clivages entre modes d'expression pour mieux les sublimer. L'évènement sera également pour eux l'occasion de se présenter non plus comme la simple somme d'individualités, mais aussi en tant qu'un ensemble d'artistes réunis par le même élan créateur. Laisser venir un langage commun plutôt que de l'anticiper ou de le forcer, c'est la méthode recherchée par le collectif.

Comme le met en évidence Sab : « On sait où on va. Mais, quelque part, on ne le sait pas encore. Il faut qu'on se réunisse et qu'on bosse ensemble. On aura sans doute des idées à la dernière minute, en fonction du lieu et de l'endroit. Ce sera une explosion cosmique. »

Alors, Cosmokidz, Crew au sens « urbain » du terme ou collectif d'artistes ? Probablement que les deux qualifications, complémentaires au demeurant, continueront de les définir au fil de leur existence. Et qu'importe d'ailleurs, tant l'une des principales caractéristiques de ce groupe consiste précisément à échapper aux clichés. Il a su faire de la résistance à toute tentative de catégorisation, l'une de ses forces majeures – aussi bien dans sa démarche artistique que son inscription dans le milieu liégeois –, en cultivant les tensions, voire les paradoxes, totalement décomplexée et assumée.

Il y a trois ans, Cosmokidz naissait comme le délire d'un trio déterminé. C'est aujourd'hui une bande d'une dizaine de contributeurs, plus ou moins actifs mais toujours bien décidés à en découdre. La plupart sont lancés professionnellement, même partiellement, mais restent mûs par ce désir de convivialité et d'ambiance. Ayant fait leurs premières armes dans la rue, les fondateurs de Cosmokidz ont à présent l'ambition d'exposer et, de ce fait, de s'inscrire dans un processus d'art institutionnalisé. Éloigné du street, cet « art vandale », les codes urbains restent néanmoins une influence majeure dans le travail du collectif, qui emprunte énormément à l'ambiance de la rue, à la culture et aux codes hip-hop dans son fonctionnement et son esprit.

L'urbain comme fil conducteur

Il ne s'agit pas pour le crew de tenter de transposer un mode de représentation street – libre, autopromu, improvisé, totalement démocratique dans son approche et son accessibilité – dans des lieux d'exposition construits, reconnus, financés, ins-



QUENT1

titutionnalisés. Au contraire. Ils s'opposent clairement à cette démarche dont ils ont été témoins et qu'ils trouvent superficielle, comme l'explique Them : « On ne veut pas faire comme ces gars qui font du graff dans des salles d'expos. Le graff est complètement lié à la rue. » Cette forme d'art est indissociable de la notion d'acte : trouver un mur, un espace public, qui devient un mode d'extériorisation et de transmutation artistique.

La ville, « l'urbain », constitue ce fil conducteur qui relie le travail et les ambitions actuelles du crew à ses origines. Mike Them l'explique : « La rue, c'est la plus grande des galeries du monde. Tout le monde passe dans la rue. C'est dans ces lieux que se trouve la « vie » : les gens, les rencontres, les bagarres, tout. La salle d'exposition, c'est comme une salle de cinéma dans laquelle tu rentres pour aller voir un film qui a été tourné dans la rue. Tu peux vivre vingt ans dans la même ville sans en connaître toutes les rues. Le boulot de l'artiste, c'est de montrer une autre vision de la rue, différente de celle que tu pourrais avoir. »

L'éloignement du « bitume » n'est donc que circonstanciel, la pratique du collectif reste entièrement liée à ses origines street, moins dans une logique de présentation que dans les thèmes, motifs et héritages. La production des trois membres fondateurs est éloquent à cet égard. Que ce soit Mike Them, pour qui le graff est une source d'inspiration dans son travail d'illustrateur, Sab, dont l'oeuvre se nourrit d'incursions dans la ville, ou 1nce, dont les créations commencent et finissent dans la rue.

Dès lors, pourquoi créer dans les salles d'exposition ? Par volonté de reconnaissance ? Pour la recherche d'une certaine forme de professionnalisation ? Par maturité ? Pour toucher un public différent ? Un peu tout ça, sans doute. Il y a aussi les opportunités. Aujourd'hui, le street art semble profiter d'un rayonnement de plus en plus large dans les salles d'exposition. L'évolution du collectif vers l'espace protégé de la galerie ne doit pas être compris comme l'exclusion de la rue en tant que

mode d'expression, ni comme un vulgaire déplacement artificiel d'oeuvres urbaines. Il s'envisage comme la conjonction de deux manières distinctes, et complémentaires, de revendiquer leur art. Les graffs de Mike Them, et les photos-stickers de 1nce, qui restent visibles dans le paysage urbain de Liège et de Verviers, sont des exemples parmi d'autres des productions du collectif qui attestent de cette position dédoublée.

Malgré son récent développement, l'initiative résiste encore à la tentation – et la facilité, probablement –, de se donner un statut fixe, juridique ou reconnu. Pourtant, leur rapport à des subsides potentiels est trouble : le trio partage cette conviction qu'ils sont tout au moins aussi méritants que d'autres artistes et collectifs subsidiés, et accueillerait volontiers un soutien financier. Leur vente de T-shirts atteste cependant d'une logique de débrouillardise et d'initiative qui s'oppose à de l'attentisme. Comme le soulignent Constant et Them, « on ne va pas attendre que quelqu'un nous donne de l'argent. L'expo aura lieu, quoi qu'il arrive ».

Dans son inscription géographique, Cosmokidz semble aussi échapper à toute tentative d'appréhension : intimement lié au bassin liégeois dans ses origines et son développement, le collectif s'y sent pourtant un peu à l'étroit, y déplorant l'esprit de chapelle, et favorise activement les collaborations avec des artistes et des institutions de portée internationale. Le Cappuccino, devenu au fil des mois une sorte de QG implicite du groupe, est tout sauf un repère qu'ils comptent investir, mais plutôt un endroit où membres et supporters ont tendance à se retrouver. .

En constante mutation, le crew intègre en son sein une multitude de formes possibles de l'idée de collectif, et atteste de la richesse de l'émergence locale de cultures alternatives. Tout à la fois bande de potes et collectif, liégeois et internationaux, undergrounds et institutionnalisés, street et raffinés. Les Cosmo tirent leur force de leur diversité. Loin des positionnements simplistes et revendiqués, ses membres semblent plus intéressés par l'exploitation de

leur art que par la volonté d'y apposer une ou plusieurs étiquettes. Renfermant en son sein un ensemble varié et parfois contradictoires de postures par rapport à l'expression artistique et à la reconnaissance inhérente à celle-ci, Cosmokidz est un symptôme actuel d'une culture qui entend échapper à la hiérarchisation, à la définition ou à l'inscription commode dans les cases d'un formulaire de subvention pour créer dans son sillage une effervescence, un terreau créatif qui s'étend au-delà de ses terres.

DES LIENS POUR ALLER PLUS LOIN

COSMOKIDZ

www.facebook.com/cosmokidz

MIKE THEM

them83.tumblr.com/

SAB

labo548.tumblr.com/

REPTL WINS

<https://soundcloud.com/rptlwins/>

CONSTANT / 1NCE

constantinoskaroulidis.tumblr.com/

QUENT1

o-y-u-e-q.tumblr.com/

EL G

<https://soundcloud.com/datboyzk/>

RICHARD COLVAEN

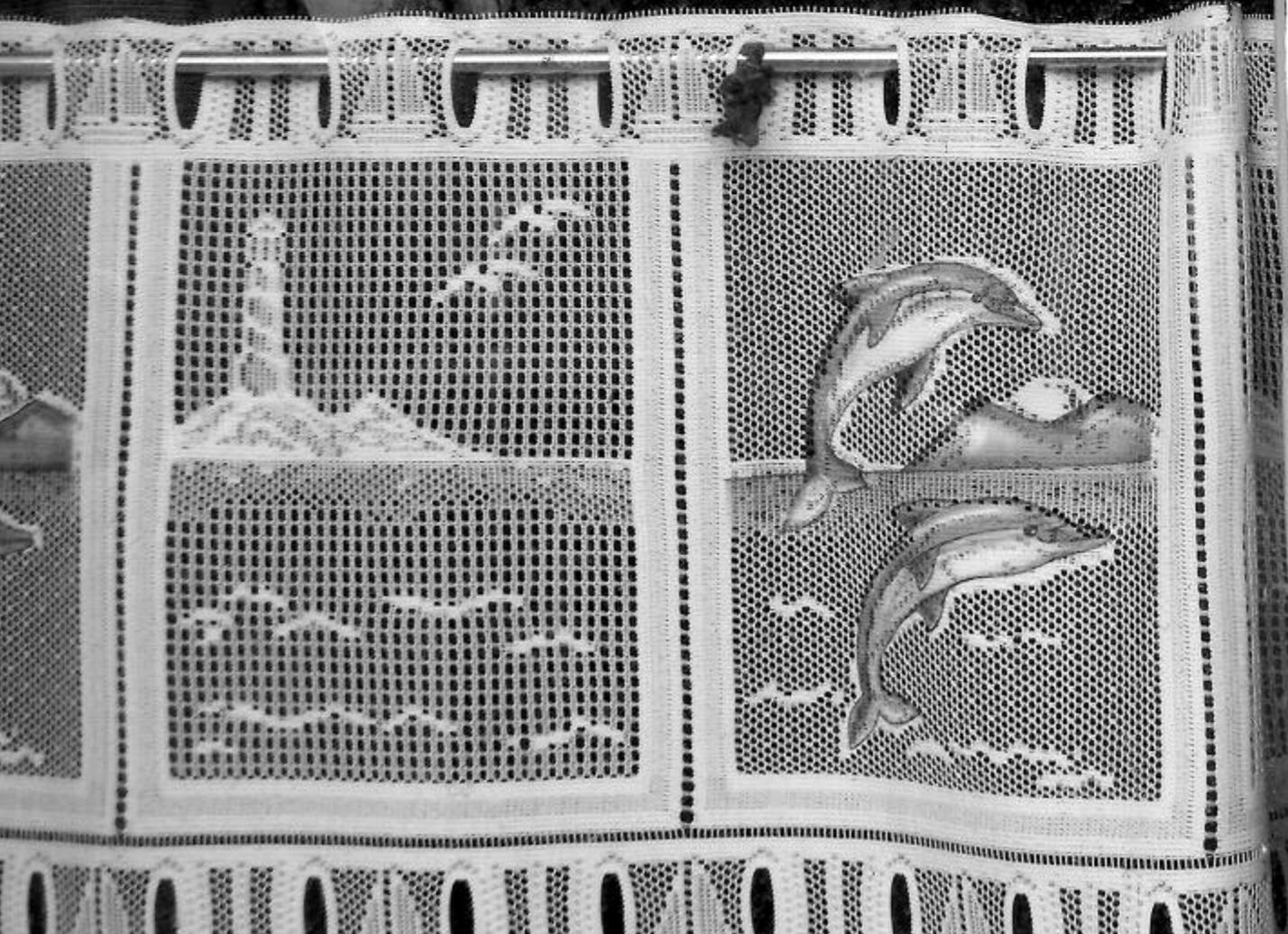
<https://soundcloud.com/richard-colvaen/>

NOVA DEAD

<https://novadead.wordpress.com/>

RKN

<http://erkanyagan.tumblr.com/>







WALLIFORNIE

NOUS ÉCRIVONS TON NOM

O k, c'est vrai, ça fait des plombes qu'on vous en parle avec une certaine insistance, presque trois ans, et on n'a jamais été très clairs sur le sujet : mais c'est quoi cette histoire de Wallifornie ? À l'époque où on a commencé à aborder la question, le nom circulait pas mal, en musique surtout : King Lee, alias l'Enfant Pavé, la menaçait ; Sopranal, le rappeur à la Leffe, révélait son angle mort (et l'aimait) ; The Party Harders, eux, écrivaient un manifeste qui indiquait une direction très différente de celle tracée par le Plan Marshall[1]. On a pensé que l'appellation pourrait nous servir à passer la comm' qui supporte les politiques de relance économique à l'épreuve de la dérision.

Pour rappel, le nom a été inventé à la fin des années 80' par le cabinet de Melchior Wathelet[2], alors Ministre-Président wallon en fonction. Déjà, l'avenir ressemblait souvent à une impasse. Pour s'en sortir, d'aucuns pouvaient se montrer prêts à tout – même à envoyer du rêve en tentant une improbable hybridation entre le nom de la région et ce mythique territoire, siège de Hollywood et de la Silicon Valley. Le but restant de montrer que «ce sera dur mais les Wallons s'en sortiront» – comme le disait alors une célèbre affiche de campagne électorale du PS de Guy Spitaels.

Vingt ans plus tard, Xavier Damman, un des fondateurs de la mythique start-up Storify, désormais basée dans la baie de San Francisco, n'hésitera pas à tweeter : « Un jour faudra arrêter de perdre inutilement de l'énergie pour défendre des reliques. Développons la Wallifornie! »

À C4, ce plan qui consiste à imaginer la reconversion de la Wallonie (au travers d'un coaching intensif via l'organisation de *mind-mapping* pendant de grandes séances de *brainstorming*) en une sorte d'Eldorado *high tech* où tout le monde est *swag*, assis dans des poufs fluos[3] en mangeant une salade *take away* du *food truck* du coin... hum... Comment dire ? On a quelques doutes – et parfois, avouons-le, il nous arrive même d'en rigoler un peu.

Mais, il ne faut pas nous juger hâtivement, même si on garde peut-être trop ce côté terre-à-terre, à prendre tout avec trop de sérieux. C'est notre mission officielle d'organisme d'Education permanente aussi, qui nous pousse à nous comporter comme « des citoyens critiques », et parfois, on ne sait plus s'arrêter de tout remettre en cause. Et puis, de temps en temps, on va au fond de Seraing (faire nos courses chez Colruyt) ou à Marchienne-au-Pont (manger un sandwich américain-crudités « Chez Johnny ») – c'est pas mal comme coin. Il n'y a pas beaucoup de *Concepts Stores* et très peu de bars à vin. Pourtant, c'est créatif aussi, enfin d'une certaine manière.

Alors, me direz-vous, si c'est pour donner dans l'analyse sarcastique, pourquoi ne pas avoir choisi plutôt d'investir la Wallagonie – ce territoire magnifiquement pathétique dont Jacques Charlier avait >>>

[1] Nous faisons référence ici aux morceaux « Menace 2 Wallifornie » de King Lee, « Everyday je kette Jocelyne » (Wallifornie Love) de Sopranal et « The Pope of Dope » de Party Harders vs The Subs mais tout cela est expliqué en long et en large dans les textes que Hélène Molinari consacrait à ce sujet dans le C4 du Printemps 2013 (n°216)

[2] le 6è du nom, à ne pas confondre avec son fils, le 7è, celui qui s'occupait, récemment encore, de gérer les plans de survol de la capitale par des avions

[3] Ah, vous voyez, le fluo n'a pas disparu : « rien ne se perd, tout se transforme ».

[4] Notre mémoire nous aide à supporter la réalité en effaçant ces choses-là pour ne pas qu'on ait à y penser en permanence, mais sur ce coup, elle ne peut même pas compter sur sa plus célèbre prothèse : plus aucune image de cette étonnante manifestation (Rudy Demotte avec un sweat à capuche : « yo men! ») ne subsiste aujourd'hui sur la toile. En tout cas, nous n'en avons trouvée aucune. Si d'aventure quelqu'un pouvait nous faire parvenir une image d'archive illustrant cette scène historique, nous lui offririons un abonnement d'un an à C4 !

[5] Voir le post « l'insécurité identitaire » sur le blog de Jacques Charlier
[<http://jacquescharlier.be/2011/09/li-nsecurite-identitaire/>]

[6] Et oui, on est tous tributaires des entités qui nous financent. Nos confrères de NOW [voir pp. 9-10], pour prendre un exemple wallifornien, sont payés par la publicité, ils doivent donc faire la part belle à Calvin Klein, Germaine Collard, Volvo ou à Thomas & Piron ; nous, nous sommes subventionnés par le ministère de l'Éducation Permanente de la Communauté Française de Belgique, alors, on cite des philosophes.

[7] Ce chercheur et essayiste d'origine biélorusse vivant au États-Unis est un des plus fervents démolisseurs du cyber-utopisme et de la pensée libertarienne qui l'accompagne fréquemment.

jadis dessiné les contours ? Il l'avait notamment évoquée à une époque où Rudy Demotte était apparu devant la presse pour parler de l'identité wallonne... affublé d'un sweat à capuche avec un logo distinctif[4]. Sur le blog de l'artiste liégeois, on peut lire des propos qu'on partagerait volontiers : « on comprend ceux qui voudraient édifier une image de bric et de broc avec des designers et des leaders en marketing. Mais c'est pas comme ça que ça marche »[5].

Alors, pourquoi ne pas choisir d'explorer la Wallagonie plutôt que la Wallifornie (qui, ceci dit en passant, a quand même l'air d'un gros truc pour hipsters)? Simplement parce que, à tous les coups, ça nous ferait passer pour de sacrés râleurs, solidement campés sur nos positions critiques, prêts à flinguer tout ce qui bouge. Démolir les constructions foireuses nous empêche bien trop souvent de pouvoir parler de celles qu'on voudrait mettre en œuvre, voire de celles qu'on a déjà réalisées. Or, tout l'attrait du nom Wallifornie, c'est qu'il contient du désir – il a du potentiel, et de ça, on a besoin. Choisir cette appellation-là s'apparente à ce qu'Isabelle Stengers désigne comme « une opération pragmatique »[6] : un geste de nomination (ici, celle qui concerne un territoire imaginaire) ne tire pas sa valeur d'une adéquation à la réalité, mais des effets que le nom ainsi donné pourra produire.

Ça explique aussi pourquoi nous n'avons pas décidé de focaliser notre attention sur la Wallabanie, cette terre si chère à l'artiste carolo Nicolas Buissart [voir p. 25] qui préféra s'en revendiquer avec fierté quand un professeur de géo néerlandophone créa le nom (et la polémique médiatique qui allait avec) pour signifier cette zone supposément peuplée d'assistés, de bureaucrates et de brigands. Bien sûr, on n'en a rien à faire des délires d'un donneur de leçons en *winner attitude*, on préférera toujours boire un café à Herstal qu'une coupe de champagne à Knokke-le-Zoute. Mais l'utilisation du terme Wallifornie nous accorde quelques libertés par rapport au présent, il nous force à prendre un peu de ce pouvoir qui permet de penser le futur. Il nous fait reprendre confiance, avec cette géographie expérimentale qu'est l'utopie. Il serait temps, quand même – de sortir un peu la tête des passions tristes. Vous ne trouvez pas ?

Risquons-nous pour autant de devenir une naïve bande de gogos à gourous ? On le sait, manipuler les mythes et les rêves, ça reste une opération dangereuse. La Wallifornie est un composé qui peut nous péter à la figure. Il faut rester attentifs aux mises en garde. Au moment d'écrire ces lignes, nous tombons d'ailleurs sur ces propos de Evgeny Morozov[7] : « D'une certaine manière, la Silicon Valley est devenue un projet politique. Facebook, par exemple, vous soumet à la pression permanente de votre réputation, et vous incite à voir le monde comme un entrepreneur. On accuse souvent la classe politique d'être ignorante de la chose numérique, mais le problème, c'est que les geeks se retrouvent à essayer de proposer des solutions parce que personne d'autre ne le fait. Et leur discours est empreint de l'idéologie californienne. »

C'est la raison pour laquelle, quand nous entendons parler de Fab Lab (qui ne serait pas politique, si si, je vous jure, on nous l'a déjà faite, celle-là !) des supers pouvoirs de la Créativité ou bien d'aller chiller en bord de Meuse, nous tentons, simplement, de rappeler un truc tout simple, qui devrait rester évident : une autre Wallifornie est possible !

La rédaction



CHARLEROI

le post-industriel, c'est chic

Sur la ville de Charleroi s'opère actuellement un travail de revitalisation urbaine d'une très grande ampleur. Pourtant, le premier coach en relooking venu vous le dira : changer d'apparence ne suffit pas toujours à modifier votre image. C'est aussi une question de style. Or, le Pays Noir garde, accroché au cou, une étiquette sur laquelle il est inscrit "industriel et ouvrier". Qu'importe, celui-ci peut aussi compter sur un secteur culturel local fier de ses origines, prêt à dépoussiérer son patrimoine pour réinvestir les symboles du passé. Prenons la direction du Hainaut, où le Futur est déjà un work in progress...

Luca Piddu



Lorsqu'on pénètre dans la ville la plus peuplée de Wallonie, on est frappé par son apparence. Rien de commun avec les petits tronçons liégeois du tunnel de Cointe ou les artères bouchées de Bruxelles. Le ring surplombe la ville et zigzague entre les buildings de béton et les usines délabrées, au beau milieu du jeu de quilles, avec leurs nuances d'ocre, d'ambre et d'ardoise. De nombreux terrils hérissent l'horizon, pyramides de verdure sur ciel gris. Ici, le passé de la ville vous saute aux yeux, vous prend à la gorge, même. Ces paysages propres au « Pays Noir » ont récemment été immortalisés par un photographe belge, Stephan Vanfleteren, et exposés au musée de la photographie de Charleroi. Les images de Vanfleteren dépeignent des scènes en noir et blanc, les contrastes poussés. Certaines, les portraits d'enfants au visage sale dans les quartiers de Dampremy ou La Docherie,

comportent une touche quelque peu misérabiliste – l'artiste ne s'en cache pas, lui qui écrit en note d'intention : « *J'aime Charleroi. Je l'embrasse sur la bouche malgré son haleine puante.* » D'autres paraissent moins caricaturales : des anciens ouvriers, des rires folkloriques de carnaval et, surtout, de superbes clichés de machineries industrielles, certaines abandonnées, d'autres fonctionnant encore, emplies de feu et de fumée.

Les clichés de l'expo « Il est clair que le gris est noir » ont fait parler de la ville bien au-delà des frontières belges, allant jusqu'à occuper les pages du *New York Times*. Ce n'était pourtant pas la première fois que le journal américain publiait des photos de Charleroi : un reportage paru début 2015 couronné d'un prix, et intitulé "Le coeur sombre de l'Europe" dépeignait la ville. De quoi énerver Paul Magnette, qui avait adressé un courrier au journal, demandant le retrait du prix du Word Press Photo. Mauvaises légendes sous les photos (photos prises à Molenbeek et Charleroi) et mise en scène avaient donné raison au bourgmestre carolo. Ce dernier n'est pas le seul à vouloir désamorcer cette image négative : de nombreuses initiatives culturelles s'approprient l'identité post-industrielle de la ville, arborant l'imagerie décrépie de

22

AUTEUR:
LUCA PIDDIU
DOSSIER:
UNE AUTRE WALLIFORNIE EST POSSIBLE
C4 N°226
AUTOMNE 2015

ses hauts-fourneaux et de ses terrils. Plus qu'une simple nostalgie passéiste, mais plutôt une fierté revancharde, retournant les clichés rabâchés d'un univers désolé en une esthétique inhérente à la ville et son histoire. Et, ce faisant, l'imagerie en devient même « cool », branchée et porteuse dans le milieu culturel carolo.

Rock en stock

Le plus bel exemple de cet imaginaire utilisé comme porte-étendard de la région est sans aucun doute présent au Rokerill. Le long d'une route bordant la Sambre, joutée d'usines délabrées appartenant jadis à Cockerill (d'où le nom), se trouve cette salle de concert peu commune. Nichée dans l'ancienne forge de "La Providence" à Marchienne, le Rokerill accueille musique rock, métal, électro, hip-hop, le tout sous les auspices de "l'alternatif" – quelque chose d'assez vague, entre scène locale et underground. En guise de sorteur pour vous accueillir, une tête de sanglier orne la porte d'entrée. Dans une première salle, le bar et la scène se situent sur la gauche, les spots lumineux recouvrent la tôle du plafond. Un escalier et un balcon de fortune plus loin, on pénètre réellement dans le ventre de la bête : deux pièces, bien plus vastes, ouvertes uniquement pour les grands événements, comme c'est le cas les jeudis d'été pour les apéros, non pas « urbains », mais « industriels ». Jeunes pousses de 18 ans y côtoient quelques quadragénaires dans une foule mixte et éclectique, entre chemises à carreaux et casquettes à la mode. Le tout trinque et se dandine sur des sons électro-house, une ambiance un rien plus clubbeuse et grand public que les concerts rocks habituels.

Dans la grande salle, la carcasse industrielle se dévoile. Haute, imposante, déchue. Ici, une énorme manivelle enlacée de câbles en acier assombri, là, des forges aux bouches éteintes côtoient une plateforme dédiée au DJ et des amplis crachant des basses brûlantes. Au milieu des boyaux de fer, composés de poutres et tuyaux, trônent toujours les outils de la fonderie : marteaux et pinces de toutes tailles, vestiges oxydés d'un monde disparaissant. Le joyeux foutoir comprend des statues filaires humaines et animales, véritables chimères de rouille, des objets usagés ou brisés, des affiches rétro, un panneau suspendu où on peut lire « Forge ». Au fond de la seconde salle gît une épave de voiture dont on ne peut plus déterminer la couleur, surplombée par une imposante chute d'eau artificielle, aux luminosités changeantes. De cet ensemble chaotique de métal, de bois et de pierre se dégage pourtant une certaine cohérence, comme si cette accumulation seyait parfaitement au lieu. « Au fur et à mesure, on a aménagé la salle pour que le visiteur dispose d'un certain confort », explique l'un des coordinateurs du Rokerill, Jean-Christophe Gobbe, au sujet de sa caverne d'Ali Baba steampunk. Au début, on nous prenait pour une bande de punks à chien. Il n'y avait qu'une cathy cabine comme commodité. » D'une petite initiative aux airs de squat, la salle a évolué en ASBL multiculturelle en 2007 pour devenir un des lieux "in" de la ville, et son cadre n'y est évidemment pas étranger. « Le cadre unique en Belgique attire du monde, et les artistes s'y sentent bien. Mais pour nous, c'est aussi une manière de conserver un patrimoine. Le père d'un des fondateurs, Michael Sacchi, travaillait dans les usines », sourit Jean-Christophe Gobbe, dont le regard, derrière ses lunettes carrées, ne reste jamais fixe très longtemps, toujours afféré à l'organisation de la soirée. Bien que la structure d'organisation du Rokerill reste fragile (seulement deux travailleurs à mi-temps pour faire fonctionner cette machine), l'asbl fut reconnue par la Fédération

Wallonie-Bruxelles en 2011 au sein du Club Plasma (Plateforme des Scènes de Musiques Actuelles), un réseau de salles et d'organiseurs de concerts "indépendants" de la Fédération Wallonie-Bruxelles, encadré par le Ministère de la culture et une asbl du nom de Court-Circuit. Cet ensemble comprend notamment le Reflektor de Liège, le Belvédère de Namur ou l'Entrepôt d'Arlon.

Welcome to Carolofornia

Parmi les jeunes qu'on peut voir hocher de la tête ou danser une bière à la main lors des soirées au Rokerill, certains affichent la fierté de leurs origines carolo à même leurs vêtements, comme en témoigne l'inscription « Pays Noir », surnom historique de Charleroi lié aux mines de charbon. Cette marque, qui devient aussi populaire que le C surmonté d'une couronne, a été commercialisée par un jeune carolo et est arborée sur différents textiles : t-shirts, sweats, casquettes. On la retrouve d'ailleurs parfois au détour d'une photographie affichée par le site web « Carolofornie », un agrégateur de photos prises sur les réseaux (twitter, instagram) sous le hashtag éponyme. Le nom en question provient du passé prospère de la ville. « Un ami boucher de Dinant appelait Charleroi comme ça. C'était une façon de surnommer the place to be dans les années 50-60, où on y trouvait de nouvelles enseignes, de nouveaux produits », se souvient Briec Bartélémy, web developer carolo à l'origine du projet. Si le nom n'a rien à voir avec la nouvelle Wallifornie hyper connectée et supra innovante dont sont farcis les discours politiques, elle recouvre toutefois une dimension de renaissance, et de différence. « Le but était de montrer Charleroi par les yeux des Carolos. Je n'entendais que des choses négatives quand je sortais de la ville, à Bruxelles ou ailleurs, mais tout ça est une question de point de vue », explique-t-il. Dans la mosaïque de clichés, on retrouve le stade du Pays de Charleroi, la procession de la Madeleine, des rénovations urbaines, mais surtout, en grand nombre, des photos d'urbex, des lieux abandonnés, chemins de fer ou anciennes usines désaffectés, ainsi que de nombreux tags. « Charleroi, c'est une mine d'or pour les amateurs d'urbex. La Tour de refroidissement a un aspect presque post-apocalyptique. Pour moi, les usines, les ruines, cela fait partie de l'identité de la ville, c'est notre héritage. »

C'est dans les plus vieux chancre qu'on fait les meilleures métropoles

Dans le Hainaut, on embrasse ses origines et on veut prouver qu'on peut aussi rester chez soi, qu'on peut vivre sur ce territoire, même si cela n'est pas toujours le choix premier pour les nouvelles générations. « Cela fait 10 ans que j'ai quitté Charleroi », raconte Damiano, promoteur d'événements musicaux à Liège et Bruxelles. « Je suis parti car je voulais faire des études qu'il n'était pas possible de suivre en restant là-bas. C'est marrant, quand j'étais plus jeune, j'avais un peu honte de venir de là... Ce n'est bien sûr plus le cas maintenant : le carolo porte l'amour de sa ville en lui. Je ne sais pas si ça tient aux régions qui ont connu des périodes moins fastes ou si c'est propre aux villes en général, mais je pense que les initiatives qui naissent et restent à Charleroi essaient de dire "on peut aussi faire ça chez nous". »

A Charleroi, l'inspiration d'une reconversion passant par le culturel, autour de l'image du passé, si elle émane souvent d'initiatives privées comme c'est le cas du Rokerill, rencontre un certain succès auprès du monde politique. Quelle image de la ville ses habitants veulent-ils montrer, >>>

véhiculer, et quel en est l'écho des pouvoirs publics ? Ces derniers, Paul Magnette en tête, ne sont bien sûr pas contre la glorification du patrimoine de la région. Ils préconisent la conservation de lieux historiques, les sites industriels emblématiques inscrits au patrimoine mondial en 2012. Cette stratégie était également avancée par le Ministre wallon du Patrimoine de l'époque, le CDH Carlo di Antonio : « Il ne s'agit plus de regarder le patrimoine minier avec nostalgie comme le témoin d'une grandeur industrielle révolue de la Wallonie, mais comme un formidable levier pour faire de ces sites des lieux de fierté et de développement renouvelés. » En d'autres mots, les sites qui ont du « cachet » seront épargnés.

Autre problème, l'image du pays noir n'est pas uniquement celle des mines ou de la sidérurgie, mais aussi celle des quartiers un peu abandonnés, du bon wallon, des « sons of Baraki » comme affichent certains tee-shirts avec pas mal d'autodérision. C'est une partie de cette âme que l'artiste Nicolas Buissard, autoproclamé « Wallabanais » et fier de l'être [voir pp 16-17], montre au public dans son safari urbain, tourisme atypique de Charleroi. Le webmaster de Carolofornie évoquait lui-même cette autre face de la pièce : « C'est important de garder des symboles et souvenirs, même si c'est difficile de tout changer sans faire table rase ».

Tabula rasa, c'est un peu ce qu'il est en train de se passer à la Ville basse d'ores et déjà en plein chantier. Et question symbolique forte, les autorités ne lésinent pas. Nom de code du projet de rénovation : Phénix. L'idée d'une renaissance de ses cendres imprègne l'imaginaire collectif, et trouve même un écho outre-Atlantique. La devise de Detroit, le cœur de la crise de l'industrie automobile américaine, est *Speramus meliora ; resurget cineribus* : « nous espérons des temps meilleurs, elle renaîtra des cendres ».

La représentation du passé, elle, paraît romancée et tranche avec la brutalité de la métallurgie et particulièrement des charbonnages de l'époque. La violence des conditions de travail dans les mines wallonnes pendant de longues années, du XVIII^e siècle au début des années 1980 (la mine du Roton, à Farcienne, ferma en 1984), les enfants mineurs et les tragédies comme celle du Bois du Cazier, où 262 hommes perdirent la vie en août 1956, viennent à l'esprit. Une seconde violence, à la fois symbolique et physique, se trouve dans l'immigration italienne, espagnole, portugaise, polonaise, turque ou marocaine, forcée productive intimement liée à l'enrichissement d'un capital industriel, aujourd'hui en partie dépassée ou partiellement déplacée.

Les enfants et petits-enfants de ces travailleurs, racontent encore les histoires douloureuses de leurs aïeux. « On connaît tout ça, de près ou de loin. Ça fait partie de nous », avoue Damiano avec un demi-sourire. Chez les immigrés eux-mêmes se décèle une relation ambiguë : le travail qui les définissait et qui faisait vivre leurs proches, et, en même temps, la souffrance physique, le déracinement profond. Pour bon nombre de Carolos, ce conflit interne se reflète dans une volonté d'aller de l'avant, sans toutefois délaissier les cicatrices d'antan. On a l'impression, en parlant avec les Carolos, à la fois au passé et au futur, d'une relation ambiguë, entre honte et fierté, entre tristesse et amour. « On veut soigner nos poumons, guérir du mal de ce siècle »,

chante le slameur/rappeur carolo Mochélan dans le spectacle collectif « *Nés Poumons Noirs* ». Si l'ambivalence profonde liée à l'histoire des habitants, au passé de la région, émerge de sentiments sincères, la récupération politique n'est jamais loin derrière. En cristallisant quelques symboles passés, charbonnages ou usines, en simples lieux touristiques, on en oublie d'une part les stigmates, mais aussi les luttes (de classes) et les instruments de lutte politique qui y sont liés.

Charleroi DC

Pour les pouvoirs publics, la résurrection passe évidemment par la culture et l'image de la ville, mais aussi la « créativité », dans une Wallonie convaincue que son redéploiement économique passera par les hautes technologies et le numérique. Une croyance qui laisse aussi sa marque dans la ville de l'actuel Ministre-Président régional – En témoigne le nouveau Quai de l'image ou la boîte de mapping 3D Dirty Monitor mais surtout le Charleroi District Creative dans la Ville haute. Ce projet de rénovation ayant récemment reçu 142 millions des fonds FEDER est le cheval de bataille de Paul Magnette, lui qui veut « récréer un quartier d'études, des sciences et de la culture ». Le photographe Stefan Vanfleteren a également conscience de ces transformations : « Charleroi est malade, fatiguée, usée, calcinée, blessée, humiliée (...) Il est clair que le gris est noir, mais Charleroi sera blanc, un jour ». Mais si la ville se blanchit, se transforme en un énième centre moderne et créatif, que restera-t-il de l'image du Pays Noir ? En terme de population, qu'en sera-t-il alors d'autres quartiers, plus périphériques donc moins importants selon les politiques de centres urbains ? Des quartiers plus pauvres, situés à Dampremy ou Marchienne-au-Pont ne sont pas certains d'être pris dans le mouvement centrifuge. Là réside le dilemme, entre rénovations de lieux délabrés et gentrification repoussant la précarité quelques kilomètres plus loin.

En contemplant l'une des principales attractions de la ville, l'immense trou creusé au milieu du boulevard Tirou, on ne peut s'empêcher de se demander, avec un certain scepticisme, pour qui, finalement, réalise-t-on ces travaux pharaoniques ? La réponse est peut-être déjà identifiée dans les propos de Paul Magnette : Charleroi District Creative a aussi pour but de « ramener la population dite « créative » dans le centre-ville »[1] - un groupe social qui joue souvent le rôle d'avant-garde d'un mouvement de gentrification.

Charleroi en devient même « *the place to be* », quand une expo-vente artistique joue de l'anagramme des codes postaux dans son nom : « 6001 is the new 1060 ». Charleroi, c'est le nouveau Saint-Gilles. Autrement dit, le quartier cool, à forte diversité culturelle, mais aux prix des logements de plus en plus exorbitants. Ces politiques urbaines ne s'adressent visiblement pas à une partie « précarisée » des habitants, aux lambeaux de la classe ouvrière. Un peu de la même façon, il semble y avoir un décalage entre ceux qui n'ont pu prendre l'ascenseur social direction l'étage « classe moyenne » et ceux qui saisissent, comme figure de proue, l'imagerie (post-)industrielle. Alors, serait-on en train d'assister, petit à petit, à la disparition et au remplacement de l'ancienne classe ouvrière ou, plutôt, à une dépossession de ce qu'il reste de son identité ?



Safari au Pays Noir

Greg Pascon

Je me suis encore planté dans ce tunnel, toujours le même. Et maintenant, je suis perdu et en retard. Je dois retrouver Nicolas Buissart, l'artiste qui a conçu «Charleroi Adventure»[1]. Il a accepté que je me joigne à un petit groupe de trois Hollandais qui se sont inscrits pour son City Safari. On devait se retrouver il y a 20 minutes devant l'hôtel Ibis, et je suis toujours en train de chercher où c'est – et une place pour me garer. En sortant du parking qui surplombe le Carrefour du boulevard Tirou, en sueur et essoufflé, je passe un coup de fil désespéré pour demander s'il est possible qu'on m'attende encore un peu avant de démarrer. «Pas de problème, on n'est pas encore parti», me répond une voix tranquille.

Une fois arrivé au point de rendez-vous, je comprends que le gars n'est pas encore arrivé sur place. Il est presque 11h quand il apparaît et se dirige vers le trio batave que je n'avais pas repéré. Je m'approche, il est déjà en train de leur expliquer, dans un *basic english* savoureusement décomplexé qu'on vient de lui piquer sa bagnole et puis qu'il est crevé parce que hier, il a fait un tour avec des gens qui voulaient prendre des photos puis qu'il a fini par faire la fête le soir avec des pêcheurs au bord de la Sambre. Qu'est-ce qui est vrai dans tout ça? Là n'est pas la question, puisqu'il s'agit d'une œuvre d'art.

«Aujourd'hui, certains essaient de me coincer avec ça, mais je n'ai jamais voulu me faire passer pour un guide. Je n'en suis pas un et ne veux pas l'être. Je préfère qu'on me considère comme un philosophe ou un penseur. Mais le mieux, c'est encore artiste, voilà. Parce que ça me permet d'avoir un avis sur tout et même de pouvoir dire des bêtises tout en restant impalpable, inskettable.»

Artiste, donc, dont l'œuvre majeure à ce jour reste «Charleroi Adventure». Ce coup de maître a été conçu en 2009. Les lecteurs du quotidien néerlandais *De Volkskrant* ont élu Charleroi «ville la plus laide d'Europe», suscitant le scandale ou l'émoi un peu partout en Wallonie. Nicolas Buissart ne se joint pas au chœur d'indignation; au contraire, il décide de prendre ce titre fort peu honorifique pour une opportunité unique à saisir. Il invente un dispositif culotté, quelque part entre la *pride*[2] et l'exploitation des principes du marketing, selon lesquels, il vaut mieux être premier en quelque chose, qu'importe le classement, au travers duquel il commence à faire des City Safari.

Et ça marche. «On est au beau milieu de la région la plus densément peuplée d'Europe, même si mon truc ne touche que les curieux des plus éduqués, même pas 5% de la population, ça fait encore un paquet de gens! Des Hollandais, des Allemands, des Français et puis des gens

qui bossent à Bruxelles.» Du coup, la presse a la puce à l'oreille, c'est le grand défilé : Arte, The Guardian, le Monde, la BBC, Vice... Et donc toujours plus de clients pour venir faire un tour à Charleroi à la façon Nicolas Buissart. Et c'est là qu'est l'art, évidemment. Ce gars a une manière savamment travaillée d'habiter et d'arpenter le territoire. De là vient la matière avec laquelle il fabrique les récits et les discussions que produisent les «visites» durant lesquelles on aura la possibilité de boire des chopes dans des cafés où aucun touriste n'aura jamais l'idée d'entrer, manger des sandwiches dans un snack de la périphérie, traverser la voie de chemin de fer en-dessous du petit ring, discuter avec un employé communal (en train de nettoyer un passage souterrain jonché de seringues) des primes qu'il reçoit quand il trouve un animal mort, s'extasier devant un graffiti représentant une star locale nommée Kid Noise lèvres cousues et flingue sur la tempe, discuter avec le responsable de la pesée des bateaux qui amène la ferraille à l'aciérie toute proche du centre ville...

Évidemment, à l'époque du city branding, jouer ainsi avec le côté sombre de la ville, ça fait grincer des dents. «Les autorités compétentes m'en veulent toujours un peu parce que dans la plupart des articles sur mon boulot, le fond est bien mais t'as toujours ces quatre lignes mises en avant qui sont bien scandaleuses et puis le titre est systématiquement là pour piquer. Bref, je leur casse un peu leur plan comm'. Mais c'est en train de changer, on dirait qu'ils se sont fait une grosse réflexion avec des consultants et tout ça pour savoir comment ils pouvaient prendre appui sur mon travail.» Nicolas Buissart consultant pour le ministère wallon du tourisme: la perspective semble aussi intéressante qu'improbable.

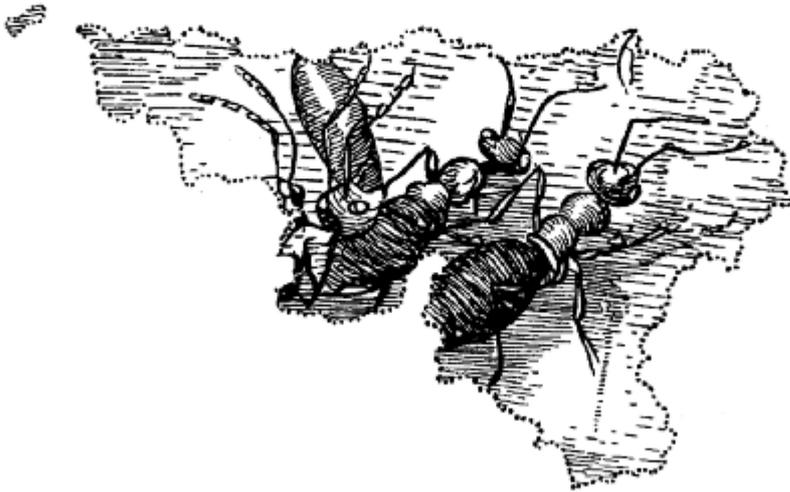
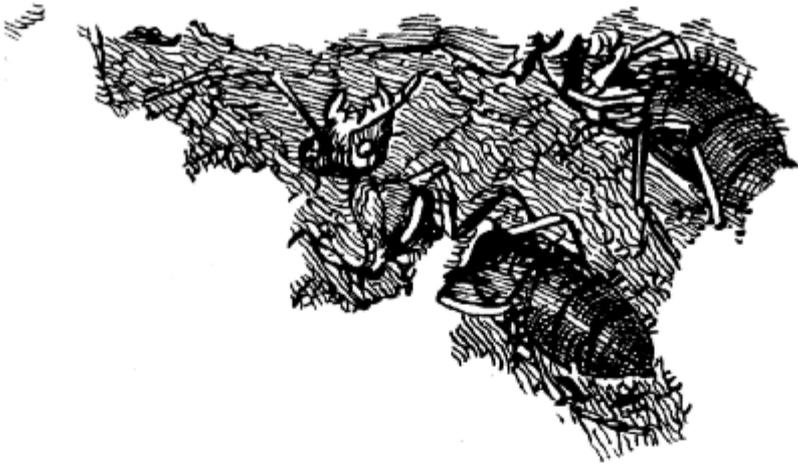
Après avoir bu un dernier verre en continuant la série de conversations entamées durant la journée à propos du plan Feder, de la différence entre Liège et Charleroi, des tares congénitales du milieu socio-culturel, les techniques d'étañonnage de l'immense trou creusé en plein milieu de l'artère principale de la cité ou encore de la chance qu'a eu Rotterdam d'avoir été rasée par les bombardements pendant la seconde guerre mondiale, il est temps pour moi de repartir. Je reprends la route et au fond du Boulevard Tirou, au beau milieu d'un immense chantier en pleine heure de pointe, j'aperçois Nicolas Buissart, assis sur un séparateur de voie rouge. Il téléphone tranquillement, comme s'il était dans son atelier. Habiter la ville, chez lui, c'est une question de style, la matière première de son œuvre.

[1] Cette technique, utilisée notamment par les communautés LGBT, consiste à retourner un stigmat en fierté.

[2] Si vous voulez faire ce City Safari, il vous suffit de prendre rendez-vous avec son auteur, son numéro de téléphone est sur le site charleroiadventure.com







Pas si Easy Rider que ça

En terme de mobilité lente, le sud du pays est un peu à la traîne. En tout cas, il est loin de pouvoir soutenir la comparaison avec le Nord, qui s'impose comme un vrai repère de cyclistes, même à l'échelle internationale. Bien sûr, en la matière, les Flamands disposent d'un avantage certain puisque chez eux, c'est plat comme un billard. Mais le relief moins favorable de la Wallonie ne saurait constituer une excuse valable – d'autant qu'on n'est quand même pas dans les Alpes, non plus. La Région a décidé de développer les infrastructures nécessaires pour entrer dans le 3^e millénaire à vélo. Aujourd'hui, certes, elle peine encore un peu à « trouver son rythme », m'enfin, si vous êtes pressés, et ben, prenez la bagnole! >>>

Vinz Otesanek

AUTEUR:
VINZ OTESANEK
DOSSIER:
UNE AUTRE WALLIFORNIE EST POSSIBLE
C4 N°226
AUTOMNE 2015

29

La plus prestigieuse compétition cycliste, le Tour de France, était en Wallonie cet été. On a pu acclamer les héros de la route à Seraing ou sur le fameux Mur de Huy. Si l'attrait des Wallons pour le cyclisme sportif n'a jamais rien eu à envier à celui des Flamands[1], il n'en va pas de même du cyclisme quotidien (les déplacements « utiles ») et du cyclotourisme (les déplacements « inutiles »). D'après la Fédération européenne des Cyclistes, la Belgique serait en sixième place des pays les plus « bike-friendly » d'Europe – d'après un autre classement, la ville d'Anvers serait même en neuvième position d'un classement mondial, 25% des déplacements s'y feraient en vélo.[2] Mais le gouffre entre le Sud et le Nord du pays est énorme : 12 % des déplacements se font à bicyclette en Flandre, contre 1 % en Wallonie et 3 % à Bruxelles. Pour faire bouger les lignes, la Région wallonne a un plan

Le Plan « Wallonie cyclable »

Depuis 2011, toute une série d'actions ont été engagées dans le but d'améliorer les conditions de la pratique du vélo et augmenter significativement son utilisation en Wallonie. Des communes « pilotes » ont été désignées. Il s'agit parfois de petits aménagements, modestes mais bien utiles. Des boxes flambants neufs ont ainsi été installés à la gare de La Louvière-Sud, qui permettent aux navetteurs de laisser leur vélo en sécurité. Ils peuvent aussi emprunter l'agréable « pré-Ravel » de l'ancienne ligne vicinale qui va vers Binche. Les visiteurs motivés pousseront eux jusqu'à Erquelines, à la frontière française, et son charmant petit port de plaisance sur la Sambre, où le dimanche on peut assister à des compétitions de chiens sauveteurs...

À Gembloux, c'est un nouveau « Point-Vélo »[3] qui a été installé dans la gare. Certains itinéraires sont spécialement aménagés, avec, en zone urbaine (par exemple le cheminement Opéra-Amercoeur à Liège), adaptation de feux et de carrefours, création de « sas » cyclistes, marquage de bandes cyclables, éventuellement en contresens, « SUL » (sens unique limité), etc. En zone plus rurale, comme à Wanze, c'est tout un réseau cyclable communal qui se met en place. Un peu partout, les « by-pass » (passage latéral entre la chicane et le bord de trottoir) se généralisent. « Wallonie cyclable » balaie large. Citons pêle-mêle le « bike coaching », les actions de sensibilisation dans les MJ, les campagnes d'affichages (Walhain), les « remises en selle » des aînés (Namur), un site web vélo (Mouscron)...

[1] Parmi les innombrables livres sur le cyclisme wallon, citons : « La Wallonie, les Wallons et le Tour de France », Luc Pire, Bruxelles 2004 et « La Wallonie, terre de cyclisme », de Stéphane Thirion, Racine, Bruxelles, 2013.

[2] « Sud-Info », 21 mai 2015; « Wired », June 2 - 2015.

[3] Petites échoppes qui offrent des services relatifs au vélo dans certaines gares : accueils, réparations, location...

La colonne vertébrale du réseau cyclable wallon, c'est incontestablement le « Ravel » (réseau autonome des voies lentes). Il existe officiellement depuis 1995. Il est principalement organisé autour de deux types d'axes : les voies ferrées désaffectées et les chemins de halage. Le réseau Ravel a donc préexisté à son appellation, puisque de nombreux cyclistes et cyclotouristes ont commencé à emprunter les « chemins du rail », là où ils étaient (plus ou moins) accessibles. Ces chemins se sont « ouverts » dès après-guerre, quand le développement de l'automobile et du transport (auto)routier a rendu inutile une partie croissante des milliers de kilomètres du réseau ferré belge, en particulier ses voies vicinales. De même, les chemins de halage ont perdu leur raison d'être lorsque s'est répandu l'usage des bateaux à moteur. L'énorme avantage des Ravels, outre qu'ils sont des trajets sécurisés, à l'écart du trafic automobile, ce sont les dénivelés. Les pentes n'excèdent en effet jamais 3%, la norme jadis pour les trains. (Il y a certes quelques exceptions, mais les **f u n i c u l a i r e s**, comme celui qui grimpeait à la citadelle de Namur, n'étaient pas légion dans notre pays.) Dans des régions vallonnées comme le Condroz, les Fagnes, l'Ardenne, ce n'est pas négligeable.

Le Ravel

La Région wallonne a fait le choix d'un réseau « en dur », c.-à-d. d'un revêtement asphalté, contrairement à bon nombre de véloroutes françaises, par exemple, qui sont parfois à la limite de la praticabilité. C'est un indéniable confort pour l'usager, mais ce choix ne facilite bien sûr pas sa réalisation rapide, fût-ce pour une question de financement... Régulièrement, et encore récemment, on annonce le « bouclage » du Ravel, et même sa « finalisation ». On en est pourtant fort loin. Dans la version maximaliste du comptage, le réseau compterait aujourd'hui environ 1.000 km de voies praticables (1.300 selon le SPW et même 1.700 selon le Ministre, on n'a pas les chiffres de la police...), sur les

La valse à mille temps

Les raisons des retards et blocages dans la réalisation de tronçons du Ravel se déclinent comme un inventaire à la Prévert. **Juridique** : un propriétaire ou un riverain s'oppose au projet, introduit des recours... **Urbanistique** : la voie cyclable est concurrencée par un autre projet d'aménagement du territoire, ou l'ancienne assiette a été détruite par la construction d'un zoning, d'une route... À Lessines, le projet de contournement routier (jamais réalisé) a longtemps bloqué un maillon important du Ravel du Pays des Collines, qui devrait finalement être terminé l'an prochain, grâce en partie à de l'argent européen. À noter que l'intégration du Ravel au réseau européen « EuroVélo » va obliger à renuméroter les voies qui, un peu comme les autoroutes, auront une double numérotation. **Environnementale** : la voie traverse une zone protégée, par exemple placée en zone Natura 2000, comme par exemple à Roisin dans le Haut-Pays. **Ferroviaire** : la SNCB refuse de céder une ancienne ligne, peut-être en vue d'une hypothétique réouverture. En 2012, les ravelistes ont eu quelques sueurs froides en entendant le ministre de la mobilité parler de rouvrir certaines lignes ferroviaires, comme la L141, ravelisée, entre Nivelles et Ottignies. Des centaines de kilomètres d'anciennes voies ferrées reconvertisibles sont actuellement complètement en rade, comme la ligne 115 (Tubize - Braine-l'Alleud), ou la 123 entre

30

AUTEUR :
VINZ OTESANEK
DOSSIER :
UNE AUTRE WALLONIE EST POSSIBLE
C4 N°226
AUTOMNE 2015

2.000 prévus au départ[4] – ce dernier chiffre représente environ la moitié du nombre total de kilomètres de voies désaffectées, sachant qu'on inclut ici des assiettes qui parfois n'existent plus. À cela il faut ajouter les itinéraires de liaison qui complètent (un peu) le réseau, et sont (parfois) balisés. Le réseau est fort discontinu, il est souvent impossible de réaliser des parcours en boucle d'une taille soutenable pour un cycliste amateur – plus d'un Ravel se termine en fonds de vallée, comme à Houyet ou à Houffalize, sans autre alternative pour l'usager que de repartir en sens inverse... ou d'attaquer les cols.

Les raisons des retards ou du manque d'envergure dans la réalisation d'un réseau digne de ce nom sont diverses. On ne peut en effet en imputer la responsabilité aux seules collectivités locales ou à la Région wallonne. [Voir

du beau vélo de Ravel

Enghien et Braine-le-Comte, suspendues à de très vagues projet de très hypothétiques réouvertures – totalement à contre-courant de la tendance lourde : on parle encore de fermer certaines lignes en province de Luxembourg... **Militaire** : c'est moins connu, mais certaines lignes étaient considérées comme « stratégiques », en cas de conflit, la Défense nationale a donc son mot à dire quant à son éventuel démontage. **Industrielles** : une ancienne voie sert parfois, fût-ce très occasionnellement, de voie de raccordement à une ligne encore en activité. Pour le coup, la désindustrialisation joue en faveur des cyclistes. Le nerf de la guerre, ce sont les sous. L'aménagement des voies wallonnes coûte infiniment plus cher que leur équivalent flamand (où les « chemins du rail » ont été intégrés au « fietsnetwerk »), en particulier là où il y a des ouvrages d'art (ponts, tunnels) à rénover. Certains ponts ont été réparés ou refaits (« Pont Clara » à Cuesmes) ou devraient l'être si les budgets suivent (viaduc de Virelles), d'autres semblent définitivement abandonnés (traversée de la Sambre à Lobbes, de la Meuse à Huy, etc.) Enfin, le développement des ports autonomes a pu entraîner l'interdiction de l'accès à certaines voies de halage, obligeant là encore le cycliste à des détours parfois fastidieux. Toutes ces causes peuvent bien sûr se cumuler.

encadré] Cette reconversion des lignes de chemins de fer (qui étaient d'abord à vocation industrielle) en voies cyclables représentent un enjeu territorial majeur. Mais elle tarde à se mettre en mouvement institutionnellement. La reconversion postindustrielle du territoire apparaît comme un tonneau des Danaïdes, une tâche impossible. Un peu comme les friches industrielles, dont la Région wallonne ne sait trop que faire. Né avec la Révolution industrielle, le vélo fut récupéré par la société des loisirs et promu mode de déplacement alternatif du monde post-carbone. En réclamant des voies lentes, il agit comme un révélateur de la difficile mutation postindustrielle du terri-

toire et de l'inadéquation des discours qui appellent cette reconversion de leurs vœux. « Ç coup-ci, ça va daller/ El vi monde va sketer », c'est un poète wallon qui le dit [5],

mais cela semble moins simple et moins rapide que prévu...

Les équipements « de convivialité » représentent un autre gros enjeu du Ravel. Contrairement à la Flandre, il n'y a plus ici un café et un fritkot dans chaque village. Le raveliste devient ainsi malgré lui un adepte du cyclisme érémitique. De longs moments de solitude forestière ou agreste l'attendent sur certains tronçons, par exemple la L109 au nord de Chimay, sans espoir de ravitaillement – il pourra ainsi tenir l'ascèse jusqu'au bout... Il y a bien quelques gares qui ont été reconverties, en bistrot (Braives) ou même en resto social (Gilly-Sart-Allet à Charleroi). Mais rien qui tienne la comparaison avec le réseau des établissements « fietsvriendelijk » (cyclistes bienvenus) flamands.

Les réseaux

À côté du projet Ravel, qui nécessite des investissements importants (déferrage des voies de chemins de fer, terrassement, pose d'un revêtement « en dur », réparation ou reconstruction de ponts, etc.), il existe des initiatives plus locales, portées par les provinces, communes ou groupements de communes, pour réaliser des liaisons cyclables : pré-Ravel, Pics Verts, Rando-Vélo, etc. Mais rien qui ressemble à un réseau de « points-nœuds » unifié. Chacun y va (ou pas) de son initiative locale. Parfois très locale. Ainsi, la Maison du Tourisme de la Forêt d'Anlier a balisé un circuit de 43 km, appelé « Cyruse », dans les vallées de Rulles et de Semois, du côté d'Habay et Etalle. Différents réseaux de points-nœuds, chacun avec son système de balises propre et ses panneaux, se retrouvent aux quatre coins de la Wallonie : dans les Cantons de l'Est (« VéloTour », 2004), en Famenne (« Famenne à vélo », 2011-2012), en Basse-Meuse, en Wallonie picarde (« Wapi », 2015).

Celui-ci, dernier en date, est remarquable et pourrait servir de matrice à un futur réseau « point à point » wallon, s'il se met un jour en place, à la faveur d'une véritable coordination des maisons de tourisme au niveau régional. Outre qu'il traverse de très jolies régions, comme le Pays des Collines, il est calqué sur le système flamand, auquel il est d'ailleurs connecté. La Région flamande a fait le choix dès le départ d'un réseau unifié, centralisé par elle, et qui a pu être réalisé en quelques années à peine. [6] La route est encore longue mais à terme les points-nœuds pourraient mailler le territoire wallon et ainsi « boucler » les différents tronçons du Ravel. Avec une infrastructure correcte, qui sert tant les déplacements quotidiens que le cyclotourisme, les Wallons n'auraient alors plus d'excuses pour ne pas enfourcher leur vélo.

[4] On peut raisonnablement penser qu'au rythme actuel il faudra quinze à vingt ans pour terminer le réseau. À comparer avec les 1500 km de routes wallonnes (automobiles) de plus créées en trois fois moins de temps, soit entre 2000 et 2005, d'après les statistiques du MET.

[5] Julos Beaucarne, dans « La révolution passera par le vélo » (album « Vélo volant », 1979).

[6] Le réseau de point-nœuds à vocation touristique (« fietsnetwerk ») est en outre doublé d'un réseau longue distance à vocation plus utilitaire (« lange afstandroutes »).

À LA RECHERCHE DU POUNDINGUE



Propos & photographies de Raf Pirlot

Savez-vous que notre belle Wallonie mosane repose en partie sur du poudingue? De Durbuy à Malmédy, le long de l'Amblève et de la Warche, on trouve une bande presque ininterrompue d'une roche ancestrale unique en son genre. Et on a même du poudingue d'origine fluviale et non maritime, ce qui en fait un objet de curiosité unique au monde! Les géologues l'appellent « Poudingue de Malmédy ».

Le poudingue wallon est solide, irrégulier mais plein de rondeurs, protéiforme, un peu bordélique, mystérieux... Il tire majoritairement sur le rouge-rose. La roche de poudingue, c'est un peu comme la tête de Tchotchou: dure, revêche, peu malléable, entière, résistante, rougeaude!

Évidemment, Poudingue vient de «pudding». Parce qu'avec ses galets pris dans le ciment naturel, il ressemble à un conglomerat pâteux avec des morceaux de raisins secs ou de fruits confits.

J'avais entendu dire qu'il y avait des rochers et pas loin des maisons en poudingue vers Tilff, en région liégeoise. Jamais je n'ai trouvé ces foutus rochers dans la forêt. Faut dire que les indications du GPS de ma Dacia valent pas une bonne vieille carte militaire au 1:50 millième ! Par contre, j'ai bien trouvé les maisons du Quai des Pêcheurs à Méry. Mais lesquelles sont en poudingue? Les premiers habitants que je

croise ne connaissent même pas le mot! Et je n'ai que quelques intuitions... J'allais repartir dépité quand je tombe sur la proprio sympa d'une des maisons que j'avais prise en photo. Elle est intarissable et m'explique une masse de trucs : d'où viennent les pierres, comment les reconnaître...

Les jours suivants, l'oeil cette fois aguéri, je mets le cap vers Wéris. Et là, j'en vois partout ! De belles « briques » dans les murs de toutes les vieilles fermes et bâtisses, et aussi de grandes pierres décoratives devant les façades de maisons plus modernes... À gauche, à droite, je m'arrête pour prendre des clichés tous les 20 mètres! Je parle poudingue avec de vieux autochtones, d'abord méfiants, puis amusés...

À Wéris, tout est en poudingue : l'église, le monument aux morts, le lavoir... Et bien sûr, les fameuses mégalithes, menhirs, dolmens et autre lit du diable, qui se dressent là depuis trois mille ans avant notre ère, reliquats de rites funéraires ou astronomiques oubliés.

J'étais maintenant prêt à partir à la chasse au poudingue dans son milieu naturel. Le traquer dans son essence, sans intervention humaine. Juste comme il sortit de terre en des temps immémoriaux. Et j'en trouve, vite. À travers champs et forêts, passant sous les fils barbelés et au milieu de troupeaux de taureaux menaçants, je suis une ligne : tous les quelques mètres, des rochers. Il ressemble un peu à des montagnes miniatures. J'empoche un caillou qui tient dans ma main en guise de trophée...

Finalement, à Malmédy, je n'y suis jamais arrivé. Je me suis arrêté à quinze kilomètres au nord-est de Wéris, avec comme matière déjà plus de 500 photos...

32

AUTEUR:
RAF PIRLOT
DOSSIER:
UNE AUTRE WALLONIE EST POSSIBLE
C4 N°226
AUTOMNE 2015







DYNAMO COOP

organisons-nous !



Nul ne devrait plus être censé l'ignorer, la créativité serait notre bien le plus précieux, celui sur lequel nous pourrions compter pour nous construire un avenir radieux. Mais les créateurs et les créatrices, dans quelles conditions d'existence et de travail vont-ils vivre la grande marche en avant du redéploiement économique ? C'est un peu flou et très compliqué : prière de ne pas poser cette question avec trop d'insistance et s'attendre à recevoir, en retour une réponse claire ou pas trop décourageante. Et bien, la coopérative Dynamo, qui vient de voir le jour, se propose de répondre franchement à cette question – et en conjuguant sens pratique, espoir et réalisme, s'il vous plaît! Le tout en s'appuyant sur des idées comme celle de la mutualisation – qui ont su faire leurs preuves par le passé. Rencontre pleine d'entrain avec les portes-paroles du projet, Marc Moura, Gérard Fourré et Hugo Klinkenberg. >>>

36

AUTEUR:
GREG PASCON
DOSSIER:
UNE AUTRE WALLIFORNIE EST POSSIBLE
C4 N°226
AUTOMNE 2015

Propos recueillis par Greg Pascon
Photographie de Ma Blondiau

C4 : D'OÙ VOUS VIEN LA CONVICTON QUE LES BESOINS DES TRAVAILLEURS DE CE QU'ON APPELLE LES INDUSTRIES CRÉATIVES ET CULTURELLES (ICC) RÉSIDENT EN UNE COOPÉRATIVE QUI METTRAIT À LEUR DISPOSITION DES OUTILS ET DES INFRASTRUCTURES ?

HUGO KLINKENBERG : Dans la liste des fondateurs de la coopérative Dynamo, on retrouve des personnes physiques et des institutions. Toutes ont derrière elles des expériences très concrètes. Je pense qu'elles partent de là pour observer ce qui constitue des besoins pour les secteurs créatifs et culturels. Puis pour s'investir dans le projet.

En ce qui me concerne, en tant que producteur d'émissions radio ou d'événements, j'ai souffert au quotidien d'un certain isolement. Je me souviens de ces années passées, seul, à me dire « ok, je vais faire un événement de musique électronique ». Or, que ce soit tenir un bar, louer une salle, prendre des assurances, faire de la promotion... je n'y connaissais rien ! J'ai dû tout inventer, tout mettre en place (à une époque où internet n'était pas encore très répandu). Après coup, je pense que si, à cette époque, j'avais pu me retrouver dans une pièce avec d'autres personnes qui faisaient le même genre de choses que moi, elles auraient pu, à un moment donné, me filer un tuyau sur une assurance, un booker, un artiste, un brasseur, ou me brancher sur un collectif qui aurait pu me faire une déco. Si j'avais pu être mis en réseau avec elles, ma vie aurait été différente.

Voilà ce qui me motive à participer à l'aventure de la coopérative, c'est de sentir pour la première fois la volonté de rassembler les gens, de mettre en place les conditions qui font qu'ils échangent leurs savoir-faire, leurs tuyaux, leurs réseaux... et, à partir de là, éventuellement, qu'ils commencent à construire des choses ensemble. Je suis convaincu que ça va changer concrètement la vie de nombreux créateurs.

GÉRARD FOURRÉ : Je dois faire un petit préambule avant de répondre parce qu'il faut que je précise qu'il me semble important de ne pas trop incarner les choses. Et je pense que, à Liège, dans le milieu « émergent » ou « contre-culturel », voire dans les milieux plus « officiels », on l'a un peu oublié et ça a créé des problèmes, notamment en termes de transmission – qui, trop souvent dans ces milieux, n'a pas pu être faite de manière optimale.

C4 : PEUX-TU NOUS PARLER DE CE À QUOI TU AS PARTICIPÉ OU DE CE QUE TU AS VU SANS POUR AUTANT L'INCARNER, NON ?

GÉRARD FOURRÉ : Oui, oui, mais je préférerais préciser avant. Et voilà, c'est fait. Alors, ceci étant dit, depuis des années, il y a des artistes et des créateurs autour de moi. Et j'éprouve une vive douleur à les voir se dépêtrer dans des tonnes de difficultés, ce qui fait qu'on ne peut pas tirer de l'art la force qui en ferait véritablement un vecteur de mutation sociétale. Voilà comment ça se passe. À un moment, tu te retrouves avec des gens autour de toi qui se sont lancés à fond dans un parcours artistique et qui se réveillent, vers trente ou trente-deux ans, avec une gueule de bois effrayante parce qu'ils se retrouvent avec une famille, des obligations et, surtout, dans la merde. Donc, ils abandonnent, ils font autre chose. Et on perd cette substance à laquelle ils s'étaient consacrés pendant dix ou quinze ans. Parce qu'il faut comprendre que le processus de création, ça prend du temps : on ne sort pas artiste accompli des écoles d'arts.

C4 : EST-CE QUE TU PENSES À DES EXEMPLES D'EXPÉRIENCES EN PARTICULIER ?

GÉRARD FOURRÉ : Il y a eu l'expérience de Tous À Zanzibar, où il y avait des artistes assez puissants, une communauté de gens qui se réunissaient (notamment autour de la cuisine, qui jouait un rôle très important) et s'épaulaient au sein de cette petite société, assez anarchique, mais qui répondait aux besoins. Par exemple, un studio avait été construit pour jouer et répéter – parce que déjà à l'époque, c'était difficile de jouer de la musique ou d'enregistrer dès qu'il y avait une batterie ou n'importe quoi qui faisait un peu de bruit. Ensemble, ces gens-là ont mis en place des stratagèmes pour pouvoir faire ce qu'ils avaient à faire dans l'art.

Et là, j'ai pu me forger une expérience très forte. Et pas que pour ce qui y était réalisé, mais aussi pour les emmerdes qu'on leur faisait tout le temps. Mais aussi par les débats qui traversaient l'endroit et les croisements détonants...

À cette époque-là, on pointait encore tous les jours, et tu apprenais en te rendant au bureau de pointage le lundi quand tu devais venir le mardi (le matin ou l'après midi). T'imagines le niveau du contrôle social ! Évidemment, tous les artistes étaient chômeurs ; c'était pas vraiment un contexte idéal pour des gens qui avaient besoin de créer. Et, attention, ici, je te parle de gens dans le genre de Sacha Toorop – qui me l'a fait découvrir – Jean-Philippe Stassen, Alain de Clerck, Gabs ou Bouli Lanners, – même s'il y en avait aussi d'autres qui se cherchaient un peu plus artistiquement.

Bref, ces gens avaient toujours une institutions sur le dos : quand c'était pas l'ONEM, c'étaient les pompiers, il y avait toujours un truc. Ce serait intéressant de voir avec eux, parce que je sais que certains vivaient ça assez bien mais d'autres, pas du tout. Par exemple, certains voulaient se structurer en asbl, d'autres ne voulaient pas en entendre parler...

C4 : CES DIFFICULTÉS RENCONTRÉES PAR LES CRÉATEURS DANS LEUR RAPPORT AVEC LES INSTITUTIONS ET LES AUTORITÉS, TU LES A RENCONTRÉES PAR AILLEURS ? TU LEUR ATTRIBUERAIS UN CARACTÈRE PERMANENT ?

GÉRARD FOURRÉ : La configuration de TAZ était, de mon point de vue, assez exceptionnelle. Mais j'ai quand même pu, par la suite, croiser des situations qui avaient des similitudes. Par exemple, plus tard, on a vu apparaître quelque chose qu'on a appelé « les collectifs ». C'était autour de la fin des années 1990, dans mon souvenir, Liège résonnait en termes de collectifs. Ça foisonnait. J'ai croisé la route de l'un d'eux, qui était en gestation, il s'appelait « Kramik ». Les jeunes artistes qui le composaient sortaient de l'école et ils posaient une question que je trouvais extrêmement intéressante et attachante : « ok, maintenant, on a notre diplôme, mais qu'est-ce qu'on va foutre ? »

Les difficultés qu'ils rencontraient dans la recherche des réponses et dans la mise en œuvre des solutions à apporter à leurs problèmes ont fini par épuiser les porteurs de ce projet. Ça leur prenait un temps considérable, ils ne faisaient plus de l'art. Et en général, les artistes, quand ils ne font pas de l'art, ils se sentent mal. Néanmoins, la matière des réflexions de Kramick n'avait pas disparu. >>>

Il faudrait aussi parler de « Liège 2015 ». Au départ, il ne faut pas l'oublier, c'est une idée qui est née dans la communauté des créateurs, à l'initiative du plasticien Alain de Clerck – et les revendications portaient sur un enjeu artistiques et culturel. Ce n'est que par la suite que ça a commencé à soulever quelque chose qui était... je ne sais pas si on peut dire « sociétal » mais, en tout cas, traduisait un malaise plus important. La campagne « Liège 2015 » m'a démontré que la culture, contrairement à ce qu'on raconte, est un enjeu qui intéresse énormément les gens dès qu'on en débat publiquement. Le fait que près de 20.000 personnes se soient déplacées, un dimanche bruineux pluvieux, alors que le vote n'était pas obligatoire, c'est quand même gigantesque.

C4 : TU DIS « CONTRAIREMENT À CE QU'ON RACONTE », MAIS ÇA FAIT DÉJÀ PAS MAL DE TEMPS QUE, DANS LES DISCOURS POLITIQUES, ON RETROUVE TRACE DE LA CONVICTION D'UNE GRANDE IMPORTANCE DE LA CULTURE. ET, D'AILLEURS, DE CE POINT DE VUE, AU-DELÀ DES DISCOURS, EN TERMES D'INVESTISSEMENTS ET D'INFRASTRUCTURES, UNE VILLE COMME LIÈGE A BEAUCOUP CHANGÉ CES DERNIÈRES ANNÉES. DYNAMO ARRIVE DANS CE CADRE. EN QUOI EST-CE UN PROJET QUI MANIFESTE UNE DIFFÉRENCE ?

HUGO KLINKENBERG : D'un côté, on a une vision, politique, qui effectivement veut miser sur la culture dans le cadre d'un plan de redéploiement économique de ce qui fut un important bassin sidérurgique et qui est disons, aujourd'hui, en déclin. L'hypothèse, on la connaît, c'est que la culture peut devenir un important vecteur de relance économique – et du coup, à partir de là, les pouvoirs publics vont se demander comment ils peuvent venir en aide aux artistes.

Et puis d'un autre côté, il y a la réalité au quotidien. Alors, ok, depuis l'époque de TAZ, que Gérard évoquait, ça a bien changé, c'est vrai. Mais cette réalité quotidienne, elle continue de faire émerger des besoins auxquels les artistes ne peuvent pas réussir à faire face tout seuls. Notre hypothèse, c'est que s'ils se mettent ensemble, alors, les créateurs peuvent se retrouver dans la position de construire eux-mêmes leur propre destin – sans qu'il leur soit dicté par des grandes lignes déterminées politiquement – et ils peuvent élaborer les outils qui leur conviennent – sans devoir utiliser ceux qui ont été pensés dans une perspective qui n'est pas forcément la leur.

D'autant qu'il n'y a pas que la puissance publique, il faut aussi penser avec le secteur privé. Les créateurs se retrouvent bien souvent à jouer à certains jeux dont ils ne connaissent pas les règles – en tout cas pas avant de les avoir expérimentées. C'est aussi dans ce contexte-là que veut intervenir Dynamo, pour construire des solutions adaptées.

C4 : EN FAISANT QUOI ?

HUGO KLINKENBERG : Pour simplifier le discours, on a parlé d'une coopérative immobilière, mais Dynamo est plus que ça : il s'agit d'une coopérative qui veut mutualiser des outils et des infrastructures. Certaines infrastructures sont immobilières, mais quand on parle d'outils, il peut aussi s'agir de la scie circulaire ou du van qui va permettre de transporter du matériel. Par ailleurs, quand on parle de partager des outils et des bâtiments, ça induit d'autres formes de mises en commun, qui peuvent s'étendre aux savoir-faire ou aux réseaux. Donc, avec Dynamo, on s'est dit : il y a peut-être moyen de créer un environnement qui va permettre de favoriser cette mutualisation. On a imaginé un modèle – qu'on a d'ailleurs façonné en allant visiter ensemble des lieux assez inspirants, ailleurs en Europe (à Paris, à Amsterdam) – qui puisse mettre les gens ensemble dans de bonnes conditions, avec cette idée que si tous les ingrédients sont réunis, les réactions chimiques, humaines, créatives, vont finir par se produire.

On ne veut pas mettre les gens autour de la table et leur dire « allez, donnez-vous la main » ou « discutez entre vous pour faire des projets ensemble ». On veut proposer un contexte dans lequel des artistes, des créatifs et des professionnels de la culture vont se retrouver présents au même endroit. Et à partir du moment où ils se retrouvent, tous ensemble, et bien ils échantent. Et il y a un mouvement qui se met presque spontanément en place – même si on l'induit un peu, mais, et c'est important, à un moment donné, on veut lâcher prise.

GÉRARD FOURÉ : Dynamo en partie est une émanation du Comptoir des Ressources Créatives (CRC) qui a pour objectif de mettre en rapport l'offre et les besoins pour les créatifs – et tout cela en s'ancrant dans une réalité de terrain. Le slogan du CRC, c'est « Pour les créateurs par les créateurs », la méthodologie, écouter les créateurs, voir quelles sont leurs demandes, s'il y a des similitudes entre elles, créer des masses critiques qui nous permettent d'apporter des solutions structurelles et de mettre en œuvre des mutualisations.

C4 : QUELS SONT EXACTEMENT LES RAPPORTS ENTRE LE CRC ET DYNAMO ?

MARC MOURA : Le Comptoir est une chambre d'écoute et d'analyse des besoins du secteur. C'est sa mission, de manière générale. Plus particulièrement, il a mis en place et développé un service qui consiste à fournir des infrastructures aux créateurs, principalement pour la production, beaucoup moins en ce qui concerne la diffusion.

À partir de là, on a pu opérer deux constats. D'abord, dans notre approche initiale, on ne fournissait que des locaux de type bureaux. Or, à partir du moment où nous mettions à disposition ce genre de locaux, on a reçu d'autres types de demandes, pour des locaux davantage de type industriels, où il y a possibilité de faire du bruit ou de la crasse. Il y a beaucoup de besoins artistiques, en termes d'espace, qui ne correspondent pas aux spécificités d'un bureau. Ensuite, dans nos recherches d'infrastructures, on se retrouvait systématiquement dépendants du bon vouloir des propriétaires qui nous louent des bâtiments – que ce soient des pouvoirs publics ou des privés.

38

AUTEUR :
GREG PASCON
DOSSIER :
UNE AUTRE WALLONIE EST POSSIBLE
C4 N°226
AUTOMNE 2015

On avait donc déjà opéré ce double constat, dont je parlais précédemment, et on a eu l'opportunité de visiter un bâtiment industriel qui était à vendre dans la quartier Saint-Léonard [ndlr : où se trouvent également les locaux du CRC] qui, potentiellement, convenait bien pour les activités que nous avons identifiées comme nécessitant des espaces de travail. Et en plus, il s'agissait d'un espace de grande ampleur. Or, on essaye de ne viser que des bâtiments de taille importante de manière à créer des synergies entre les personnes qui y travaillent – avec l'hypothèse que l'effet de groupe, de frottement, génère de l'émulation entre les personnes.

Alors, premièrement, le propriétaire ne voulait pas louer, il voulait vendre, et deuxièmement, il y avait tellement de travaux à réaliser pour mettre le bâtiment aux normes de sécurité et pour compartimenter l'espace que ça aurait été ridicule de le faire en temps que locataires. À ce moment-là, on a commencé à penser que ce serait quand même utile de se doter d'un outil qui nous permettrait d'acquérir les bâtiments pour les mettre à la disposition du secteur créatif et artistique – puisque, par expérience, on sait qu'il est économiquement possible d'équilibrer l'offre et la demande. Et, dès lors, l'idée de la coopérative est arrivée rapidement sur la table.

En résumé, on peut dire que le CRC joue un rôle d'identification d'un besoin, stimule la mise en place de la réponse à ce besoin, mais ne l'assume pas nécessairement lui-même. Il aura participé grandement à la naissance de la coopérative. Mais les structures doivent être autonomes, même s'il y a des personnes identiques dans les deux C.A – ce qui peut changer à l'avenir. L'idée avec la coopérative, c'est bien de mettre un outil à disposition de la communauté créative qui sert à lever des fonds pour acquérir des infrastructures, rendre les bâtiments conformes aux besoins et céder la gestion quotidienne à un opérateur qui, a priori, aura accompagné la mise en place de l'infrastructure aux côtés de la coopérative. Pour ce qui est de l'Espace Dony, c'est le CRC qui va gérer l'exploitation du bâtiment

C4 : CE TRAVAIL DE GESTION, EN QUOI VA-T-IL CONSISTER ?

MARC MOURA : Ça dépend évidemment des espaces mais, en règle générale, il s'agit essentiellement d'un travail de coordination. C'est-à-dire qu'il faut un interlocuteur unique. Si on prend l'espace Dony, à Saint-Léonard, il va quand-même y avoir vingt-deux ateliers sur 800 m² : ça fait plus d'une soixantaine de personnes. Il y a un travail de gestion de l'infrastructure, et ça, c'est le rôle de la coopérative ; et puis il y a un autre métier, celui qui consiste à transformer une somme d'individus en une force collective. Il faut créer une identité pour le lieu et pour le collectif qui occupe le bâtiment, mais il faut aussi un interlocuteur qui va recueillir les demandes des occupants en termes de modifications à apporter. Bref, il faut quelqu'un qui incarne la coordination et la gestion du bâtiment.

Ça, c'est pour les ateliers de l'Espace Dony. Mais pour le second espace, dédié quant à lui à la diffusion, ce sera plus compliqué, parce que le travail qui consistera à construire une identité collective sera un enjeu encore plus central. Il faudra aussi gérer l'agenda ensemble.

C4 : IL Y A L'ESPACE DONY, OÙ IL Y AURA BIENTÔT D'IMPORTANTES TRAVAUX, MAIS QUI FONCTIONNE DÉJÀ AUJOURD'HUI. ET PUIS IL Y A CE SECOND LIEU, QUE VOUS VENEZ D'ÉVOQUER, QUE DYNAMO DEVRAIT BIENTÔT ACQUÉRIR : VOUS POUVEZ NOUS EN DIRE PLUS ?

GÉRARD FOURRÉ : On peut effectivement annoncer qu'on va acheter un second lieu. Il y a quelques mois, on a eu vent que le bâtiment du Cirque Divers (qui fut également « le Tipi », aujourd'hui le Live Club) en Roture serait à vendre. Et qu'en plus, il serait peut-être acheté par un agent immobilier qui en ferait des appartements. Outre le choc émotionnel que ça peut susciter chez les uns ou les autres, il y a dans nos analyse une demande en terme de diffusion qui est là, qu'on a identifiée. À partir de là, l'affaire s'est décidée en deux semaines : on s'engage ! Alors, évidemment, ça change la voilure du projet initial de la coopérative, mais si on regarde nos statuts, c'est exactement ce qu'on veut faire : il s'agit d'un lieu de diffusion avec une demande qui est objectivée – donc on ne part pas bille en tête, tout le travail préparatoire a bien été fait. C'est juste qu'on a dû changer la voilure en route, mais ça nous est arrivé souvent par le passé, et d'ailleurs, c'est assez proche de ce qu'on peut expérimenter dans la création. Il faut pouvoir saisir les opportunités en matière de création et ici, encore une fois, c'est la conjonction des expériences qui fait qu'on eu les épaules et le cran nécessaires pour prendre rapidement la décision et faire cette acquisition supplémentaire. Et tout ça est cohérent.

HUGO KLINCKENBERG : Quand elle s'est présentée à nous, c'était une opportunité qui était presque gênante : on voulait se concentrer sur une levée de fonds pour un bâtiment, et on se retrouve avec un deuxième. Mais il y avait un avantage, c'est que le message devient d'autant plus clair : avec l'Espace Dony, on est sur un lieu dédié à la création, et avec l'ancien Cirque, on a un lieu qui est beaucoup plus orienté sur la diffusion – il y aurait une ou deux salles de concert, éventuellement une salle d'exposition, il pourrait aussi y avoir des bureaux pour les collectifs et peut-être encore des salles de cours. En venant avec une levée de fonds orientée sur deux lieux, on montre qu'on est vraiment à l'écoute des besoins des métiers de la création.

Et on le sait, en matière de diffusion, les collectifs et organisateurs d'événements qui veulent mettre en place des concerts ou des expositions sont complètement bloqués parce que, pour une seule représentation ou une seule soirée, tu dois louer une sono, prendre une assurance, payer la SABAM... Tous ces frais qui s'accumulent rendent l'exercice quasiment impossible. L'achat d'un lieu qui pourrait devenir une salle pour des concerts à organiser au pied levé ou avec des groupes de renommée moyenne répond à une demande très importante – parce que le problème au niveau des infrastructures disponibles, c'est que soit tu es dans le squat et le truc est gratuit, on ne paie pas les artistes ou alors au chapeau, soit tu es au Reflektor ou à l'Ancienne Belgique et entre les deux, il n'y a quasiment rien.

C4 : PAR RAPPORT À TOUT CE QUI A ÉTÉ ÉVOQUÉ JUSQU'ICI, L'ACQUISITION DES BÂTIMENTS OÙ SE TROUVAIT LE CIRQUE DIVERS POSE PLUSIEURS QUESTIONS, LIÉES JUSTEMENT À L'HÉRITAGE, À LA TRANSMISSION – DONT ON PARLAIT PRÉCÉDEMMENT. IL S'AGIT D'UNE ►►►

INFRASTRUCTURE DE TAILLE « INTERMÉDIAIRE ». DE CE POINT DE VUE, C'EST LE TÉMOIN D'UNE ÉPOQUE, PAS SI ÉLOIGNÉE, OÙ À LIÈGE IL Y AVAIT PAS MAL D'ENDROITS DE CE TYPE, AVEC DES CARACTÉRISTIQUES PARFAITEMENT ADAPTÉES AUX SCÈNES QUI S'Y PRODUISAIENT, MAIS IL S'AGIT AUSSI D'UN LIEU CHARGÉ SYMBOLIQUEMENT. COMMENT ON HÉRITE DE TOUT CELA ?

GÉRARD FOURRÉ : Un lieu comme celui de l'ancien Cirque Divers reste le dépositaire, pour plusieurs générations, de beaucoup de souvenirs ; je pense que ça va venir sur le tapis à un moment donné et ça pourrait être un atout. Mais il ne faudra jamais oublier que l'idée, c'est d'accueillir, aujourd'hui, les gens qui arrivent et ce avec bienveillance, en sachant rester à l'écoute.

Ensuite pour ce qui est des considérations sur le type d'infrastructure dont il s'agit et de l'importance que ça a pu avoir dans la ville de Liège, récemment encore, et bien ça me fait penser à un endroit comme « L'Atelier » rue des Franchimontois porté par Julien Mangon. Ça a été une expérience très intense, vivante, ouverte... c'est là qu'on a pu voir se régénérer une jeune scène jazz avec des expressions polymorphes qu'on ne trouvait plus depuis bien longtemps, enfin selon moi. Les pouvoirs publics sont totalement passés à côté, ils n'y ont absolument rien compris. Et puis cette histoire finit mal.

Et c'est aussi pour cela qu'aujourd'hui, on veut construire et transmettre des outils solides. On veut pouvoir faire en sorte qu'on puisse partir mais que le truc reste, que les créateurs s'en emparent. C'est une volonté du CRC ou d'un outil comme Dynamo : être efficacement au service par l'écoute.

C4 : COMMENT AVEZ VOUS TENU COMPTE DE CETTE EXIGENCE DE POUVOIR (DE DEVOIR, PRESQUE) LÂCHER PRISE DANS L'ÉLABORATION DU MODÈLE COOPÉRATIF DE DYNAMO ?

MARC MOURA : Le modèle pour lequel nous avons opté est lié à une vision à long terme. C'est-à-dire que pour nous, il est primordial qu'un grand nombre de personnes soit partie prenante dans le projet et que la nature de ces personnes soit la plus diversifiée possible. C'est-à-dire qu'on va retrouver des occupants-coopérateurs mais que certains membres ne seront pas occupants ; ensuite, il y aura aussi des personnes physiques et des personnes morales, et on pourrait même imaginer qu'il y ait des pouvoirs publics. Ce grand nombre et cette diversité font que les bâtiments n'appartiendront à personne en particulier. Il s'agit d'une coopérative à finalité sociale qui restreint les pouvoirs de décision pour les gros coopérateurs – personne ne peut peser plus de 10 % et donc le pire qui puisse arriver dans un schéma pareil, c'est qu'il y ait cinq ou six personnes qui chacune possèdent un dixième des parts et constituent un cartel. Mais il s'agit vraiment d'une situation extrême ! Sinon, le modèle est créé de manière

à ce qu'on soit obligé de se mettre d'accord, collectivement, et qu'en même temps, personne ne puisse prendre le pouvoir sur la coopérative.

Ce que nous espérons ainsi, c'est que le projet tienne la route dans le temps. L'objectif, c'est de pérenniser, dans la ville, le fait de réserver des espaces pour la création – peu importe ce qui pourra se passer au niveau immobilier dans le futur. Et pour ce faire, on les sort de la spéculation immobilière et, en même temps, c'est rassurant aussi pour les porteurs du projet qui ne vont pas être obligés de rester agrippés à celui-ci pour qu'il conserve son orientation d'origine. On peut accepter que cela dévie, bien évidemment, mais pas sous le joug d'une personne qui aurait pris le pouvoir : de ce point de vue, la dimension collective est rassurante.

C4 : LE PROJET COMPORTE PAS MAL DE DÉFIS EN TERMES MICRO-POLITIQUES : IL VA FALLOIR METTRE SUR PIED DES DISPOSITIFS QUI PERMETTRONT DE GÉRER TOUS CES ESPACES, TOUTES CES SITUATIONS. OÙ EN ÊTES-VOUS PAR RAPPORT À TOUT CELA ?

HUGO KLINKENBERG : On aurait pu mettre en place des chartes et des modes de fonctionnement pré-établis qui s'appliqueraient aux différents lieux dont nous ferions l'acquisition. Mais ce n'est pas du tout ce qu'on veut faire, au contraire. On a envie que la vie, l'organisation, la politique d'un lieu soient conçues au quotidien par les créateurs qui occupent les lieux. C'est aussi une manière d'être certain que le lieu corresponde toujours bien à leurs besoins. Dans chacun des lieux, il va falloir réinventer de la démocratie, il va falloir une réflexion sur l'efficacité de la co-présence, sur la manière d'instaurer un dialogue permanent entre le privé et le commun (puisque chacun pourra quand même avoir son espace privé mais qu'il y aura des espaces communs).

C4 : EST-CE QUE VOUS ENVISAGEZ ÉGALEMENT DE METTRE À DISPOSITION DES SOLUTIONS PLUS « IMMATÉRIELLES » POUR RÉPONDRE À CES BESOINS ?

HUGO KLINKENBERG : Complètement ! Déjà, le CRC a contribué à mettre sur pied des outils comme le « Pitch Café », ces moments de rencontres qui permettent aux gens d'échanger sur les projets qu'ils sont en train de mettre en place et d'éventuellement trouver des solutions en écoutant les expériences des uns et des autres. Mais, comme je l'ai expliqué, on a visité pas mal de lieux, ailleurs, en Europe, qui se sont construits sur le même terrain avec le même constat. Ces expériences ont chacune développé leur modèle propre, mais tous ces modèles-là offrent des modes de fonctionnement, des solutions qui peuvent être inspirants. Et à un moment donné, Dynamo peut aussi faire en sorte de transmettre cette matière-là, peut essayer de lancer des débats, de tenter d'amener non pas les solutions, mais plutôt des méthodes qui permettent de les élaborer.

Ce qui nous est cher comme idée, c'est de donner aux créateurs les outils dont ils ont besoin pour prendre en main leur destin et pour le construire comme ils l'entendent. Il n'est pas question de leur dicter un mode de fonctionnement. Dynamo intervient dans l'acquisition. Après, dans chaque lieu, il va se passer des choses, mais

on ne veut surtout pas décider lesquelles, justement ! Il y a une mise en place qui s'effectue et c'est vrai, on parie sur le fait qu'à un moment donné, les gens sont toujours susceptibles d'échanger.

D'où cette idée – on a vu la cuisine dans l'Espace Dony – que les gens qui font du catering ont vraiment leur place, par exemple, parce qu'on a souvent besoin de ce genre d'intervention dans un processus de création.

C4 : DANS L'ESPACE DONY, ON TROUVE UNE CUISINE PROFESSIONNELLE ET UN ATELIER VÉLO, VOUS SEMBLEZ AVOIR UNE CONCEPTION LARGE DES INDUSTRIES CULTURELLES ET CRÉATIVES : ELLE FONCTIONNE COMMENT ?

HUGO KLINKENBERG : Il y a cette tendance, dans le langage et aussi dans la politique, à vouloir créer des séparations nettes entre « l'artiste », « l'artisan », « le designer » et puis il y a encore toute une série de métiers périphériques qui jamais ne vont être considérés comme créatifs. Or, toutes ces frontières entre différents métiers, dans la pratique, sont beaucoup plus floues et poreuses que ce qu'on peut imaginer. Donc nous, on a vraiment envie de créer des espaces où l'interaction entre ces métiers est facilitée. Prenons par exemple un film. Et bien, il peut dépendre aussi de la manière dont les gens qui le tournent vont être alimentés ! Pourtant, l'aspect catering, lui, ne va pas être considéré comme un métier de la création. Nous, au contraire, on a envie d'avoir cette vision d'ensemble, systémique, de la manière dont les métiers de la création fonctionnent.

Voilà pourquoi on n'a pas de critères pré-établis nous permettant de reconnaître qui est ou n'est pas créateur. On reste toujours dans cette idée de se mettre à l'écoute des gens. Et donc, on a deux cas, autour de l'atelier vélos [ndlr : il s'agit de Pignon Express] et de la nourriture : qu'est-ce que ça vient faire dans un espace de créateurs ? Est-ce que ça a sa place ? Pour certains, ça tombe immédiatement sous le sens, pour d'autres non.

Ce qu'on peut observer, c'est qu'il y a des besoins en termes de catering pour créer des espaces-temps à l'intérieur desquels les gens se rencontrent, où les musiciens puissent jouer ou les artistes exposent ; ça intervient dans le système qui va permettre la création. Et c'est pareil avec les vélos : on s'est très vite rendu compte que toutes les personnes qui occupaient les différents ateliers de l'Espace Dony utilisent le vélo. C'est un moyen de transport qui est très prisé par la communauté des créateurs. À ce moment-là, il a sa place : on en a besoin du vélo...

En fait, tout ce qui est nécessaire pour manger, vivre, respirer dans le processus créatif, on l'intègre à notre vision de la création ! À partir de là, l'outil Dynamo, qui est là pour trouver une solution à des problèmes qui se posent à un nombre important de personnes faisant partie de la communauté des créateurs (au sens large du terme), peut être mis à disposition, et il fonctionne sur base d'une idée simple : des constats sont posés, et on met les choses en place pour prendre notre destin en mains.

C4 : DURANT TOUTE L'INTERVIEW, ON A PARLÉ COOPÉRATIVE ET MUTUALISATION. COMMENT NE PAS PENSER À L'IMPORTANCE QUE CES DISPOSITIFS ONT EU POUR LE MOUVEMENT OUVRIER, NOTAM-

MENT DANS SA CONSTRUCTION EN TANT QUE FORCE POLITIQUE ? EST-CE QU'UN PROJET COMME DYNAMO POURRAIT AIDER À FAIRE EN SORTE QUE LES TRAVAILLEURS DE L'INDUSTRIE CRÉATIVE ET CULTURELLE CONSTITUE UNE FORCE QUI COMPTE, POLITIQUEMENT ?

MARC MOURA : De mes précédentes expériences dans le secteur, j'ai gardé une frustration, c'est d'avoir pu constater que les créatifs fonctionnaient en ordre complètement dispersé vis-à-vis du politique et qu'il est dès lors très facile pour celui-ci d'enjouer – soit en utilisant les uns contre les autres, soit en disant simplement « moi, si vous n'êtes pas capable de dire clairement ce que vous voulez, puisque vous me demandez tous des trucs différents, je ne sais pas quoi faire, donc organisez-vous mais, en attendant, je ne bouge pas ». Et à un moment, cette situation, comment dire ? C'est très énervant.

Mais, il y a aussi un autre constat : si on réunit des artistes et des créatifs pour créer une parole commune, ça ne fonctionne pas, ça ne prend pas corps. Probablement parce qu'il y a un travail qu'il faudrait faire en amont pour que le groupe se comprenne, qu'il ait un même langage – ce qu'il n'a pas a priori. Et puis il faut à un moment donné aussi être capable d'exprimer ce qu'on souhaite pour créer une adhésion – avec probablement aussi des personnes qui n'adhéreront pas et vont se retirer –, bref, il faut avoir un positionnement clair.

Par contre, quand on propose des solutions pratiques aux artistes et aux créatifs, ils sont preneurs. C'est ce que nous leur proposons. Et, notre pari, c'est qu'une fois que les gens vont non seulement partager des outils collectifs mais qu'ils vont aussi (parce que ce n'est pas suffisant pour créer une communauté) devoir apprendre à participer à leur gestion quotidienne, ils vont créer un langage commun, une vision du monde partagée. Et les conditions seront plus favorables pour voir l'émergence d'une parole commune vis-à-vis du monde politique.

Et ce que je viens de dire, à mon avis, ça ne concerne pas que le secteur de la création : toute la population est demandeuse de ça. Je crois que les Maisons du Peuple, aujourd'hui, ça manque cruellement.

Goldo

des visages, des figures

Entre l'imaginaire scintillant, festif, un poil décadent, toujours désirant, qui émerge de ses myriades de portraits de genTEs et de « people », et la routine onirique, séduisante, hypnotique, qui se dégage des paysages déliquescents et en devenir des alentours d'Angleur, Goldo fait la nique à la consternation ambiante et aux postures d'affliction qui font trop souvent courber l'échine de la Wallonie.

Nat Ryckewaert

A Liège, tout le monde ou presque connaît Goldo. Appareil photo en bandoulière, clope au bec, il arpente infatigablement les scènes culturelles et festives de la Cité Ardente depuis environ dix ans.

Mais qui le connaît vraiment ?

Pas moi, en tout cas...

Par hasard, il se trouve qu'on habite à deux rues l'un de l'autre, à Angleur, dans ce quartier près du canal qu'il a pris depuis quelques temps l'habitude de photographier de son balcon.

Il m'a donné rendez-vous au Petit Vaudrée. À ne pas confondre avec le Grand Vaudrée, qui se trouve dans la même rue, au coin opposé.

Un peu stressée, je démarre à pied de chez moi juste à temps pour être à l'heure. Lors de nos échanges sur Messenger, il avait mentionné le fait qu'au Petit Vaudrée, on pouvait s'installer en terrasse pour fumer des clopes, ce qui m'arrangeait bien. Mais quand j'arrive, les chaises sont empilées et attachées, et le serveur me fait comprendre que ça va pas être possible. Mince ! Je commande un verre, sors mon carnet et mon dictaphone, et j'attends. Lorsque je reçois un message minimal de sa part : « ? » Je refais le tour du bistro et l'appelle... « Je suis là », je lui dis. Et en le disant, je capte tout de suite... Me suis évidemment trompée de Vaudrée !

Je paie, me dépêche de rejoindre l'autre bout de la rue. Il est là, en terrasse, devant un chocolat chaud, son gros appareil posé devant lui.

Le démarrage a des ratés... Moi, un peu tendue. Je lui avoue. « Toi stressée, et moi timide, ça va être épique ! » me lance-t-il, amusé. Je me sens tout de suite mieux. J'allume mon dictaphone. On attaque...

Une bonne vieille Gauloise

Goldo, de son vrai nom Dominique Houcmant, est un vrai Liégeois. Né à la Clinique Sainte-Rosalie, il a passé son enfance et son adolescence à Tilff, avant de s'installer en ville vers vingt ans. Après des études d'humanités artistiques à Saint-Luc, il commence la peinture, qu'il interrompt à cause d'un différend avec le corps professoral. Il enchaîne quelques boulots : il anime des ateliers pour enfants à La Préalles, à Herstal, dessine des silex et recolle des pots gallo-romains pour une asbl d'archéologie de l'Ulg, participe à une école de devoirs à Saint-Gilles... Pendant ce temps, il suit des cours de graphisme à Saint-Luc qu'il complète avec un module de six mois à STE formations au Val Benoît. Il s'inscrit à l'UCM et lance une activité de graphiste indépendant. Quand l'employé de l'UCM lui demande le nom de sa boîte, il n'avait pas anticipé... Ses potes du club de basket l'appelaient Goldorak, et il a un faible pour les Gauloises. Il répond à l'employée : ben, disons Goldo !

En coulisse

Il y a une dizaine d'années, dans un de ces moments où la vie est un peu sombre, un peu cassé par une relation difficile, il ressent le besoin de booster sa créativité. C'est là qu'il tombe sur un appareil photo... « Je n'avais jamais pratiqué la photo, mais mes deux frères et mon père sont photographes. J'ai toujours baigné dans cet univers. J'ai grandi au milieu de piles de revues de photos et m'en suis nourri. J'adorais l'imagerie cinéma des années 50-60, quand on pouvait encore aisément photographier les acteurs en coulisse. C'est ce que les gens aiment dans ce genre de »

42

AUTEUR:
NAT RYCKEWAERT
DOSSIER:
UNE AUTRE WALLIFORNIE EST POSSIBLE
C4 N°226
AUTOMNE 2015



photos : les petits à côté, genre Richard Burton en Vespa sur le tournage d'un film, ou un acteur qui tire deux coups sur une clope entre deux prises... Aujourd'hui, ça devient carrément impossible, même en musique d'ailleurs. Les agents refusent, c'est dur de négocier.... »

Etre sur la photo

Après une première série de photos où, déjà, il excelle à capturer cette étincelle qui transforme l'anodin et le quotidien en scènes vibrantes, il commence à fréquenter la Soundstation et canarde ses potes, puis les artistes, le public, tout le monde... Collectionneur acharné pendant des années – « j'ai arrêté, me confie-t-il, parce que j'ai plus de place, j'ai trop de brolls, et puis j'ai pas assez de thunes... » –, il semble transposer ce goût pour la série, la multiplication, l'accumulation, dans sa pratique artistique. Des centaines, des milliers de visages en rafale occupent ses disques durs et... sa tête. « Je me retrouve parfois un peu piégé par ce que j'ai installé » me dit-il. Aujourd'hui, plein de gens veulent être pris en photo par Goldo... Figurer sur ses albums, c'est un peu le quart d'heure de célébrité de Warhol. Sur Facebook, les Liégeois-es font défiler les portraits et se cherchent. Figurer dans les séries des « autres », comme il les nomme, c'est faire partie d'une communauté joyeuse, vivante, une espèce de grande famille tendrement incestueuse peuplant les nuits les rues les zincs les scènes les coins de table, des cortèges du Carnaval du Nord aux backstages des Ardentes, du Manège Fonck au défilé de la Matî l'Ohé. Tout un peuple, sublimé par un regard qui, comme le lui disait quelqu'un voici peu, a cette faculté un peu magique de « rendre les gens beaux », sans effets faciles, toujours avec bienveillance. « Cette beauté est là, je ne fais que la capturer avec mon objectif » précise-t-il. N'empêche, tout ça engendre une sacrée pression : « 'ai envie de faire plaisir aux gens, j'ai envie qu'ils soient contents, mais c'est impossible de photographier tout le monde. Et puis, quand quelqu'un me demande de le prendre en photo, il faut encore trouver le bon moment, sans qu'il s'en aperçoive, que ça reste spontané, et si le résultat est moche, alors je dois réussir à recroiser la personne plus tard... Bref, tu vois un peu le truc.. »

Le peuple de Liège

Au final, ces milliers de portraits constituent une sacrée fresque sociologique. « Une fresque inexploitée », constate-t-il. « Ces centaines et ces centaines de photos sont sur Facebook et puis c'est fini. Ce serait bien de pouvoir en faire un bouquin ou une expo, mais avec toutes les questions de droit à l'image, c'est carrément mission impossible ! »

Non qu'il minimise l'importance de Facebook dans son travail. Au contraire. Il est bien conscient de ce que ce réseau social, pour critiqué et critiquable qu'il soit, lui a permis. « J'accumulais des tas de portraits sur mon ordi et les gens

me disaient : "Goldo, on voit jamais tes photos"... Du coup, Facebook, pour moi, c'était nickel. Ça ne m'empêche pas de me questionner sur les dérives du truc mais ça reste un super outil. »

Cette méga-fresque 2.0 nous donne à voir une ville un peu « idyllique » (sic), jamais sordide, toujours en mouvement. « Ça me plait de montrer ce que les gens font. Toute la misère du monde et tout ça, c'est pas mon créneau. Je suis sur un registre tendre et poétique, avec parfois, quand ça se met, une note d'humour, un petit commentaire en regard de la photo, par exemple. Savoir que je peux faire sourire trois, quatre cents personnes une minute sur la journée, quand il pleut et que tout le monde est boulot, je trouve ça gratifiant... » Goldo ne se prive pas pour autant, parfois, d'images qui racontent une réalité plus grave. Mais il le fait sans misérabilisme. Quand il photographie des Roms, on découvre des visages d'une grande beauté, des regards et des expressions sublimes. Il se questionne tout haut : « Est-ce que c'est bien pour eux, l'image que j'en renvoie ? Je sais pas. L'image du gamin sur la plage, par exemple, moi je l'aurais pas faite. Je ne dis pas qu'il ne fallait pas la faire, mais ça ne correspond pas à mon type de travail. »

Un balcon

Pour faire un peu le ménage dans son crâne peuplé de mille et un visages, parce qu'il avait besoin d'une bulle d'oxygène et de créativité, Goldo a commencé il y a quelques temps à photographier des paysages. Pas n'importe quels paysages. Celui qu'on découvre depuis son balcon. Il a pris l'habitude de s'y poster à intervalles réguliers, sous le soleil ou sous la neige, au petit matin ou au crépuscule. « Je les ai publiées sur Facebook, et j'ai été assez surpris de l'adhésion des gens. Quand je n'avais plus rien posté depuis plusieurs jours, certains m'envoyaient des messages en disant qu'ils attendaient les vues de mon balcon... Je crois que c'est une belle image de notre ville. On voit un peu tout Liège. On descend des bois du Sart-Tilman pour arriver sur un fond industriel, Ougrée, le haut-fourneau, on aperçoit le Mémorial de Cointe, et maintenant, comme j'ai un peu changé mon axe et me suis penché davantage, on voit même la Tour des Finances. Plein de Liégeois qui vivent à l'étranger m'envoient des messages. Je suis une sorte de relais avec leur ville, ils voient le temps qu'il fait... Ils suivent Liège, via moi. »

Et dans les mois qui viennent, de quoi a donc envie Goldo ? « Le temps me manque cruellement, mais je ressens un besoin impérieux de respiration. De touches de couleur aussi... Moi qui ne travaillait que le noir et blanc, je commence à introduire la couleur, même dans mes portraits. J'ai envie de m'extirper un peu de cette foule permanente. De marcher seul, dans le silence... »

Son blog

<http://cliketclak.skynetblogs.be>

Son profil Facebook

<https://www.facebook.com/goldophoto>





LES LAPINÉS

Transformer la désolation et le syndrome du ratage – un truc qu'on connaît bien dans nos contrées – en saynètes désopilantes, ce n'est pas donné à tout le monde. Serait-ce un peu une spécialité du cru?



Donatella Fettucci

« Les Lapines » sont le résultat du travail tricéphale d'Agathe Bouvet, de Florelle Naneix et de Cécile Maidon. D'origine française, elles sont d'adoption wallifornienne depuis une dizaine d'années. C'est dans le cadre de leurs études au Conservatoire de Liège que leur projet est mis en place. Cette petite forme théâtrale muette d'une durée d'environ vingt-cinq minutes a ensuite été développée en vidéo, avec une série de petites capsules. Leur intention est toutefois de revenir à une forme théâtrale, plus longue cette fois.

À la base de leur travail, il y a leur trajectoire biographique, qui s'ancre dans une atmosphère générale de désolation. « Nous avons toutes les trois passé notre adolescence dans des endroits paumés en France, mais les Lapines sont aussi des Liégeoises qui boivent de la Jupiler, vont dans des bars pourris et regardent le monde défiler devant elles » raconte Cécile.

« Nous mettons en scène trois figures de nanas. Une qui en a marre de vivre et qui essaye tout le temps de se suicider. Une qui voudrait être autre chose que ce qu'elle est parce qu'elle en a assez d'être elle-même. Et une autre qui n'en peut plus d'être seule et qui est obnubilée par l'idée de se trouver un mec et d'être aimée. » Chaque situation de leur quotidien mène à un ratage en beauté, même quand elles tentent de toucher le fond. Des figures de nénétes en décalage constant mais involontaire par rapport à des codes mainstream qui mettent en avant une féminité à la fois lumineuse, maternelle, sexy, winneuse, avec un poil de fragilité. « Ces nanas ont dur dans leur vie, elles ne sont pas très belles et sont quelquefois totalement à côté de la plaque. Elles ne sont pas aidées par leur entourage et ne se soutiennent pas non plus entre elles. »

Ben non, ça marche pas !

« Nous voulions créer de superbes héroïnes looseuses qui, malgré tout, manifestent une certaine force dans leur fragilité et leur solitude. Elles sont vivantes. Elles restent debout face à un monde qui les écrase. Quand tu sors des cadres, quand tu es décalé, la société te met sur les bords. À

partir de là, comment tu vas arriver à vivre, à t'assumer ? Elles n'y arrivent pas encore, les Lapines. Elles cherchent. »

À partir de leurs propres angoisses et de ces modèles idylliques (de couple, de famille, de carrière...) clé sur porte qu'on nous sert à toutes les sauces, elles posent un constat lucide : ça ne fonctionne pas. Pas comme ça. « En même temps », explique Cécile, « tu vois que ça ne marche pas, mais tu essayes quand même à chaque fois. Ce n'est pas un projet hautement politique, c'est à notre échelle, mais il a en tout cas une portée sociologique. »

Des Lapines ?

« Notre humour est fortement inspiré de la BD. On a utilisé un animal qui, dans la BD, est généralement mignon ou sexy, pour en faire des personnages qui ne sont pour le coup ni mignonnes, ni sexy. Plutôt des lapines looseuses et dépressives. En plus, nous nous sentons proches des lapin-e-s qui errent sur la bande de terre de l'autoroute qui mène Charleroi. Un vrai HLM de lapin-e-s. Ou encore de celles du tarmac de Zaventem... Tu te dis : "mais quelle vie de merde pour un lapin. Ils se prennent dans la tronche des réacteurs de Ryanair toute la journée". Et nous, on se reconnaît dans ces lapin-e-s-là et dans leur existence. Bloqué-e-s sur une petite bande d'herbe. »

Le trio oscille entre humour, absurde et cynisme : « Ces personnages dépassés par la vie, sans amis, sans amoureux et sans boulot sont chez elles, à attendre que quelque chose se passe. »

LapinEs !

« Les femmes auteures ne sont pas suffisamment mises en valeur. Et elles sont trop peu nombreuses ! On a cette volonté de se faire entendre en tant que nanas. Et puis c'est intéressant, en tant que comédienne, d'incarner un personnage féminin qui n'est pas dans la séduction. D'être là, avec les mammelles qui pendent et une tête de six pieds de long. C'est assez jouissif d'arriver à toucher les gens à travers des looseuses carrément pas sexy. C'est con, mais déjà ça, c'est un acte presque politique : ne pas vouloir être une bombasse sur scène. » Dans la même perspective, le choix du muet n'est pas fortuit : « Non seulement cela renforce une forme de théâtralité humoristique, mais, aussi, ça évoque ces figures encore trop banalisées de nanas qui ne parlent pas, qui ne savent pas communiquer, incapables de s'exprimer. »

46

AUTEURE:
DONATELLA FETTUCCI
DOSSIER:
UNE AUTRE WALLIFORNIE EST POSSIBLE
C4 N°226
AUTOMNE 2015



WALLIFORNIA

COME ON L' BRÈSSE, ON L' BWÈT

VR

mets les bras en l'air !

Figures féminines affirmées et sacrément punchy de la scène HH, les MC'S Stylés proposent un rap wallifornien décomplexé à hurler de rire. Par les temps qui courent, pourquoi donc s'en priver?

Donatella Fettucci



Après qu'elles m'aient posé un lapin une semaine auparavant, je les attends chez moi. C'est un vendredi après-midi de juillet et il fait une chaleur écrasante. Je suis passée au supermarché acheter quelques bières pour nous rafraîchir. J'ai hésité entre la Cara pils et la Leffe. J'ai finalement opté pour la Cuvée des Trolls.

C'est l'heure. Elles sont là, devant la porte. Salrace dans son style maquerelle : grosses lunettes noires, vison (le thermomètre indique 33°C...) et gros colliers qui lui pendent de partout. Elle avance vers moi en levant la main et en croisant l'index et l'annulaire. Le « W » de Wallifornie. Je souris. Fais de même. À côté d'elle, Skäira. Dans un autre style. Plus « fresh », comme on dit dans le milieu. Des grandes lunettes fuchsia, des mèches de cheveux rose fluo et plein d'accessoires de la même couleur. Salrace désignant Skäira me dit : « Là où il y a Le Prince de Bel-Air, Skäira s'amène en princesse de VR (ndlr : Verviers). » Jolie entrée en matière...

Nous rentrons et nous nous installons dans le canapé. Je vais chercher des bières. Sur la table basse, elles ont posé leur affiche. Je me rend compte que leur logo est composé de canettes de Cara pils. Elles se foutent de ma gueule avec mes Cuvées des Trolls, je passe pour la bobo de service. Je leur dis que leur style « Cara for life » m'avait échappé. On rigole.

Ça fien d'où, ça fien d'chez nous...

Ici les MC's stylés

Bras bras

VR, mets les bras en l'air !

48

AUTEURE:
DONATELLA FETTUCCI
DOSSIER:
UNE AUTRE WALLIFORNIE EST POSSIBLE
C4 N°226
AUTOMNE 2015

Skaïra, qui affirme assumer son côté « girly » dans le rap, se présente la première : « Je suis Skaïra, je viens de la street. J'ai beaucoup galéré dans ma jeunesse, puis j'ai eu de la chance. Mon père qui est ferrailleur a fait fortune grâce au commerce de cuivre et c'est ainsi que j'ai pu m'en sortir dans la vie, avec mes sept frères et sœurs. J'ai eu comme qui dirait une ascension sociale. Je suis passée d'Andrimont à Heusy... » Elle avoue s'être familiarisée avec le beat en entendant son père scander en rythme « vieux fer, vieux fer »...

D'Heusy à Hodimont

Salrace prend la relève : « Si Skaïra a eu la chance de sortir de la misère pour arriver à un statut social acceptable dans la vie, moi c'est le contraire. Je suis vraiment tombée des étoiles au ghetto au plus jeune âge. Pour la faire courte, j'ai déménagé de Heusy à Hodimont. J'ai changé complètement de quartier et de niveau socioculturel. Cela m'a permis de mettre les choses en perspective. J'ai rencontré des personnes qui vivaient dans la galère depuis toute leur vie et j'ai dû me faire à ces nouveaux codes. » Elle se remémore : « Ma mère était taxidermiste à Heusy et empaillait les animaux de compagnie des bourgeois. Un beau jour, la grosse famille bourgeoise du coin a demandé qu'elle empaillie leur petit lapin, et ma mère l'a un peu loupé. Du coup, ils lui ont fait un scandale dans les journaux. Ils ont complètement ruiné sa réputation. Elle a dû fermer boutique. Ensuite, elle est devenue boulangère au centre ville et avec son petit salaire, on a dû déménager à Hodimont. Mon père s'était déjà tiré. Il n'a pas supporté le scandale. À cette époque, on bouffait les invendus un peu secs de la boulangerie. Ça nous a aidés à survivre dans les années noires de mon enfance. Nous étions six enfants, plus les enfants de mon beau-père qui venaient s'ajouter une fois de temps en temps. Une super famille, super soudée, super clan. Chez Salrace ça ne rigole pas ! »

Skaïra l'interrompt : « Salrace et moi, nous nous sommes rencontrés justement à cette intersection de nos parcours : elle semblait dans la pauvreté alors que moi je prenais l'ascenseur social. Toutes les deux, nous nous sommes senties arrachées à nos cultures respectives. Nous avions besoin de trouver quelqu'un qui vivait la même chose. » Elle poursuit : « Nous avons beaucoup traîné sur les marches de la bibliothèque à faire du breakdance pendant que d'autres faisaient du skate. » Salrace reprend la main : « C'est là qu'on s'est découvert du talent pour le free style. Et c'est là qu'on a mis les pieds pour la première fois, en tant que femmes, dans le milieu du hip-hop, qui est quand même un milieu fort masculin. On avait envie de leur montrer ce que c'est d'avoir des couilles façon filles. Leur foutre nos ovaires dans la face. » Skaïra continue : « Le rap nous a permis d'échapper au ghetto qu'étaient nos vies, et à la drogue aussi. Ce n'est pas toi qui décides un beau jour faire du rap. Le rap, ou tu l'as, ou tu ne l'as pas ! Il est là, en toi, dès le début. C'est lui qui te forme, qui te modèle comme tu es censée être. »

Skaïra revient sur sa vie actuelle : « Maintenant, il faut avouer que je profite un peu du système, parce que j'ai beaucoup galéré avant. J'ai décidé de vivre ma passion à fond. Je fais du rap, du rap, du rap avec Salrace, tout le

temps. Je touche mon chômage et je fais un peu de business sur le côté. » Salrace nuance : « nous, on ne profite pas du système, car on a tout mis en œuvre pour rendre à la société ce qu'on a eu la chance de vivre quand on était jeune. Nous voulons montrer aux jeun's qu'on est des modèles et qu'on peut s'en sortir via la musique et la culture hip-pop. Le rap, il faut le vivre. C'est une attitude. C'est un mode de vie. C'est tout le temps. Et le business sur le côté, c'est pour se payer des albums et aller voir quelques concerts. »

Tout le monde mouille

Un vécu chargé qu'elles assument sans complexe. Et qui est à la source de leurs textes. Salrace s'explique : « Nos textes parlent de la société, de nos racines, de là d'où on vient. On a tout un texte sur VR, notre ville d'origine. C'est elle qui nous a formées, qui a fait de nous ce que nous sommes aujourd'hui. VR, c'est dans nos cœurs pour toujours. On parle d'elle, de sa culture, de ses quartiers, de comment s'en sortir là-bas, même si c'est pauvre, baraki et tout. L'honnêteté dans le hip-hop, c'est super important. Dans nos textes, on parle de ce qu'on connaît, de ce qu'on a vécu. On a besoin de parler de nos cœurs directement dans les oreilles des auditeurs. » Skaïra : « Tu te livres, tu te mets à nu ! Et nous, on aime bien se mettre à poil. Mais pas sur scène, parce que comme dit notre chanson *Biatch* : "On est sur le devant d'la scène et c'est toi qui te déshabilles". » Salrace : « Nous ne sommes pas de ces femmes objets, ces nanas en bikini qui tournent dans les clips. C'est nous qui te faisons mouiller ta culotte. Tu vois ? ! » Skaïra, sur la même lancée : « Nous, on n'est pas sexistes, on aime bien les femmes, on aime bien les hommes, on aime que tout le monde mouille d'une manière ou d'une autre ».

« On a un texte qui dit à quel point on nique la police parce que, rien à faire, elle est toujours dans nos pattes celle-là » s'emballe Skaïra. « À l'époque, quand on fumait de gros joints, on avait toujours des soucis avec les keufs. Depuis, on a changé. On a grandi. Maintenant, on s'implique dans la communauté. On a envie de faire réagir les jeunes. D'ailleurs, on a fait un texte qui parle de toutes les drogues et on essaye de faire adhérer les jeunes aux vraies valeurs, comme l'alcool. La bière, le seul truc légal, quoi ! Faut arrêter vos conneries ! » Salrace poursuit : « Il n'y a pas besoin de prendre plein de drogues, avec la bière, t'es autant défoncé. La meilleure, c'est la Cara pils, c'est la moins chère ; mais si tu as touché, tu peux faire une exception et acheter de la Jupiler... On se réapproprie la bière car il n'y a pas que les hommes qui savent pour quoi. »

Skaïra et Salrace assument aussi leur côté « lover », comme elles disent : « On a fait un hommage à un grand auteur de la chanson française. On a fait une reprise de *Ne me quitte pas*. Ça devient *Ne me twitte pas*. C'est un peu l'amour version 2.0. On parle des réseaux sociaux et des difficultés dans les relations d'aujourd'hui avec les « j'aime », les « like », les photos, le statut de relation sur facebook et tous ces trucs. On veut montrer les vraies valeurs de l'amour, mais à notre époque, en 2015, avec les techniques qu'on a aujourd'hui pour s'aimer. » » »



Du hip-hop qui dépote

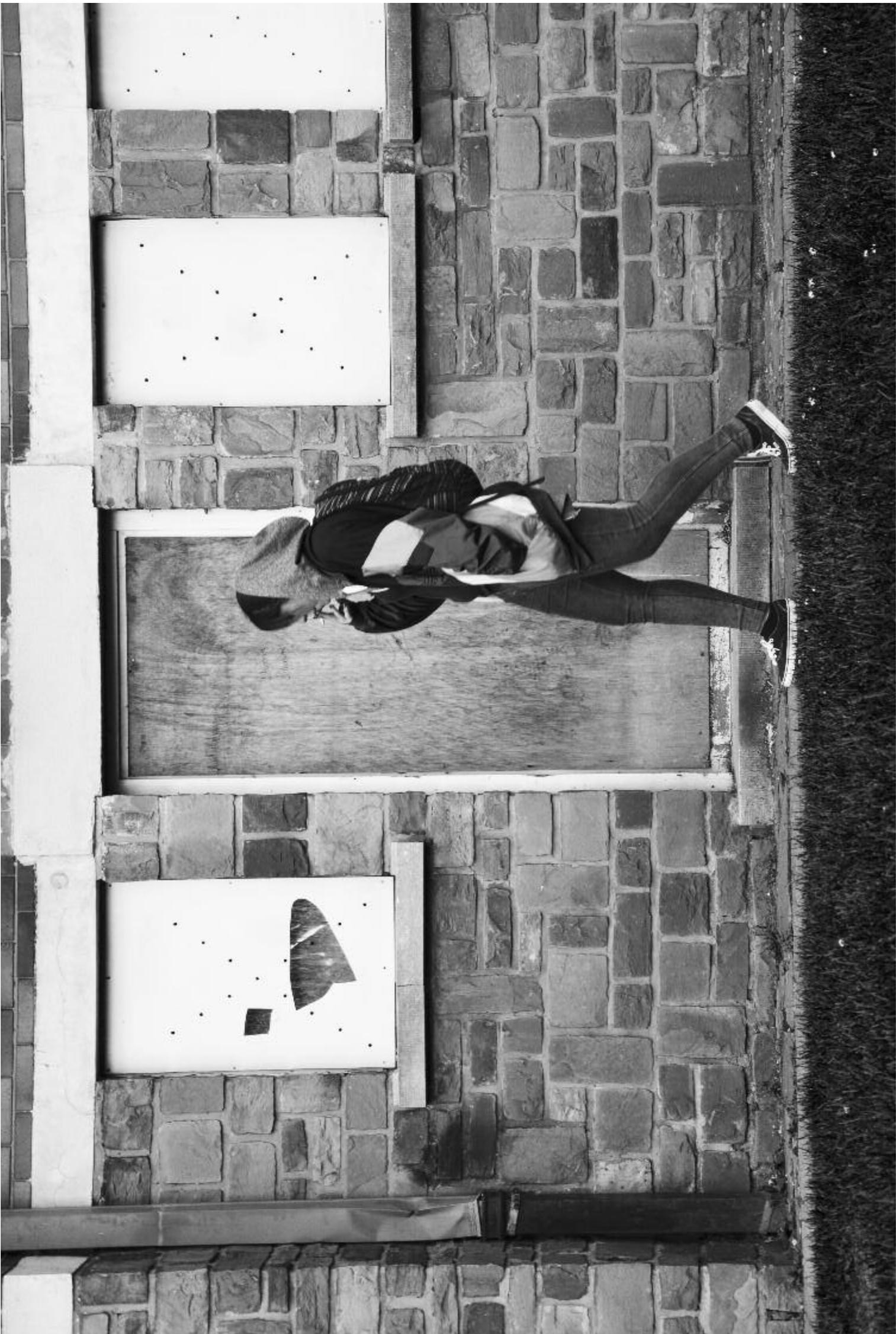
Skäira commence : « Nous, on est de cette génération YouTube. On s'est beaucoup inspirées de grands rappeurs... Moi, personnellement, Gandhi, avec son tube « Steak frites », ça m'a littérairement scotchée, ça m'a transformée quand j'ai entendu ça. » Salrace reprend : « Il y a franchement des poètes qu'on n'entend pas à la radio. Jamais. C'est trop injuste. C'est pour ça qu'on va sur le net, on y découvre de vrais artistes... qui se font refuser les grandes salles et les radios. Alors des mecs comme King Miko Black ou Ghandi, on leur fait des vues sur YouTube. Nous, on essaye de soutenir des gens qui ont un peu notre histoire, notre parcours, et envers qui on a un respect total. » Parmi leurs références ne pouvait manquer la star wallifornienne du milieu, Sopranal. Skäira : « J'aime beaucoup Sopranal, il m'a beaucoup inspirée, je rêverais de faire un jour un *feat* avec lui. Donc, Sopranal, si tu nous lis, c'est quand tu veux pour un featuring ! » Salrace enchaîne : « Même si ses textes sont du top "LOL MDR" sur les femmes, j'aimerais quand même lui poser la question. Encore une fois, Sopranal, si tu nous lis, on veut bien te rencontrer et discuter un peu de féminisme dans le hip-hop wallifornien. »

Femmes dans le milieu du H-H, d'ailleurs, ça donne quoi ? Skäira se lance : « On se sent bien ! On a toute la vedette sur nous. Il y a peu de femmes dans le milieu, les yeux sont tous rivés sur moi. Bon, un peu sur Salrace aussi. Ça participe à notre notoriété. Genre "Elles sont des

femmes et elles y vont". » Salrace nuance : « Il y a pas mal de sexisme quand même dans le milieu H-H. On n'a toujours pas gagné, mais on est chaque jour sur le front, prêtes à combattre. D'ailleurs, une de nos chansons, Biatch, parle des meufs qui se cassent la chatte partout pour faire des trucs classes et qui galèrent à mort dans le H-H. En essayant de faire passer un message : il ne faut jamais baisser les bras et jamais hésiter à apostropher les mecs qui chantent de la merde sur les biatchs, et leur rappeler que « L'enfer est pavé de bonnes intentions, le hip-hop de bites à morpions. » C'est clair, le monde du hip-hop est pavé de bites qui ne veulent pas que la femme prenne la place qu'elle mérite, ni dans la musique, ni nulle part. On peut pas aller trouver les mecs et leur dire qu'ils sont de vieux machistes, mais ce qu'on peut faire, c'est du bon son et de belles paroles pour montrer que les femmes ne sont pas de petites choses fragiles et qu'elles peuvent aussi faire du "hip-hop qui dépote". »

50

AUTEURE:
DONATELLA FETTUCCI
DOSSIER:
UNE AUTRE WALLIFORNIE EST POSSIBLE
C4 N°226
AUTOMNE 2015



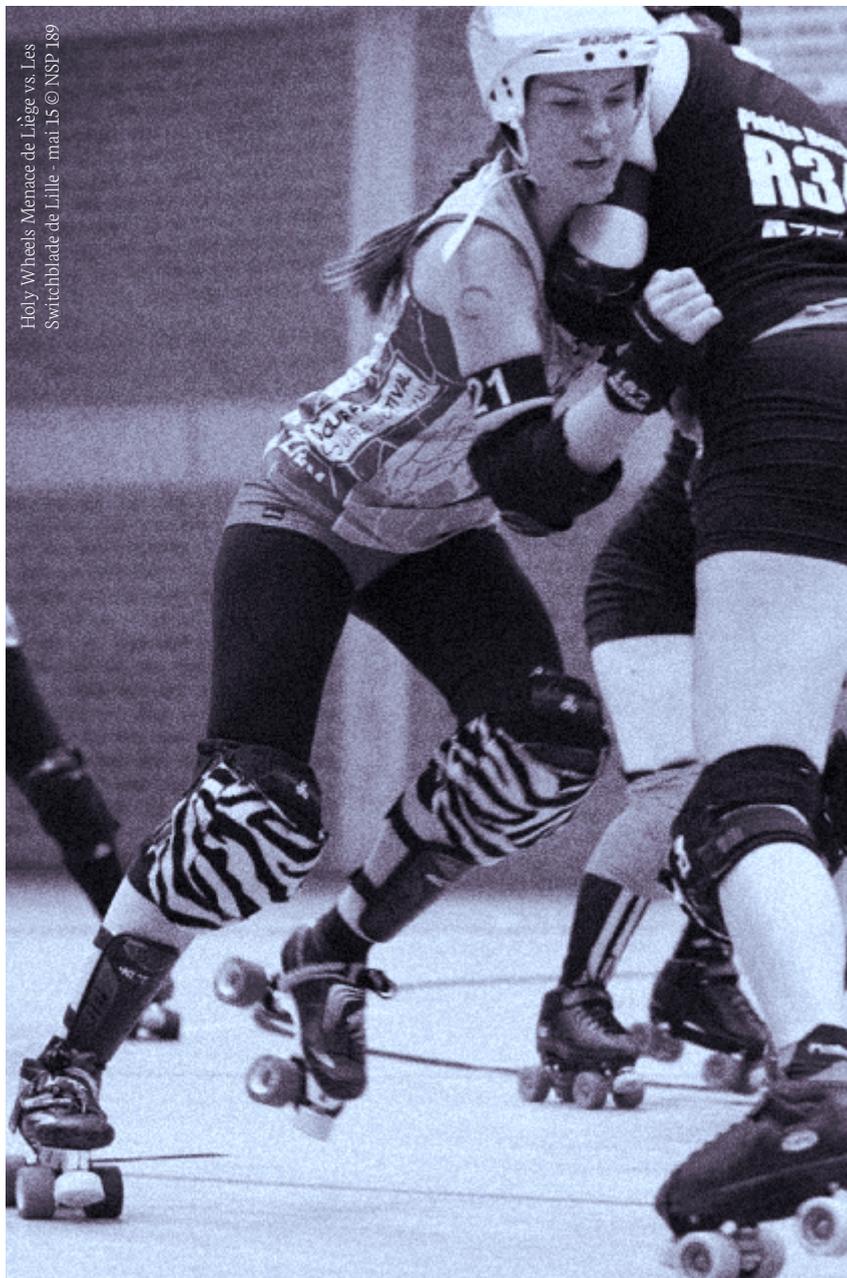


ROLLER DERBY

DOUCE ADDICTION

À sept ans, mes jouets préférés sont le jokari et les rollers Fisher Price. Je fais des allers-retours sur la petite route de graviers devant la maison. À vingt-huit, Noël fait résonner le tintement d'une folie organisée. Profitant d'un détour sur Paris, je me rends dans une boutique spécialisée en sports de glisse. Fidèle à moi-même et à mes curiosités impulsives, j'achète mes rollers avant même de savoir rouler. Au prix qu'ils m'ont coûté, pas question de jeter les patins avec l'eau du bain. Qu'importe ces années sans petites roues, mon ambition fait peau neuve : faire du Roller Derby ; Le soir même, chez mon frère, plantée là dans son gentil lotissement aux routes duveteuses, j'ai enfin à mes pieds ma paire de Rollers Quad Supreme (deux roues avant, deux roues arrière, et système de freinage sur le bout avant). Sans oublier les protections sensas' qui vont avec : genoux, poignets et coudes. Il me manque encore le casque et, je le saurai plus tard, le protège-dents.

» » »



Holy Wheels Menace de Liège vs. Les Switchblade de Lille - mai 15 © NSP 189

Aurélie Alessandrini

AUTEURE:
AURÉLIE ALESSANDRONI
DOSSIER:
UNE AUTRE WALLIFORNIE EST POSSIBLE
C4 N°226
AUTOMNE 2015

53

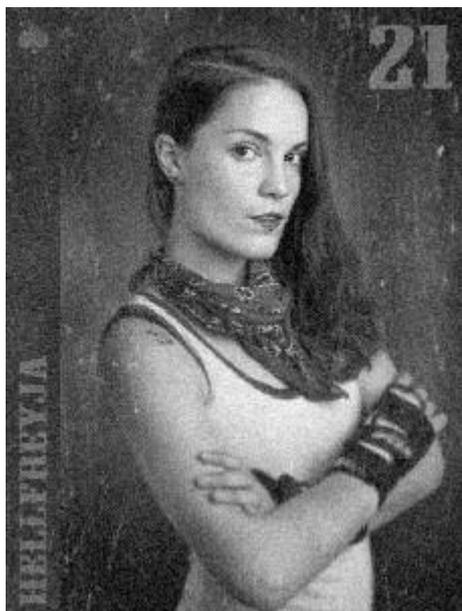
L'envie est récente, deux mois qu'elle tourne en rond dans mon crâne. Depuis qu'en octobre dernier, je rencontre une joueuse de Roller Derby de Bruxelles en pleine soirée Halloween. Je suis déguisée en hipster transpercée par une selle de vélo et mon œil étincelle : je l'écoute, fascinée, me vanter les mérites d'un sport d'équipe plutôt drôle et violent. Depuis, j'y crois, j'y pense. J'attends Noël et m'offre les deux bêtes à lacets : à peine mes rollers achetés, forte d'une pulsion alimentée par l'acquisition de ces deux machines de guerre, je m'inscris dans la foulée à la journée de recrutement des « Holy Wheels Menace » (HWM, l'équipe de Roller Derby de Liège). Ils répondent favorablement à mon mail : la prochaine session a lieu en février. Parfait, cela me laisse le temps d'être douée. J'ai peur. Un corps sur roues, c'est pas naturel : ça va vite, ça se disperse, ça s'alourdit, ça s'étale. Je tombe. Je ris. Je suis seule dans mon apprentissage, mais chaque sortie en patins m'enthousiasme. Je pousse le vice jusqu'à profiter de ma venue chez une amie pour faire du roller en plein Liège. Le trajet Centre-Guillemins me prend une heure. Je ne sais pas freiner, je menace de m'écrouler à chaque mètre et j'invente la méthode d'arrêt via poteaux urbains. Le principe : les enlacer. Ça marche à tous les coups. Heureusement que le ridicule ne tue pas, sinon les yeux incrédules à travers les vitres des bus Tec m'auraient enterrée cent fois.

Finalement, le recrutement arrive et je ne suis pas meilleure. Je m'en fous, j'y vais quand même. C'est loin, une salle de basket à Liers. La salle est sombre, elle résonne et il y fait froid. Il y a une petite dizaine de nanas comme moi, venues pour voir ce qu'elles valent. Quelques membres de l'équipe des HWM nous accueillent. Macha, l'une des plus anciennes ; Arno, le coach de l'équipe ; il y a aussi Ninon, Charlotte... Le recrutement est simple : on s'échauffe en baskets (courses, abdos) puis on nous prête rollers et protections et on fait des tours sur le « track » (la piste de jeu circulaire, délimitée au sol par des contours au gaffer noir). Après l'heure d'essai, les conditions des cours sont données : deux fois la semaine, deux heures par entraînement, ici même. Je ne sais pas freiner et tourner me demande du courage, mais ils m'acceptent. On est nombreuses dans le même cas : Clémentine, Corentine, Nadège, Mélissa... Pas de crainte à avoir, ça fait partie du

travail : l'entrée dans l'équipe n'est effective qu'après avoir passé un certain nombre d'épreuves. Rebaptisées les « Fresh Meat » (la viande fraîche), il nous faut d'abord apprendre à tomber, se retourner, rouler vite, slalomer, sauter, expulser l'autre, la bloquer, jammer... Un langage bientôt familier et un syllabus de règles comme livre de chevet : cela constitue nos M.S., nos « Minimum Skills » – compétences minimales, théoriques et pratiques, nécessaires pour jouer sur le terrain.

Ninon et Macha nous donnent les dernières infos tandis que portes à battants grincent. Des nanas qui rient, s'interpellent, emplissent le lieu. Elles ont toutes un sac de sport imposant. Parfois, un casque y est accroché. Elles sont nombreuses. Ça s'agite. Des mecs arrivent aussi. À ma grande surprise, de nombreux hommes gravitent autour (arbitres, coach...) de ce sport essentiellement féminin – même s'il ne l'a pas toujours été –, et les équipes

masculines se multiplient, comme celle des Vi'Kings de Liège dont Arno fait partie. On parle alors de roller derby masculin ou de roller merby. L'équipe des HWM joue en rouge. Des tattoos se dévoilent sur des jambes *enshortées*. Des cheveux rasés sur le côté, des casques customisés, des cheveux colorés, quelques piercings. Des fluettes, des musclées. Un match amical – *scrimmage* – avait été organisé à la suite de la journée de recrutement : on va pouvoir se faire une idée plus précise de ce qui nous attend et nous familiariser avec ce sport. Il oppose l'équipe des HWM (Liège) à celle des Rolling Candies (Amiens) qui ont spécialement fait le déplacement. Les heurts sont francs, rudes, le match est impressionnant, les coups de sifflets retentissent, notant les débuts/fins de jam et les fautes en tout genre. La piste bout, agitée entre arbitres, coach et joueuses. Assise sur le banc des spectateurs, avec quelques autres curieux, je n'y comprends rien, mais je souris : un petit patin dans ma tête me dit que je vais aimer ce sport...



Marion dit Macha, 25 ans

Métier ancienne tatoueuse, aujourd'hui intérimaire archivistique pour le traçage animal | Equipe «Les Holy Wheels Menace», équipe de Liège créée en 2010 dont Macha fait partie depuis 2012 | Spécialité Jammeuse affrontée | Derby Name «Hell Freyja» | Blessures tendinite / entorse | Phrase fétiche Dépasses toi toi-même. Si tu le fais pas pour toi, fais-le au moins pour ton équipe.

Brutale époque

Aux parents et amis ignorants, je tente d'expliquer le sport que j'exerce depuis peu : sorte de hockey sur roues ? Ou genre de rugby sur patins... sans balle. Euh... catch de furies ? Après trois mois de Roller derby, séduite par cette pratique, c'est la formule d'Arno qui me paraît la plus lumineuse : « sport de contact sur patins » ! Bien sûr !

Pour faire simple, malgré des règles nombreuses et complexes, il consiste à opposer deux équipes de cinq joueuses sur une piste plate et ovale. Dans chaque équipe, une jammeuse et quatre bloqueuses, dont un pivot. Chaque manche se compose de mi-temps de 30 minutes, formées par des rounds – jams – de deux minutes, durant lesquelles les attaquantes de chaque équipe – les « jammeuses », reconnaissables à leur bonnet à étoile par-dessus le casque

– ont pour objectif de dépasser les « bloqueuses » regroupées en « pack ». À chaque fille de l'équipe adverse doublée, un point est remporté.

Happy Derby Year ! Il y a quatre-vingts ans, le roller derby naissait. À l'origine, il y a des courses d'endurance en patins en Amérique du Nord. Le 13 août 1935, Leo A. Seltzer, promoteur sportif, décide d'organiser un marathon sur rollers réunissant des couples prêts à parcourir des distances égales à celles reliant San Diego à New York City, le tout sur des pistes circulaires. Façon *On achève bien les chevaux*, à l'époque de la grande Dépression, les vainqueurs remportent la mise. Les fins de spectacle échauffent souvent les esprits et les dames se bastonnent avec tant de passion qu'elles en viennent à créer le show. Le public s'enthousiasme devant ces bagarres de femmes. Seltzer sent le bon filon. En 1937, aidé du sportif Damon Ruynon, il finalise les règles du Roller Derby, et un jeu plus structuré se dessine. Il devient un sport d'équipe caractérisé par une course où tous les contacts sont permis. Le sport de contact naît, devient féminin, et le spectacle commence. Sorte de catch en roller, les maîtres-mots sont vitesse et expulsions violentes entre les participantes. Voilà une pratique où la joueuse est regardée, soutenue, en pleine rage de vaincre et faisant la loi sur la piste. Le Roller Derby continue de se développer ainsi, à la croisée du patin à roulettes et de la lutte professionnelle. L'âge d'or débute en 1940 et se poursuit jusque dans les années 1970. Puis, c'est le déclin. Mue par une envie d'images de cette époque, je tombe sur des vidéos noir et blanc de la dernière grande icône : la bagarreuse Ann Calvello dont la carrière s'étend de 1948 à 1968. Véritable vedette, elle élimine ses adversaires en frappant, poussant, tirant les cheveux, et additionne à son palmarès pas moins de douze fractures du nez ! Pas de pitié pour les autres : c'est une catcheuse en short sur patins et la foule acclame !

Tombant dans l'oubli jusqu'en 2001, ce sport refait surface à Austin, au Texas, où une trentaine de filles sont invitées à se rassembler pour participer à un événement Roller Derby dans une mouvance punk rock et à créer une fois de plus le show. À cette époque, les règles sont encore floues, et tiennent davantage du Roller Derby dit « Renegade » : une pratique où la jammeuse doit dépasser l'équipe adverse, et où nulle ne peut sortir de piste. À part ça, pas de précisions, pas d'interdits, tous les coups sont permis. Puis, deux genres se dessinent : le Flattrack (sur piste circulaire plate – celui pratiqué dans la plupart des cas aujourd'hui) et le Bankedtrack (sur piste circulaire inclinée). Les joueuses texanes n'en restent pas là : elles prennent leur sport en mains et décident de se fédérer pour créer la première équipe de Roller Derby, baptisée les « Texas Roller Girls ». Cette fois-ci, les femmes ont pris le pouvoir et se sont appropriées ce sport qu'elles vont défendre. Grâce à elles naît la fédération officielle de Roller Derby, celle sur laquelle toutes les autres ligues s'appuie-

ront désormais, et qui se charge entre autre de définir le règlement : le Women's Flat Track Derby Association (WFTDA).

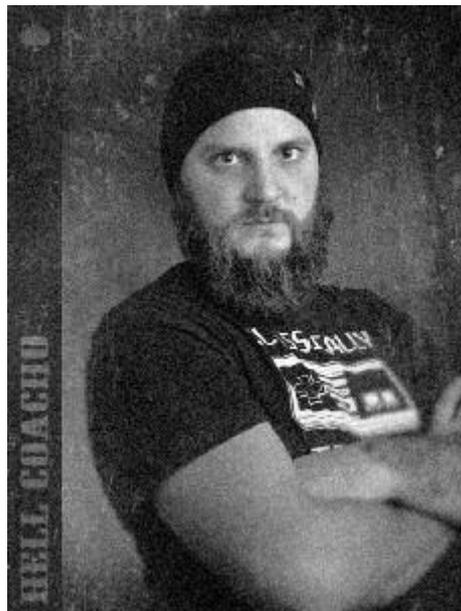
« C'est fait pour toi »

C'est ce que mon demi-frère m'a déclaré lorsque je lui ai annoncé ma nouvelle passion. Je me demande encore ce qu'il voulait dire. Si le Roller Derby n'exige pas un physique particulier, il faut néanmoins de l'entraînement, de la rigueur, et « si tout le monde peut faire ce sport, ce sport n'est pas fait pour tout le monde », affirme Arno. Car à la fin, le travail seul permettra d'obtenir ses M.S, d'entrer dans l'équipe et de jouer. Avant de commencer à pratiquer en terrain, la première chose à laquelle il faut s'initier, c'est la chute. La persévérance est essentielle, au minimum trois à six mois d'apprentissage est nécessaire avant de

monter sur le track, où « personne ne te fait de cadeau », où « tu ne peux pas te reposer ». Avant de réussir des retournements en patins, je suis tombée si souvent que « l'important, c'est se relever » est devenue ma phrase fétiche. Quant à Clémentine, autre *freshmeat*, je me souviens encore des photos de bleus sur ses bras, qu'elle partageait en fin d'entraînement. Si le sport peut paraître violent, « il y a des règles pour ne pas que ça devienne une boucherie », rassure Macha. « Le spectaculaire des chutes vient du fait que c'est un sport toujours en mouvement, sur rollers. Donc, lorsque tu tombes, tu tombes sur plusieurs mètres. Mais en réalité ce n'est pas si grave. » Plus de bleus que de peur.

Entraînement, endurance, mais également stratégie et tactique sont de rigueur. Macha insiste : « C'est un sport qui demande plus de force de caractère que de force physique. Il faut repousser ses limites, pour tenir tête, et rester en tête. » Et si le roller derby m'a tellement enthousiasmée, c'est que c'est un sport d'équipe, où il faut pouvoir compter les unes sur les autres, et où la jammeuse n'est rien sans les bloqueuses. Force et muscles, filles hargneuses heureuses, technique et tactique : voilà les ingrédients d'un sport passionnant.

Il s'agit aussi d'une pratique dépassant les clichés qu'on veut lui associer. Sur la piste, tous les styles sont présents, petits ou grands gabarits, corps tatoués ou peau vierge, cheveux colorés, rasés, ou coupes plus classiques. Chacun y trouvant sa place. Le « Do It Yourself » y a une forte influence, car tous les participants doivent s'y mettre pour faire exister la pratique. Je suis surprise et admirative devant tant d'investissement personnel, une impressionnante organisation intra-club. Ma boîte mail et mon groupe » » »



Arno, 35 ans

Métier graphiste, musicien | Equipe "Les Holy Wheels Menace" [coach], "Les Vi-Kings" [joueur] équipe hommes de Liège, créée en septembre 2014 | Spécialité coach & joueur | Derby Name : [HWM] "Hell Coacho" [Vi-Kings] "Tracknar Lodbrock" | Blessures aucune | Phrase fétiche Sors toi les doigts du cul



facebook s'emplissent d'informations en tout genre, de questionnaires judicieux, de demandes efficaces. Tout cela participe au bon fonctionnement de l'asbl Roller Derby de Liège. Les équipes travaillent dur pour trouver des espaces d'entraînement dignes de ce nom, et c'est pareil ailleurs en Wallonie. Avant, c'étaient des endroits moins appropriés, comme la patinoire de Jambes, le parking de Belle-Île, ou une salle d'école... Ce n'est qu'il y a deux ans que les *HWM* ont pu investir la salle de Liers pour s'entraîner avec régularité. Une hargne d'autant plus forte résulte de cet investissement et, pour les joueuses : « Lorsqu'on a tout organisé, qu'on a invité nos amis, on est fières et on veut gagner ! »

En tant que *freshmeat*, je suis invitée à soutenir et aider les *HWM* dès que des rencontres s'organisent. Mai est l'apothéose de mes mois d'entraînement : je vais assister à mon premier vrai match, celui où les points seront enregistrés pour mettre à jour le classement des équipes. Celui où ça ne rigole plus. Enfin, toujours un peu, mais moins. Celui où les enjeux sont plus hauts. Aussi parce que, cette fois-ci, nous sommes à domicile, que les amis seront présents, qu'il faut accueillir dans les règles les *Switchblade* de Lille qui ont fait le déplacement en bus. Nous nous rendons au hall omnisport de Beyne-Heusay pour tout organiser. Sept arbitres – c'est un minimum – sont invités pour l'occasion. Un vrai match, quoi ! Je suis désignée « track doctor » : les joueuses sont si acharnées et sortent de pistes si fréquemment que mon rôle consiste à remettre du gaffer au sol en cas de piste dégradée.

Les *Switchblade* arrivent dans une ambiance chaleureuse avant de passer aux choses sérieuses. Elles s'échauffent puis partent s'équiper : patins, brassards, protections, casques, dentiers, mais aussi mini-short, rouge à lèvres, maquillage, tenue d'équipe.

Je découvre l'excentricité et le folklore du Roller Derby. Avant le coup de sifflet initial, chaque équipe défile sur le track au rythme de sa musique totem. Les *Switchblade* ont un drapeau noir qu'elles agitent fièrement et des vestes en jean de rockeuses. La speakerine crie leur « derby name » au micro, et toutes sont acclamées par un public enthousiaste. Le « derby name », sorte de pseudo de chaque joueuse de l'équipe, est choisi en fonction de sa personnalité, d'un trait de caractère, de son physique, d'une spécificité de jeu... À la joueuse ou à l'équipe de le choisir. Souvent à consonnance anglaise, parfois un jeu de mots : « Brûle la gomme », « Polly rocket », « Acid blondie », « Denfer ». Ce nom invite à trouver la force de s'élancer et de se battre contre l'adversaire, d'incarner son propre personnage, voire à être quelqu'un d'autre. Avec sa mythologie fortement influencée par la mode rockabilly et punk, le Roller Derby est une subculture underground.

L'introduction des équipes se termine et le match peut commencer. Les *HWM*, en infériorité numérique par rapport aux Lilloises, doivent redoubler de prudence : moins de joueuses signifie moins de roulements et une fatigue accrue. Le roller derby nécessite au minimum sept filles dans chaque équipe, mais elles peuvent être jusqu'à quatorze. Au regard de l'intensité des jams, avec cinq joueuses sur le terrain, une équipe peut mieux reprendre son souffle et utiliser différentes stratégies si ses participantes sont plus nombreuses. Et pourtant, les *HWM* tiennent bon. Elles utilisent leur fluidité et se faufilent entre les adversaires. Elles usent de belles techniques, esquivent et finalement obtiennent un score de 187 contre 167 ! Ravies, les deux équipes se félicitent et s'invitent à boire des coups. Lille repart dans son bus, Liège rentre épuisée. La rencontre était belle et riche. Singulière aussi.

America VS Europe – La débrouille en Wallifornie

Arrivée en Europe seulement en 2005, l'Amérique a dix ans d'avance dans sa pratique du Roller Derby (en 2010, quatre cents ligues étaient recensées aux USA). Ici, en Wallonie, les asbl se créent mais le sport repose fortement sur la débrouillardise de chacun-e.

Tout le contraire des Etats-Unis, où la pratique devient de plus en plus élitiste, plus professionnelle, laissant petit à petit le folklore disparaître. L'excentricité s'efface, les mini-shorts sont bannis et remplacés par des caleçons noirs moulants uniformes. Parfois, même les « derby names » ne trouvent plus leur place. Seuls les numéros des joueuses restent, sans aucune originalité. Peu à peu, ce qui constitue la spécificité du Roller Derby est englouti par le challenge sportif. Heureusement, les Wallonnes résistent et s'inventent de leur côté, avec leurs propres références. Le Roller Derby wallifornien est un sport d'acharné-es, suivant les règles sans trop se prendre au sérieux.

Après deux mois d'interruption estivale, je reprends avec hâte le chemin de Liers où, patins enfilés et consignes en tête, j'espère obtenir mes M.S. théoriques. Je me languis, peur sous protection, de jouer mon premier match en tant que membre des *HWM*. Mes ami-e-s sont déjà en attente, banderoles prêtes, pour me soutenir dans ce sport bouillonnant. Il me tarde de faire chauffer les roues, pour réveiller mes patins poussiéreux d'un bel été sur plage et planches de bois. Pour retrouver et poursuivre mon investissement dans cette pratique amateur, passionnée, enragée et gagnante, retrouver les plaisirs des regroupements et de la communauté.

Sport, équipe, valeurs, show, fierté, organisation et union. Roller Derby, mon amour.

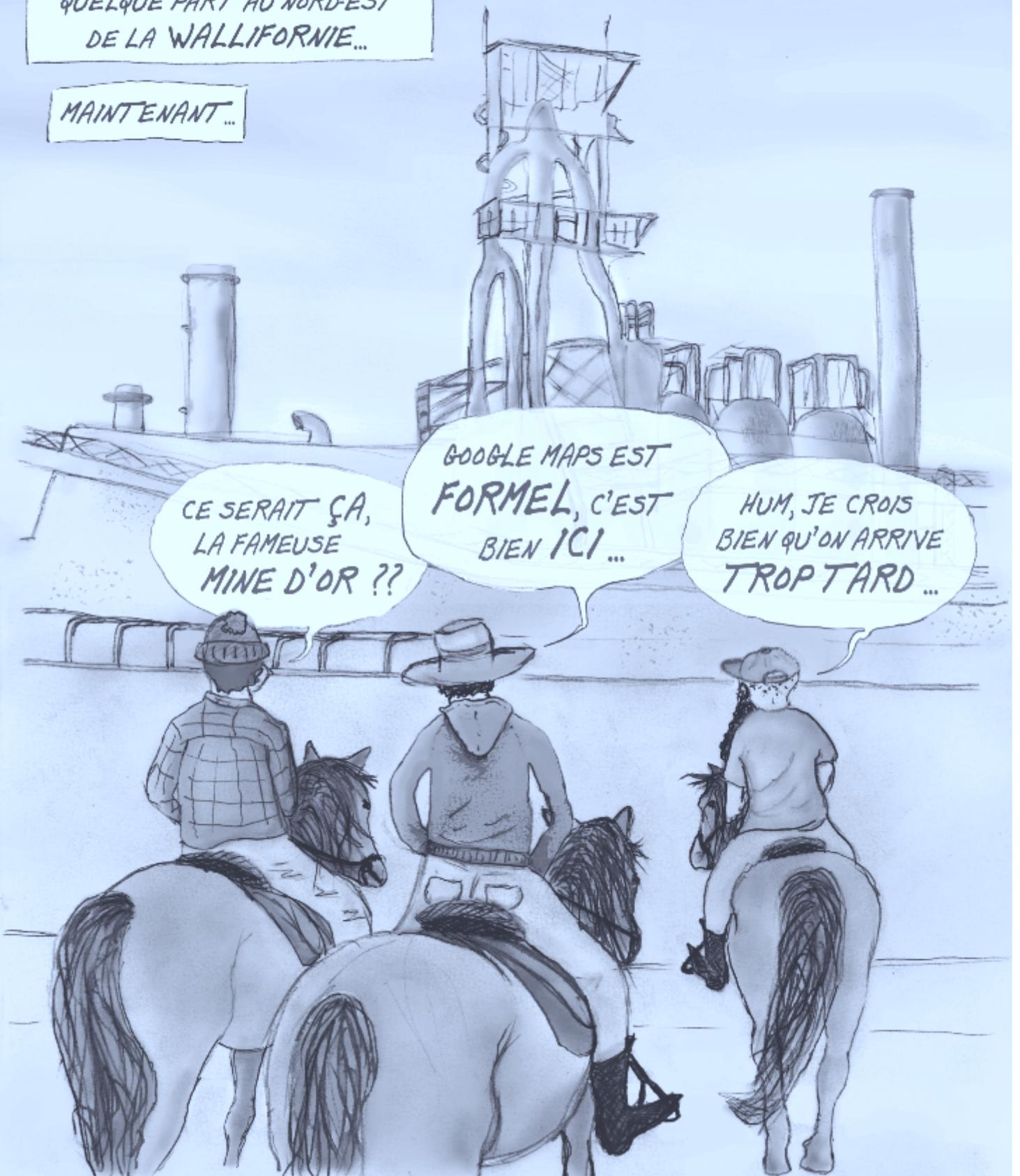
UNE VALLÉE PERDUE BALAYÉE
PAR LE VENT DU DÉSERT,
QUELQUE PART AU NORD-EST
DE LA WALLIFORNIE...

MAINTENANT...

CE SERAIT ÇA,
LA FAMEUSE
MINE D'OR ??

GOOGLE MAPS EST
FORMEL, C'EST
BIEN ICI ...

HUM, JE CROIS
BIEN QU'ON ARRIVE
TROP TARD ...





La Trilogie Herstalienne

Episode I : les espaces fantômes

Que pourrait motiver un voyageur à visiter Herstal ? Un œil sur la page « historique » du site de la ville suffit à se convaincre que, dans ce coin des bords de Meuse wallons, on ne se conçoit que comme laborieux. C'est le genre de commune où il y avait, jusqu'au 19^e siècle, plein de champs où on cultivait le houblon et puis des vergers ; ensuite, il y a plus d'usines, jusque dans les années 70'. Aujourd'hui, le territoire est en pleine revitalisation urbaine. Largement de quoi se remplir un carnet de voyage, en trois épisodes ! Voici le premier.

Luca Piddu | Photographie Sabina Sebastiani

Je n'avais jamais mis les pieds à Herstal. Mes escapades dans la région liégeoise ne s'étaient résumées qu'au centre-ville et à de brefs passages à Sclessin. Pourtant, c'est là, juste au nord-est de Liège, en suivant la Meuse, que je devais me rendre. Oh, j'avais bien entendu des choses sur le fief de Daerden fils : une loi obligeait les grandes surfaces à donner leur surplus aux nécessiteux ; le PTB y avait une force politique inégalée dans la région ; le centre-ville connaissait d'importants changements urbanistiques. Ah oui, et la FN, évidemment. Ça, je connaissais. La raison qui m'amenait ne concernait aucun de ces thèmes, et pourtant, avait un rapport étroit avec chacun d'eux. J'étais venu pour filmer des endroits qui n'en sont peut-être pas. Vidéaste amateur, et cadreur professionnel, je désirais capturer, ici, l'essence de ce que le sociologue Marc Augé appelle le non-lieu. Par opposition au lieu – espace de rencontre et de socialisation – le non-lieu se veut anonyme, peu propice à l'échange. C'est là où l'homme n'habite pas, ne s'approprie pas l'espace.

Produits d'une certaine modernité, ils n'existent que par la relation utilitaire et consumériste qu'ils entretiennent avec les personnes les parcourant. Il y a quelque chose de désincarné, de profondément vide, dans ces endroits : ça me donnait envie de le saisir sur mon appareil 5D, même si je ne savais pas encore exactement de quoi il s'agissait. « Mon vieux, si tu vas un jour à Herstal, tu verras ce que je veux dire. On a des kilomètres carrés d'endroits qui ne servent foutrement à rien », m'avait glissé Jean-Mi, un collègue à l'accent liégeois marqué, originaire de la « banlieue », comme il disait, alors que nous discutons de la désertion de certains centres commerciaux.

J'arrivai au centre-ville vers 10h. La place communale, composée des places Jean Jaurès et Camille Lemonnier, me semblait une bonne case départ, étant donné son récent lifting. Peuplée en début et en fin de journée par des gens de tous âges, cannes et poussettes se côtoyant, la place est parfois quasi déserte, juste foulée par quelques gamins jouant au football en slash et deux ou trois ados la clope au bec. Surplombant la place, sur une butte, j'aperçus la chapelle Saint-Lambert, aussi appelée Saint-Omérus, surnom herstalien de Saint Erasme. La présence de cet édifice tranchait complètement avec la modernisation façon station balnéaire de la place. Pour peu, et avec le concours de ces jours d'été grisâtre

« La place est parfois quasi déserte, juste foulée par quelques gamins jouant au football en slash et deux ou trois ados clope au bec. »

bien belges, on se serait cru dans un de ces patelins de la côte flamande familiers à mon enfance. Et puis, face à l'esplanade, l'immensité et l'étrangeté architecturale, dans les démesures des projets liégeois, du nouveau centre administratif. Alvéolé de verdure, la construction devrait accueillir, dès septembre, le personnel bourdonnant de quasi tous les services de l'administration communale et du CPAS réunis. Non loin, une dépanneuse s'affairait à enlever une Golf : Interdiction de se garer dans certaines zones de la place, devenue semi-piétonne. Oui, semi-piétonne : l'apparence d'un piétonnier mais les véhicules y sont autorisés ! À d'autres endroits, le stationnement est limité à 15 minutes, afin, selon les dires des

autorités, de favoriser le mouvement. Mais qu'a-t-on le temps de faire en 15 minutes ?

« Même pas le temps de boire un café », plaisanta le client d'un bar de la place, le Romantic, alors que je m'installais à la terrasse. La plupart des voitures venaient de la rue Laixheu, mic-mac de commerces en tout genre et de restaurations. Les nightshops aux façades bordéliques se mêlaient avec les petits établissements italiens, kebabs, banques et autres magasins de détails dont les façades semblaient être figées dans les années 90. En balayant la rue du regard, on pouvait également identifier le « Wok Hong Hong », précédé par son imposante arche chinoise flanquée de deux lions en pierre, d'un kitsch calculé, quasi mathématique. Ce

dernier espace, vaste et inutilisé si ce n'est pour donner une impression imposante, me paraissait assez curieux. Du reste, la plupart des lieux, ici au centre, sont typiques de vrais « lieux » d'interaction entre habitants, en particulier les cafés, en nombre important : le Jaurès, le Bar à Gugu, la Boussole, le Postillon, le Jordan, le Romantic. En payant mon cappuccino, un type à la moustache clairesemée et aux lunettes carrées fit démarquer sa Vespa blanc-cassé, dont le siège arborait les couleurs du drapeau italien. Un cliché que je vis comme un signe : il était temps pour moi aussi de décoller et d'arpenter d'autres rues.

En m'éloignant du centre, j'en vins à parcourir les quais du canal Albert, en face de l'île Monsin. De l'herbe, le ravel déserté, les embarcations silencieuses accostées, et c'était à peu près tout sur plus d'un kilomètre de rive. Je laissai ma caméra tourner un moment, puis la braquai sur la statue d'Albert 1^{er}. Cette énorme sculpture faisait office de proue, le visage tourné vers Liège. Lorsque je pénétrais dans le mémorial

Albert Ier, descendant les marches menant à la pointe de l'île, rien ne laisse soupçonner une activité fluviale intense. J'avais l'impression d'être sur la tombe silencieuse du roi (le mémorial avait effectivement été bâti en son honneur), mais peut-être aussi sur celle de l'industrie wallonne, ou de ses travailleurs. Une fresque de pierre, colossale, dépeignait schématiquement le tracé du cours d'eau, tandis que, de part et d'autre, deux statues d'ouvriers se dressaient, symbolisant Anvers et Liège, le Débardeur et le Puddleur. Torses nus, fiers, juxtés par les silhouettes taillées des usines et du port, ils me surplombaient. Le Puddleur posait ses mains sur un marteau comme sur le pommeau de son épée un chevalier.

Quelque chose d'impressionnant mais aussi de peiné dans ses yeux vides et sa posture fière. Quasiment pas d'âmes qui vivent – sauf à la nuit tombée, paraît-il – sur cette partie de l'île. Juste un homme semblant regarder une péniche remonter le cours de l'eau... Du reste, les énormes ponts par dessus les flots, les hangars vides, les carrières vétustes m'imprégnaient d'une impression de territoires fantômes, capturées par mon objectif.

Dernier point de passage, le zoning commercial à la sortie de l'autoroute. Grande

étendue sans charme, mais comportant son lot de mouvement, balai incessant de voitures. Pourtant, je ne parvenais pas à me dégager de la sensation d'être resté dans un lieu où ne « vit » pas, si ce n'est que pour une relation superficielle et individualiste avec son voisin de consommation.

J'avais eu l'idée de poser mon appareil ici en visitant l'exposition photo de Michel Couturier. Ce Bruxellois avait pris des clichés d'une pléthore de parkings de centres

prochaient de leur automobile, larges sourires aux lèvres. « Alors mamie, ça t'a plu? » Le point rouge toujours actif sur l'écran, je capturerai, dans ce parking gris sous un ciel plus gris encore, ce moment somme toute banal. Et oui, forcément, il y aura toujours des relations sociales de tout type pour peu que des humains se rencontrent, même si l'architecture, la conception même du (non)-lieu, favorise l'inverse. Cette scène, pourtant, me semblait indistincte de milliers d'autres.

« En m'éloignant du centre, j'en vins à parcourir les quais du canal Albert, en face de l'île Monsin. De l'herbe, le ravel déserté, les embarcations silencieuses accostées, et c'était à un peu près tout sur plus d'un kilomètre de rive. »

Alors, ce que je filmais réellement depuis quelques heures me frappa : c'était l'anonymat des lieux, reflétant celui des ombres humaines le traversant. Ces endroits n'étaient pas propres à une ville ou un pays en particulier : une photo

aurait pu être prise ici et aller rejoindre l'exposition de Couturier sans autre distinction quant à son origine. Oui, il y avait un point commun avec la nouvelle place communale ou avec les rives abandonnées : ça donne l'impression d'une identité en kit, reproductible à l'infini, sur toute la surface du globe.

commerciaux. Tous ternes, cadrés de la même façon, dont l'horizon monotone est juste interrompu par la verticalité des poteaux. Le photographe disait se sentir mal à l'aise dans ces lieux et je l'avais entendu dire à la radio qu'il y voyait « la quintessence de notre espace public. C'était là qu'il se passait quelque chose d'important dans notre civilisation, dans notre rapport à la vie ».

Alors que j'allais remballer mon matériel, une scène attira mon attention : une mère accompagnée de ses deux enfants et d'une grand-mère, le caddie presque rempli, ap-







La Mine du Roi Sans Tête

Deuxième partie

Résumons-nous : hiver 1877, une redoutable tempête de neige s'abat sur les Black Hills. Trois cow-boys s'efforcent de traverser les montagnes avec leurs montures chargées d'or. Ils ne le savent pas encore, mais ils ne sont pas seuls.

Le bivouac

« Saviez-vous que les arbres parlent ? Ils le font pourtant ! Ils se parlent entre eux et vous parleront si vous écoutez. L'ennui avec les Blancs, c'est qu'ils n'écourent pas ! Ils n'ont jamais écouté les Indiens, aussi je suppose qu'ils n'écouteront pas non plus les autres voix de la nature. Pourtant, les arbres m'ont beaucoup appris : tantôt sur le temps, tantôt sur les animaux, tantôt sur le Grand Esprit. »

Tatanga Mani (ou Walking Buffalo), Indien Stony

À l'aube, le vent et la neige ont cessé, mais les rayons du soleil peinent à franchir l'épaisseur du brouillard. Pour nos trois gars, c'est une bonne chose, ils peuvent allumer un feu sans se faire repérer. Bobby Lee part ramasser du bois mort, tandis qu'Ham de Wever dispose le cercle de pierres où ils cuiront leurs galettes de maïs, leurs haricots en conserve et ce jus de chaussette qu'ils appellent « café ». Charles Mitchells, lui, s'occupe des chevaux et des précieuses sacoches...

Quand il revient avec le bois, Bobby déclare : « J'ai vu un truc bizarre ! »

- Quoi ? lui demande Ham
- Dans les arbres, il y a des pleins d'Indiens morts emballés dans des peaux de bêtes.
- Dans les arbres, hmmm... un cimetière sioux...

« Surtout ne touchez à rien ! », dit Ham, quand il remarque les scalps qui dépassent d'une poche de Bobby. « Comme si tu n'étais pas assez riche, Bobby. T'es vraiment trop con ! » L'autre se marre. Ce sont des durs à cuire, ils ont trahi, violé, massacré tant de gens qu'ils ne vont certainement pas s'affoler pour une profanation de quelques osuaires indiens...

Plus tard, rassasiés et presque dégelés, Bobby s'endort comme une masse et De Wever bourre sa pipe tandis que Mitchells mâchouille nerveusement son cigare. Le « boss » maintient le cap de son indéfectible mauvaise humeur en s'imbibant

de bourbon. « Quand va-t-on quitter ces foutues montagnes, Ham ? » qu'il demande, maussade. L'autre tire une longue bouffée à son brûle-gueule et hoche la tête : « Ok ! Avec cette putain de tempête, j'ai perdu la piste. Mais comme le terrain descend vers l'est, je pense qu'on a dépassé le pic d'Harney et qu'il nous reste, tout au plus, un mile ou deux pour arriver à la rivière d'*Iron Creek*... Après, c'est un jeu d'enfant pour rejoindre la plaine !

– Un jeu d'enfant ? Tu te fous de ma gueule ? Tu ne sais même pas où on est ! Un jeu d'enfant ? Alors qu'on est en plein cimetière indien, qu'on a probablement les guerriers des sept tribus sioux à nos fesses et que nos bourrins sont plus morts que vifs. J'ai pas le coeur à jouer, Ham !

– Relax, patron, relax ! Les chevaux tiendront bien jusqu'à Keystone. Et là, on pourra les échanger contre de jolis dadas tout frais ! Quant aux Peaux-Rouges... » Mais l'ex-shérif de Deadwood n'a pas le temps de terminer sa phrase. Soudain, une voix surgit du brouillard et ordonne : « Pas un geste ou je tire ! »

Un siècle plus tôt : « La débâcle française ! »

« Nous le savons : la terre n'appartient pas à l'homme, c'est l'homme qui appartient à la terre.

Nous le savons : toutes choses sont liées. Tout ce qui arrive à la terre arrive aux fils de la terre.

L'homme n'a pas tissé la toile de la vie, il n'est qu'un fil de tissu. Tout ce qu'il fait à la toile, il le fait à lui-même. »

Chef Seattle indien Duwamish

Conséquence de la Guerre de Sept-ans et puis de celle de l'Indépendance américaine, la France a perdu une grande partie de son empire colonial. À l'ouest de la défunte Nouvelle-France, des soldats en déroute de l'armée de Montcalm, des déserteurs des troupes de Rochambeau et de Lafayette, des familles de migrants, des Acadiens... s'en vont grossir les rangs des réfugiés autochtones, anciens alliés algonquins, hurons, montagnais... qui fuient vers le couchant, l'avancée inexorable des Britanniques... des Américains... des réserves... de la civilisation.

C'est ainsi qu'un ancien officier du génie français, le Chevalier Donatien de Laze, aboutit dans les régions inexplorées des Paha Sapa (Black Hills en langue Lakota). Très vite, il se fait adopter par une tribu du clan des *Hunkpapas* et vit comme un véritable Indien même si, fidèle au royaume de France, toute sa vie durant, il ne rêve que de revanche contre l'Anglais.

Aussi, lorsqu'il découvre de l'or dans la montagne, le chevalier-soldat est prompt à se convertir en chevalier-mineur. Avec un courage et un zèle inouïs, jour après jour, mois après mois, année après année, il se met à extraire et à théosauriser le précieux métal. Il caresse l'idée qu'un jour, il pourra transmuier son trésor en matériel militaire et en armée de mercenaires pour la reconquête de l'Amérique du Nord. Pour la grandeur de la France !

Le roi sans tête

« Ils nous ont fait beaucoup de promesses, plus que je ne puis me rappeler, mais ils n'en ont jamais tenu qu'une : ils avaient promis de prendre notre terre, et ils l'ont prise. »

Chef Red Cloud indien Oglala

Les Natifs l'observent perplexes et amusés. S'ils le laissent piocher leur terre sacrée et amasser les pierres dorées autant qu'il le souhaite, c'est que pour eux, celles-ci ne valent pas grand-chose et qu'ils apprécient et respectent la douce folie de ce « visage pâle » qui, sans relâche, le pousse à creuser la terre-mère et à trier, à ranger, à empiler, à collectionner d'innombrables monticules de petits cailloux jaunes.

Un jour, un missionnaire blanc qui passe par là raconte au chevalier et à ses hôtes ce qu'il est advenu de la France et de son roi décapité. Depuis lors, la folie de Donatien prend un caractère plus aigu, plus obsessionnel, plus désespéré, et c'est sans but désormais qu'il fore ses mines et entasse son magot. Il le fera jusqu'à sa mort au début de l'année 1803, heureux d'ignorer la dernière lâcheté de la Métropole et la revente de la Louisiane aux États-Unis par le Consul Bonaparte.

Non, le Chevalier Donatien de Laze n'a pas reconquis l'Amérique ni rendu son lustre et sa grandeur à la France. Mais une légende est née, qui traverse tout le continent et tout le XIX^{ème} siècle, qui parle de ces montagnes mystérieuses qu'aurait découvert un roi exotique et de ce prodigieux trésor qu'il y aurait laissé. Tous les cow-boys qui s'aventurent au-delà de la frontière ouest ont entendu raconter l'histoire de la fabuleuse « mine du roi sans tête » !

Hiver 1877 : Des retrouvailles improbables

« Un vieil Indien explique à son petit fils que chacun de nous a en lui deux loups qui se livrent bataille.

Le premier loup représente la sérénité, l'amour et la gentillesse.

Le second loup représente la peur, l'avidité et la haine.

« Lequel des deux loups gagne ? » demande l'enfant,

« Celui que l'on nourrit » répond le grand-père. »

Sagesse Amérindienne

La voix répète : « Pas un geste ou je tire ! » De Wever esquisse un mouvement vers son six-coups mais une balle siffle à son oreille. « Mains en l'air, faites pas les cons ! » « Une voix de femme ? » Brutalement tiré de son sommeil, Bobby Lee tente le geste de légende, vous savez ? Celui qui proclame : « Je suis le tireur le plus rapide de l'ouest ! » Pourtant, à peine a-t-il extrait l'arme de son holster que l'écho d'une seconde détonation résonne dans les montagnes. Son pétard valdingue dans la neige qui se macule de sang. Junior ouvre la bouche comme s'il voulait exprimer sa surprise, faire part de sa réprobation, mais c'est difficile de trouver les mots justes avec une balle logée entre les deux yeux ! Il rend son dernier souffle. Son meurtrier – une meurtrière en vérité – sort de la brume, le colt fumant.

Ham la reconnaît illico ! Cette fille est une de ses « danseuses » à Deadwood. Cette fille lui appartient ! « Joly Boobs ! », qu'il s'écrie, « Traîtresse ! Putain ! Salope ! T'es complètement cinglée ! T'avais aucune raison de le buter, ce gamin. » Puis, la mémoire lui revient d'un coup. L'ancien maquereau se rappelle d'avoir battu cette pute à mort, alors ? : « Et puis, tu es, tu es, ... »

– « Morte ? » l'interrompt le joli cadavre d'un baiser à pleine bouche, tendre geste qu'elle corrige aussitôt d'un violent coup de pied entre les jambes de son vieux Jules, avant d'ajouter : « Bobby était une sous-merde, et sa mort ne pourra jamais éponger tous ses crimes, mais toi, je ne veux surtout pas que tu te fasses des idées, si je ne t'ai pas buté tout à l'heure, c'est pas parce que je t'ai raté ou que j'ai eu pitié de toi. C'est juste que toi, je veux t'offrir une mort lente et très douloureuse ! » Elle susurre cette dernière phrase dans son oreille et lui enfonce un poignard dans le ventre. Elle tourne la lame. L'ancien marshall, l'ex-souteneur, la terreur de Deadwood écarquille tout grand ses yeux et se met à crever doucement dans la neige.

– « Calmez-vous, mon enfant », lui enjoint un compagnon qui vient d'apparaître en souriant derrière la meurtrière.

Le nouvel arrivant a largement dépassé la soixantaine, pourtant il n'a l'air ni sénile, ni grabataire. « Veux-tu bien désarmer notre ami et l'attacher à cet arbre que nous puissions retrouver un minimum de quiétude ? » Joly Boobs s'exécute.

Charles Mitchells est perplexe. Une foule de questions l'assaille. Il connaît le nouveau venu, c'est un missionnaire jésuite belge du nom de Pieter-Jan De Smet. Il l'a croisé à plusieurs reprises pendant la guerre de sécession, lorsqu'il servait dans l'armée de Custer. Cet homme est tout sauf un assassin. Il est respecté de tous – politiciens, hommes d'affaires, soldats, colons, Indiens – et il a permis le succès de tant de traités de paix qu'il est considéré par certains comme un saint, par beaucoup comme un héros et par tous comme un brave type. Les indigènes l'appellent affectueusement « soutane noire », et ils disent de lui : « Soutane noire est le seul visage pâle qui n'a pas la langue fourchue... »

Alors ? Que fait ce chrétien modèle, ce parangon de vertu, ce grand sage, auprès de cette poupée vénale de Joly Boobs ? Pourquoi et comment un gars intègre et désintéressé se retrouve-t-il avec une pute sur la piste d'un trésor volé ? Et surtout, comment le père Pieter-Jan De Smet peut-il se ballader dans les Black Hills en 1877 alors qu'il est mort dans le Missouri en 1873 ?

Amusé, le saint-mort considère Charles qui se tourmente : « Vous essayez de comprendre... Vous vous rattachez à cette réalité qui était la vôtre et vous espérez toujours emmener l'or du roi sans-tête hors de ces montagnes et vous enfuir en Europe. Mais c'est trop tard, mon fils, c'est beaucoup trop tard... » Le prêtre retire ses vêtements. La pute l'imite. Complètement nus, ils s'approchent du feu dans lequel il répand quelques poignées d'herbes sacrées. Une fumée aux parfums âcres et doux virevolte vers le ciel. Avec une flûte en cèdre rouge, il joue une mélodie profonde et mélancolique, et nos deux impudiques corybantes se mettent à danser.

La danse du temps !

« Ecoute ou ta langue te rendra sourd ! »

Prière amérindienne.

Charles ne sait plus où il est, ni qui il est. Au seuil de la folie, il est submergé de visions. Un aigle surgit du soleil et pique vers la terre. Une bisonne blanche fume un calumet sacré. Un lièvre bondit vers son terrier. Un torrent se déverse en cataracte dans un bouillonnement d'eau joyeuse. Une tortue sort la tête de sa carapace. Un coyote se moque de tout. Un corbeau croasse, un lynx ricane. L'Indien géant tourne et continue sa danse,

il hurle : « Tatanka Yotanka » et c'est lui, l'homme sacré, le grand chef Sitting Bull !

En une fraction de seconde Charles voit défiler l'histoire du continent et du monde... des troupeaux de bisons suivis des tribus sibériennes traversent le détroit de Béring. Des Vikings accostent à Terre-Neuve, ils y restent un siècle ou deux et puis ils partent. Des Espagnols, des Portugais, des Français, des Anglais, les Blancs avancent sur le continent. La maladie. La guerre. La mort. Avancent. Le scalp d'un enfant rapporte déjà cent louis ! Celui d'un guerrier, le double ! Buffalo Bill met le feu à la plaine et massacre les bisons. Famine. Le chemin de fer coupe le continent en deux. La piste des larmes. Washita. Fetterman. Sand Creek. Little Big Horn. Wounded Knee. À Chicago, deux détectives de l'agence Pinkerton traversent une foule de grévistes sur laquelle l'armée tire. Congo, Chine, Pologne, Rwanda... C'en est trop pour Charles Mitchells qui s'évanouit !

Épilogue : La malédiction

« Mes jeunes gens ne travailleront jamais.

Les hommes qui travaillent ne peuvent rêver. Et la sagesse nous vient des rêves. »

Chef Smohalla indien Sokulls

En septembre 2015, à l'aube, Louis Michel est assis dans sa misérable cuisine. Il essaye de choisir dans l'amoncellement de factures lesquelles sont les plus urgentes, enfin du moins celles qu'il pourra payer. D'une poche de son pantalon glisse un tract politique avec un poing serré dessiné en rouge sur fond noir. « Quelle vie », qu'il pense... « Ah ! Si j'étais riche ! »

Strajk



LES VIEILLES
SALOPES

AKA MOON EN ORBITE ET EN FUSION

Aka Moon, c'est d'abord trois prodiges, incontestés. Fabrizio Cassol au saxophone, Michel Hatzigeorgiou à la basse et Stéphane Galland à la batterie. C'est aussi et surtout, à chaque concert, tous ceux qui les ont vus ne fût-ce qu'une fois sont d'accord, une énergie, une créativité et une jubilation impossibles à décrire. On essaye quand même, interview de son maître d'œuvre à l'appui...

Leur dernier album est sorti il y a quelques mois. Une merveille. Une sorte de miracle, qui à la fois nous fait grimper au septième ciel, par sa grâce, et nous laisse le cul par terre, par sa maîtrise.

Deux albums, en réalité, couplés en un seul double live, mais indépendants l'un de l'autre, résultat sûr de deux expériences distinctes. Deux voyages. Le premier (« Aka Balkan Moon »), comme son nom l'indique, dans la musique balkanique, le second (« AlefBa ») dans le monde arabe.

UN ORATORIO DE LA RUE

« AlefBa » a été enregistré, principalement, en août 2014 dans la cathédrale de Tournai, lors du festival *Les Inattendues* (festival de Wallonie-Hainaut). Il réunit, autour du trio belge, du flûtiste Magic Malik (collaborateur régulier) et du violoniste manouche Tcha Limberger (qui participe aussi au projet balkan), des musiciens et chanteurs venus de Syrie, d'Égypte, d'Irak, de Turquie et du Liban. Ils sont en tout treize sur scène, fusionnant à cœur joie leurs diverses influences.

Présenté par Fabrizio Cassol comme un oratorio de la rue, « AlefBa » n'est pas qu'une aventure musicale. Elle est aussi humaine, sociale, voire politique. « Elle s'inscrit, comme le précise Fabrizio, dans le contexte de mutations que de nombreux pays méditerranéens vivent depuis quelques années. C'est au cœur d'un Caire chaotique et sulfureux que l'idée du titre est née : AlefBa, le A et le B, origine du terme "b.a.-ba", tel un retour aux sources, à la recherche d'un dénominateur commun par lequel les diversités pourraient s'entendre et s'harmoniser. »

« À mon sens, poursuit-il, "AlefBa" met en exergue deux aspects indissociables. D'une part l'expression d'idées sociales et libertaires, un cri qui résonne à chaque instant dans les actualités. De l'autre, la joie festive témoignant de la beauté intemporelle des musiques classiques arabes aux formes souvent extatiques et contemplatives. »

SE FONDRE SANS SE DILUER

« Aka Balkan Moon » a, quant à lui, été enregistré en juin de l'année dernière à Bruxelles, lors de l'ouverture du *festival de Wallonie* dont Fabrizio Cassol était cette année-là l'invité d'honneur. Autour du trio, trois musiciens et une chanteuse bulgares ainsi que le pianiste Fabian Fiorini (considéré par

certaines comme le quatrième Aka tant il a souvent fait partie de la bande).

Presque tous les morceaux, comme c'est habituel (et comme sur « AlefBa »), sont signés Fabrizio Cassol, qui s'est ici inspiré de chants traditionnels bulgares. Ses compositions sonnent comme des standards, intemporels. Cette capacité qu'il a de se fondre, sans se diluer, dans une culture différente n'est pas le moindre de ses talents.

Elle est partagée par les musiciens invités qui parviennent à se fondre sans se diluer dans l'univers pourtant si particulier d'Aka Moon (surtout sur l'album balkan). *On est dans les autres, les autres sont dans nous.* Comme si chacun s'appropriait une culture sans renoncer à la sienne... Car dans cette rencontre, chacun est à l'écoute de l'autre sans que personne ne renie rien de son authenticité (et notamment l'authenticité occidentale d'Aka Moon, à laquelle tient beaucoup Fabrizio). Il est là, le miracle : comment peut-on aussi bien s'entendre ? Comment des artistes venus d'horizons et de cultures musicales aussi différents font-ils pour unir leurs voix si singulières en un concert aussi cohérent ?

Le processus, dialectique, est moins celui d'un dialogue, d'une confrontation (ce qui ne serait déjà pas mal) que celui d'une fusion, qui aboutit, après un patient travail d'ouverture, d'échange, d'enrichissements mutuels, à un nouvel ensemble, inédit, inouï, d'une miraculeuse cohérence. A l'arrivée, cela semble simple, naturel, évident, malgré l'extrême subtilité des arrangements.

C'est à la fois hautement spirituel et franchement jubilatoire... Avec ce mélange, caractéristique d'Aka Moon dans toutes ses aventures, de force et de délicatesse, de rigueur et de passion, de virtuosité et de spontanéité. Stéphane Galland nous disait, en évoquant les « sculptures » qu'il construit à la batterie : « c'est au sein d'Aka Moon que je me sens le plus libre. Le défi est à chaque fois de trouver la plus grande liberté à l'intérieur des structures les plus sophistiquées. »

INVOCATION ET TRANSE

« Une musique complexe, en perpétuelle invention d'elle-même, toute de tensions maintenues et de brèves libérations de frénésie », comme l'écrit un critique inspiré des Inrockuptibles, plaçant le dernier Aka Moon parmi les 10 meilleurs albums « d'invocation et de transe ».

On les suit depuis plus de trente ans, les trois musiciens d'Aka Moon, mais jamais sans doute on avait été aussi immédiatement ébloui par leur talent et leur créativité, aussi intimement convaincu de leur importance, paradoxalement sur deux albums où on les entend, en solistes, assez peu (ils sont particulièrement discrets, presque en retrait, sur « AlefBa »).

Cet état de grâce ne doit rien au hasard. C'est le fruit d'une longue maturation. Qui commence, pour Fabrizio Cassol, par un travail de prospection et la rencontre des musiciens chez eux, en prenant le temps de vivre avec eux et, autant que possible, comme eux. Voyageur (et travailleur) infatigable, Fabrizio est tout sauf un touriste. Aka Moon n'a jamais fait dans l'exotisme. Il ne s'agit ici, en aucun cas, on l'aura compris, de se contenter d'ajouter une touche de couleur locale...

« Si je veux travailler avec un autre musicien, je ne me contente pas de l'appeler. Je vais le voir, voir comment il vit, comment il mange, comment il est avec les autres. Et seulement après, envisager de faire un projet ensemble. Cela prend du temps, il ne faut pas seulement y aller, il faut y retourner. Et la question n'est pas tant, comme j'entendais Don Cherry le dire un jour, avec beaucoup d'insistance, de savoir combien de fois on est allé en Afrique, mais combien de temps on y est resté. »

Fabrizio Cassol est ainsi allé et retourné, des dizaines de fois, en Inde, au Congo, au Mali, au Maghreb, à Cuba et ailleurs, chercher les « graines communes » à toutes ces cultures musicales et à la nôtre. « Nous essayons de nous rapprocher le plus possible de l'origine des choses, d'aller jusqu'où va la mémoire de ces musiciens ou celle qui est transmise par leurs ancêtres. Ensuite nous puisons dans ce que nous avons en commun pour jouer avec eux. »

CHEZ LES PYGMÉES AKA

L'aventure a commencé, il y a 22 ans, par un séjour des trois musiciens en Centrafrique, chez les Pygmées Aka, à qui le groupe doit beaucoup plus que son nom. Après l'expérience, riche et intense mais devenue infructueuse, de Nasa Na (avec le regretté guitariste Pierre Van Dormael), Cassol, Hatzl et Galland étaient à la recherche « d'une nouvelle virginité ». Là-bas, sans intermédiaires, ils veulent tenter d'échapper à la lourdeur des cloisonnements de styles, de cultures, de langages et découvrir une nouvelle signification au mot « musique », pas celle des écoles et des dictionnaires mais celle qui reste connectée aux actes de la vie. Retrouver le naturel du geste créateur, au début de l'humanité, à l'ère du feu... Et tout basculer de l'autre côté.

« Ce voyage a ouvert une nouvelle disponibilité à ce qui transmet oralement », poursuit Fabrizio, pas seulement par écrit. « Recevoir des secrets, savoir comment ils se transmettent, pour peut-être en communiquer soi-même ensuite.

Certains musiciens montent sur scène pour montrer ce qu'ils savent faire. Nous essayons de monter sur scène pour comprendre ce que nous ne savons pas encore faire. Bien entendu, nous préparons beaucoup les concerts mais nous essayons de créer un état de disponibilité maximale. »

Le rôle joué ici est celui de passeur. « C'est un peu comme dans les courses relais. Il n'y a peut-être pas de compétition mais quand les gens se passent le bâton, il faut qu'ils le fassent bien sinon personne n'arrive au bout. Nous devons réfléchir à nous passer des bâtons constamment. »

Cette démarche a aussi des implications politiques. Fabrizio n'hésite pas à parler de responsabilités, et même de missions. « La musique reste pour moi un engagement. C'est le

centre de tout. Je défends le fait d'être engagé et de me rapprocher d'autres artistes engagés. Comment faire de la politique sans faire de la politique, sans être rattaché à une quelconque organisation ? Ce que je fais témoigne de cette attitude. »

D'où une question simple : si ça marche aussi bien sur scène avec Aka Moon, pourquoi est-ce que ça ne marcherait pas aussi bien dans la vie ? Pourquoi ne pourrait-on pas pousser le même waow! dans une salle de concert que dans la rue ? C'est aussi à ce titre que le parcours d'Aka Moon est exemplaire.

CONFIDENTS DES DIEUX

Musicalement, en tout cas, ils mettent tout le monde d'accord. Se hissant progressivement au sommet du jazz européen, ils se sont imposés, naturellement, comme une référence incontournable dans le monde entier pour les amateurs de jazz contemporain.

À New York, parmi les jeunes groupes du jazz le plus pointu, ils sont régulièrement cités, avec dévotion. Pour ces groupes actuels dont les maîtres historiques sont d'ailleurs souvent les mêmes que ceux d'Aka Moon, les trois musiciens belges, chacun à part égale, font l'objet d'un véritable culte. On détortique leurs albums (19 à ce jour, si on compte bien) et on s'abreuve, sur YouTube, de leurs performances filmées. Les plus chanceux les ont vus en live. Les autres en rêvent. Comme ces deux musiciens français d'à peine vingt ans rencontrés cet été au *Festival de Vannes* (au sortir d'un fabuleux concert du collectif transculturel de Keyvan Chemirani, dans lequel officiait Stéphane Galland, avec son énergie, son brio et son sourire habituels) qui buvaient nos paroles comme si l'on était des confidents des dieux, après qu'on leur ait dit qu'on les suivait depuis leurs débuts, les trois Aka, et qu'on avait dû les voir en concert une vingtaine de fois.

Nos albums favoris. Le brut « Rebirth » (1994). Les envoûtants « Ganesh » (1997) et « Invisible Moon » (2001), avec le percussionniste indien Sivaraman – une rencontre décisive pour les trois Aka. Le vertigineux « Guitars » (2002), hommage à Paco de Lucia, à Jimi Hendrix, à John Scofield et à Jaco Pastorius (la principale référence de Michel Hatzl), avec trois guitaristes d'exception : l'Afro-Américain David Gilmore, le Belge Pierre Van Dormael et, surtout, l'Indien Prasana. L'inouï « DJ Big Band » (2010) qui réunit autour du trio pas moins de douze DJ's, dont le brillant Grassoppa, fidèle complice des Aka.

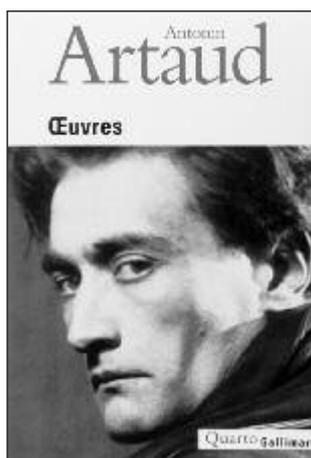
Les projets immédiats du groupe font saliver. Un nouvel Aka, déjà, sortira en octobre. « The Scarlatti Book », avec Fabian Fiorini au piano, transposition et « manipulation » des sonates du sautillant compositeur italien, dont la variété rythmique et harmonique sied bien au langage musical d'Aka Moon.

Pour la rentrée aussi, un album live des explosifs Nasa Na. Enregistré au « Sounds » de la rue de la Tulipe, à Ixelles, au début des années 90, il constituera le premier témoignage sur disque de ce groupe devenu culte.

JEAN-FRANÇOIS WALHAIN

Stas

Commençons par un somptueux ouvrage qui trouvera sa place naturelle sur vos rayons d'art liégeois de la seconde moitié du XXème siècle, **Sur les traces d'Alain Dogue**, une mise en récit de Charles FRANÇOIS, aux Éditions du Plomb dans l'Aile. Le tirage n'est que de quarante exemplaires et s'avère gratuit selon l'humeur de l'auteur ! Si le curieux personnage dont il est question vous intéresse, vous pouvez toujours tenter votre chance en vous informant à cette adresse : charfra@skynet.be. Bien qu'il ne soit plus connu ici que par un petit nombre, Alain D'Hooghe (son patronyme véritable) vient cependant d'avoir droit à un chapitre entier dans la thèse de doctorat d'une nommée Laurence Pen, récemment publiée par l'Université de Rennes, intitulée "Des stratégies obliques" et ayant pour objet une histoire des conceptualismes en Belgique. Cet homme pour le moins singulier fit son « entrée en art » au début des années 70, grâce à une exposition à la défunte Galerie du Croissant d'or à Liège, « Érotic Art & Pop'Art », dont l'affiche marqua sensiblement les esprits, vu qu'elle s'illuminait de la photographie de son visage. En réalité, la salle d'exposition était transformée pour la circonstance en déversoir à ordures contenant poubelles à moitié pleines de cendres, caisse de patates, linge sale éparpillé sur le sol, linge séchant sur un fil tendu, une vieille lessiveuse, une valise portant diverses inscriptions, etc. Aux cimaises, étaient accrochés quelques crapuleux dessins et peintures et quelques gadgets réalisés à l'aide d'objets hétéroclites. (Je me souviens m'être rendu au vernissage avec André Blavier et nous y être conduits de conserve comme de vrais potaches, ce qui généra quelque peu l'ire de l'exposant.) Deux lustres plus tard, dans *L'activité surréaliste en Belgique*, Marcel Mariën écrivit à peu près ce que le public ressentit : « Sous prétexte d'art, voire d'anti-art, l'on songe naturellement tout de suite à l'absurde et consternante postérité de Marcel Duchamp, à ce long fleuve d'ennui dont il a bien involontairement rompu les digues, à l'orée de la première guerre mondiale. Et l'on comprend aussi, à travers son hagiographie calculée, comment elle en vient à justifier toutes les caricatures et la moindre élucubration, grâce au climat frelaté des vernissages transformés en « événements » où, devant le client roi, l'artiste joue le bouffon aux impertinences mesurées. (...) Tout est permis jusqu'à la nausée. (...) Il ne manque plus, au consommateur avisé, que d'installer ses propres ordures, nettoyées et signées, au milieu de son appartement pour « comprendre » une fois pour toutes et se changer en artiste, lui aussi. Tout semble indiquer, au reste, et le marasme énergétique aidant, qu'on n'en est plus très loin. ». Le bougre s'essaya ensuite à l'écriture en publiant à une cinquantaine d'exemplaires un recueil de textes pour le moins affolant, *Alain d'Hooghe est parmi nous*, aux Éditions de ma pine. Un ovni culte ! L'année suivante, son « prototype culinaire » présenté par la galerie Yellow Now défraya assez bien la chronique (*Recettes culinaires pour l'amélioration du rendement de la mécanique automobile*, pour être précis). Son expérience de galeriste tourna mal et l'expédia en prison pour graves faits de mœurs. (On peut lire ici les lettres qu'il y concocta et qu'il envoya.) L'endroit était baptisé Héliogabale, en référence à Artaud et son « théâtre de la cruauté ». Plus tard, il se lança dans l'action politique, se mettant plus exactement au service d'un inoubliable candidat aux élections communales liégeoises, se réclamant d'un « parti vitaliste », qui prônait la restauration de l'ordre par une alimentation plus saine, principalement à base de pain gris : le merveilleux Frère Alfred. Il lui servait de chauffeur, tout en lui permettant de grimper sur le toit de sa voiture pour haranguer la foule avec un haut-parleur. (Je suppose qu'il ignorait jusqu'au nom de Philibert Besson...) En 1974, il organisa une course cycliste, filmée sous le titre *Casino de l'art d'avant-garde*, des concurrents escaladant la côte du Sart-Tilman, revêtus d'un maillot portant le nom d'une galerie réputée (y compris « Ben doute de tout »). Bon, je ne vais pas tout vous raconter sinon je ne parlerai que de ce seul ouvrage. Le méticuleux travail de Charles François ressuscite cet ahurissant météore et je ne peux que le saluer bien bas, lui tirant mon chapeau avec déférence et gratitude. J'ai rajeuni de près d'un demi-siècle, ce n'est pas rien !



Academy

Là-dessus, j'ai eu envie de me replonger dans Antonin ARTAUD et le hasard – qui sait tout – veut que la collection Quarto, chez Gallimard, republie ses **Œuvres**, en tout cas tous les livres essentiels. S'y ajoutent un large choix d'articles, scénarios et textes divers dont de nombreux introuvables ou inédits ainsi que plus de 200 lettres dont certaines inédites, une abondante iconographie rehaussant le tout. Viré du groupe surréaliste (cf. *Au grand jour*, 1927), Artaud répond par *À la grande nuit ou le bluff surréaliste*, un texte dont je ne résiste pas à citer la fin : « Depuis longtemps le surréalisme n'embrasse plus qu'une part très restreinte de cette réalité supérieure vers laquelle il tendait initialement. En tout cas cette réalité des arrières-fonds de la tête, des intervalles de la pensée, n'importe quelle action concertée n'est plus capable de la joindre. Sans méconnaître les avantages de la suggestion collective, je crois que la Révolution véritable est affaire d'individu. L'impondérable exige un recueillement qui ne se rencontre guère que dans les limbes de l'âme individuelle. Pour moi, négligeant toute tentative commune, je m'enfonce à la recherche de la magie que je me suis faite, dans une solitude sans compromis. » On connaît la suite... Puis, j'ai eu bien envie de réécouter *Pour en finir avec le jugement de Dieu*, vu que cela n'offre pas la moindre difficulté. Offrez-vous ça, c'est trop fort : <http://bit.ly/1KOvVud>. Inoubliable !

« Il y a dans l'être quelque chose de particulièrement tentant pour l'homme et ce quelque chose est justement LE CACA. (*Ici rugissements.*) » Comme il l'écrivit lui-même, en 1947, dans *Suppôts et supplications* : « Pas d'homme au bout de son rouleau qui ne sache trouver dans Artaud de quoi se refaire une existence. » Puis Jean-Marie (qui déteste Onfray), me file **Cent vingt mille hurlements en faveur de Sade**, de Raphaël DENYS (Bozon2x Éditions). C'est drôle car le premier livre du même fut *Le testament d'Artaud* (Gallimard, collection L'Infini, 2005). Lui non plus n'aime guère Onfray, qu'il étrille en deux cents pages, sans jamais le citer (mais on comprend très bien qui est *Sain-Miche* ou *Le Sain*), ne lui pardonnant pas *La passion de la méchanceté. Sur un prétendu divin marquis*, qu'il fit paraître chez Autrement. S'appliquant à déconstruire le mythe, il y affirmait que Les 120 journées de Sodome sont d'une perversité abjecte et procèdent d'une pulsion de mort ; il soulignait que Sade était un Jacobin d'occasion, méprisant le peuple dans ses écrits et converti par opportunisme ; que ses actes de délinquants sexuels n'étaient ni des détails ni des « badinages » mais des comportements cruels et barbares plusieurs fois condamnés (et plusieurs fois étouffés), etc. Denys s'insurge, nuance, roule Saint Michel dans la farine et c'est plutôt gai à lire car non seulement c'est plutôt bien écrit mais encore ce livre fait réfléchir plutôt dans le bon sens et pas seulement sur Sade. Vous y croiserez Nietzsche, Pound, Apollinaire, Gourmont ou... Marilyn Manson ! Extrait : « Inutile de verser dans le pathétique snobisme provincial qui consiste à tirer à vue sur tout ce qui émane de la Capitale, comme si vivre en province était garant de l'intégrité morale et de la rectitude intellectuelle ! Comme si flatterie, injustice, intérêt, trahison, fourberie, avaient élu domicile dans deux ou trois rues de Paris, nulle part ailleurs – Connerie cosmique !... Là encore, l'humanoïde post-moderne – peu importe là où il baise, bouffe ou crèche – n'a qu'une idée en tête : obtenir le monopole de la morale !... Dealer sa dope à tous les coins de rue du web, des salons ou des médias !... Non seulement dans l'espoir de remporter l'Oscar de l'éthique ou l'Os d'or du meilleur ami de l'humanité, mais surtout à dessein de sentir encore une fois, encore une fois, juste un peu, encore un peu, la pure défonce de quelques grammes de moraline dans les veines... La moraline autrement dit, désormais, la blanche du nanti comme du fauché, de la star comme du quidam, la came trans-classe, l'algésique enfin démocratique, le doping psychique à grande échelle, qui, seul, semble tenir l'humanité désabusée en éveil : Tu dénonces à grand renforts de tweets la barbarie sous toutes ses formes, et l'imposture des dénonciateurs : piquouse... Tu décides — en âme et conscience — de boycotter les magasins de fringues bon marché made in Dacca : piquouse... Tu cesses de manger du poulet élevé en batterie, non en raison de son absence absolue de saveur mais par pure empathie pour ces pauvres bipèdes : piquouse... Tu signes une pétition en ligne contre le réchauffement climatique, l'extinction des abeilles et la corrida : piquouse... La chemise de BHL t'horripile : piquouse... L'indignation t'indigne : piquouse... Et les propos pseudo-fascisants de supposés néo-réacs te mettent en pétard : piquouse... Sans parler du populisme du peuple : piquouse... Et du mariage homo : piquouse... Et de la P.M.A : piquouse... Et de l'oisiveté des chômeurs : piquouse... Et de la





spéculation des spéculateurs : piquouse... Car en vérité, tout fait farine au moulin de la moraline — secondaires sont les raisons de l'indignation, seul importe l'effet narcotique généré par le produit... En cela, le « moralinomane » ne diffère en rien — ou si peu — du camé classique... Il veut et puisqu'il veut le monde doit nécessairement, naturellement et automatiquement se plier à son caprice, devenir l'ordre édénique imaginaire qu'il entr'aperçoit dans son délire. »

On se délecte d'**Ubu dans la cuve à Merdre**, pièce en trois actes et deux chansons, pondue par SONZ d'après les personnages créés par Jarry et illustrée par BÉ (Éditions Goater, 12, rue Gasron Tardif F 35000 Rennes) avant de se plonger dans l'**Anthologie pataphysique de l'Antiquité à nos jours**, concoctée par le COLLÈGE DE 'PATAPHYSIQUE lui-même et parue aux Éditions du Sandre. 400 pages de Science pour 18 euros, vous ne rêvez pas ! 72 plumes réparties en ces chapitres : Définitions – Nominalisme pataphysique – Feux de mots – Les clichés sont l'armure de l'absolu – Poésie – La 'Pataphysique est la science des exceptions – La 'Pataphysique est la science des solutions imaginaires – Une société de recherches savantes et inutiles – Voir un autre univers à la place de celui-ci – Une société intégralement sociétaire – Le Collège de 'Pataphysique est didactique – Petit traité des vertus pataphysiques (Le pataphysicien est *modeste*, est un *humaniste*, est *optimiste*, est *loyalement hypocrite*) – La 'Pataphysique est la fin des fins – L'escalade pataphysique (analyse du n-ième degré suivie de moult « Épiphanies » édifiantes. Une manière de livre de chevet, qui vous baladera d'Ionesco au *Zohar* et de Brisset aux *Bigarrures* du Seigneur des Accords sans que ça vous paraisse abstrus. Là-dessus, je m'offre une absinthe, vous laissant.

André STAS, R.

Jouer avec le professeur STAS

| | 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 | 9 | 10 | 11 | 12 |
|----|---|---|---|---|---|---|---|---|---|----|----|----|
| 1 | | | | | | | | | | | | |
| 2 | | | | | | | ■ | | | | | |
| 3 | | | | | | | | | | | | |
| 4 | | | | ■ | | | | | ■ | | | |
| 5 | | | | | ■ | | | ■ | | | | |
| 6 | | ■ | | | | | | | | ■ | | |
| 7 | | | ■ | | | | | | ■ | | | |
| 8 | | | | | | ■ | | | | | ■ | |
| 9 | | | | | | | | ■ | | | | |
| 10 | | | | | | | | | | | | |

Solution été 2015

HOR. : 1. Georges Perec. 2. Extériorisai. 3. Otaiis – Lee. 4. Rentabilisai. 5. Gr(as) – (R)Ené – Inl (Nil). 6. Eiders – Sc(ène) – Xi. 7. Sées – Og(re) – Reis. 8. Au – Égalisée. 9. NRF – Onglettes. 10. Défenestrées. **VERT.** : 1. George Sand. 2. Extérieure. 3. Otan – Dé – Ff. 4. Reîtres. 5. Gras (Gras) – Éon. 6. (s)Ei(n) – Besogne. 7. Solin – Gags. 8. Prêles – (a)Ll(itéra)t(ion). 9. Eiei – Crier. 10. (ou)Rs – Si – Este. 11. Ea – Anxiété. 12. Civilisées.

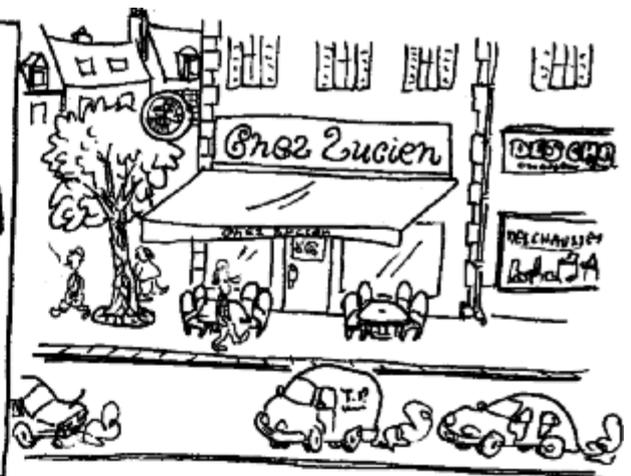
HORIZONTALLEMENT : 1. Commence comme une connerie, finit comme une inscription et donne l'appel sous les drapeaux. 2. A les jetons – Fan de reggae sans aucun doute. 3. N'ont visiblement pas l'intention de vous foutre la paix. 4. Lingots – Acides – Commence à pisser en Suisse. 5. Vache de mouche – Du rouge et puis du blanc – 100% vrai. 6. Pas nécessairement spatiale – Nuit noire de noire. 7. Le premier caprice de Paganini – Jouer avec les pieds – Pré mormon. 8. Liquidateurs de société – Le néant. 9. Où le Concorde se crasha – Unir. 10. Championnes du patin.

VERTICALEMENT : 1. Fanfaronnade. 2. Spectacle tous chants – asiL. 3. Le Prince Roger – Mis au ban pour son désordre. 4. Vraiment mal lus – Faire une relation. 5. Coups de gueule – Enfonça en tournant. 6. Quand le feu est sous le poêle ... - Tout noir ou tout blanc. 7. Passages du rein. 8. Planchers des vaches – Arrangement des plis. 9. Grecque – Ex-île – Va pouvoir poser son cul sur son siège. 10. Par ici la sortie – Renforcés. 11. Se montrèrent ravissants – Blanc de blanc. 12. Parlent du pif.

LES AVENTURES D'ORDINAIRE MAN



aujourd'hui
ORDINAIRE MAN
chez Lucien



**MODÈLE DE
SURFEUR
WALLIFORNIEN**

Je surfe sur la docilité
des laissés-pour-compte.

Mais ils se noient
sans faire de vagues.



Repères iconographiques

p.1, 16-17 | MA BLONDIAU

p.4 | PTTIT MARC

p.18 | RAF PIRLOT

p.21 | PABLO BEATOVE

p.28 | BENJAMIN MONTI

p.29 | MONONK SKEEP [spécial dédicace à Thomas qui a construit le cadre et monté le vélo #CyclesRougeGorge]

p.47 SCSA LOCCA

p.51, 52 SIRPIX

p.57 EMMANUEL TROESTLER

p.60-61, 65 SABINA SEBASTIANI

p.72 CHRIS DAMASKIS

p.26-27 GORDON WAR

Tournai > Liège > Tournai > Lille

Entre 2010 et 2012, l'artiste est amené à faire un paquet de voyages entre Tournai et Liège.

« Hors la durée interminable du dit voyage, j'ai trouvé que la fenêtre du train permettait un constat social implacable sur l'état global de la Wallonie... C'est ainsi qu'en écho à la fameuse Wallifornie, j'ai décidé d'appeler ma région la Wallbanie... Cette géographie « intercalaire » s'est ensuite étoffée. L'idée pour le Wallabama, c'est le côté plus forestier, plus rural... avec Tamines en « zone frontière » Il y a toujours autant de détritrus, de métaux rongés par la rouille, mais mieux rangés... Le Nordistan, de Lille jusqu'au poste frontière, la Wallbanie, jusque à Chatelet, le Wallabama de Tamines jusque Statte, la Wallifornie, de Huy jusque Liège ».

Ces photos s'inscrivent dans un projet global nommé « Leaving Wallbania »... « Réflexion sur l'idée de rester ou non dans ma région sinistrée » ...

iPhone 4S / Hipstamatic / obj. Lucifer VI / film A0 BW



SOMMAIRE

p.3 L'**Edito** de Robert Neys

p.5 **L'éditographie** d'El Noyau

BD

p.9 Lobotomie | Jean Bourguignon

Pair à pair

p.10 NOW, l'autre magazine wallifornien | Hélène Molinari

BD/Ne pas dégenrer

p.11 Le harcèlement aujourd'hui | Dácil Martín Paillet & Marine Ruby

Collectif

p.12 Cosmokidz, crew effervescent | Nebo

p.18 **Dossier** | UNE AUTRE WALLIFORNIE EST POSSIBLE

Le western reste une sacrée bonne machine à raconter - infernale, mythique et souvent les deux en même temps. Elle fait fonctionner des assassins, des bandits et des justiciers, des business (wo)men et des outsiders. Elle met en scène des ruées vers l'or, des journalistes et l'émergence de nouvelles technologies. Elle montre la création de villes et de richesses - puis leur pillage aussi. Elle réduit l'administration d'un territoire à sa plus simple expression, celle d'un rapport de force, nu et brutal.

p.22 Charleroi - le post-industriel, c'est chic | Luca Piddu

p.25 Safari au Pays noir | Greg Pascon

p.29 Pas Easy Rider que ça | Vinz Otesanek

p.32 À la recherche du poudingue | Raf Pirlot

p.36 Dynamo^{Coop} organisons-nous! | Greg Pascon

p.42 Goldo blabla | Nat Ryckewaert

p.46 Les lapinEs | Donatella Fettucci

p.48 VR, mets les bras en l'air! | Donatella Fettucci

p.53 Roller Derby, douce addiction | Aurélie Alessandroni

Territoires

p.58 La trilogie herstaliennne #1 les espaces fantôme | Luca Piddu

Western

p.62 La mine du roi sans tête (deuxième partie) | Strajk

Voyages astraux

p.66 Aka Moon, en orbite et en fusion | Jean-François Walhain

p.68 **Stas Academy** | André Stas

p.71 **Les aventures d'Ordinaire Man** | Bazil